This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J 24

THEATRE COMPLET DE M. MERCIER.

TOME QUATRIEME.

THEATRE
COMPLET
DE
M. MERCIER.

Avec de très-belles figures en taille-douce.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,
Chez BARTHELEMY VLAM.
A LEIDE,
Chez LES FRERES MURRAY.

MDCCLXXXIV.

LA

DESTRUCTION

DE LA LIGUE,

OU LA

RÉDUCTION

DE PARIS;

PIECE NATIONALE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE.

LA DESTRUCTION DE LA LIGUE.
Acte II, Scene XIII.

PRÉFACE.

C'est à la Poésie dramatique qu'il appartient d'animer l'histoire languissante & froide dans ses narrations; de retracer avec précision & vérité les événemens les plus faits pour instruire les siecles futurs, en leur exposant les tableaux des calamités passées; calamités toujours prêtes à renaître, & que les hommes ne pourront éviter qu'en rejettant les opinions absurdes de leurs ancêtres, & en gémissant sur leur aveuglement & leur frénésie. C'est un miroir immortel, où l'homme apperçoit combien il lui importe de dissiper l'erreur, toujours si funeste, & toujours si prompte à dominer la plus nombreuse portion du genre humain.

On a voulu peindre dans ce Drame, l'époque la plus désastreuse & la plus extraordinaire de nos annales. Jamais le fanatisme, dans aucun siecle, ne leva une tête plus hideuse & plus triomphante. La foule des événemens, le caractere des personnages, les combats opiniâtres de la politique & de la superstition, les talens, les erreurs, le courage & les crimes, tout fait tableau; & ce tableau n'est pas indifférent à tracer. Il exposera, dans un jour

évident, par quel singulier hasard est monté sur le trône de France, le pere de la dynastie régnante.

On aimera, je crois, à contempler de quel orage fut agité & battu le tronc nud & dépouillé, qui, reverdissant depuis, a étendu ses branches & ses superbes rameaux sur plusieurs trônes de l'Europe: haute fortune qu'elle ne contemple aujourd'hui qu'avec des yeux jaloux. Mais à quoi tenoit-il alors que la France ne prît une autre forme & une toute autre combinaison? Tous les esprits étoient ardens & fiers à l'excès, avoient une volonté forte & déterminée. Tous les bras étoient vigoureux & armés; la force, l'opiniâtreté, l'enthousiasme, tout annonçoit la vie du corps politique. Pourquoi cette force immense ne fut elle pas dirigée, dans ce siecle de barbarie, par des idées saines & des principes restaurateurs de la liberté? Pourquoi un peuple a-t-il épuisé sa constance pour des chimeres, au lieu de conquérir des avantages réels & qui étoient alors en sa puissance?

Ainsi, par une opposition fatale & trop bien marquée dans l'histoire, le courage & les lumieres ne se rencontrent jamais ensemble. L'intrépidité soutenue appartient à tel siecle, & ce n'est qu'une force aveugle qui se meut au hasard. Les idées politiques & justes naissent dans un autre siecle, & les bras sont énervés, amollis, les ames foibles, dégradées, sans vigueur & sans caractere.

Les temps de nos guerres civiles sont ceux où, malgré le fanatisme, le Philosophe aime à reconnoître du moins les ames fortes, hardies, passionnées; & il regrette alors que ces rares vertus de

l'homme n'aient pas été appliquées avec plus de discernement à des causes vraiment grandes, patriotiques & dignes de sa valeur.

Ainsi le fanatisme de ce siecle doit être doublement en horreur aux Philosophes, en ce qu'il a corrompu ce qu'il y a souvent sur la terre de plus utile à un peuple opprimé & généreux; la guerre civile. Nos voisins sont sortis triomphans avec la liberté, de ces mêmes guerres où s'agitoient leurs nobles courages. L'Angleterre, la Hollande, la Suisse, &c. ont racheté de leur sang les droits de l'humanité; & nous, après tant d'efforts, de combats, lorsque ces mêmes convulsions révéloient la force des individus & le tempérament robuste de l'Etat, las, affaissés, retombant sur nous mêmes, nous avons ployé sous le joug de Richelieu, vingt-deux ans après tant d'exemples de fermeté & de constance. On s'étoit égorgé pendant trente-cinq ans pour des illusions; & la nation, ayant l'épée au poing, ne sut ni connoître ni raisonner ses vrais intérêts politiques.

Remontons à l'origine de cette Ligue fameuse qui pouvoit régénérer l'état, & ne fit que le troubler; qui fut d'abord instituée par les plus sages motifs, & dégénera par le fanatisme des Prêtres; qui eut de grands hommes & de véritables patriotes pour appui, & qui ensuite se perdit honteusement dans l'absurdité des querelles théologiques. Tâchons de découvrir ce que les Historiens timides, prévenus ou adulateurs, ont craint d'exposer. A un certain éloignement, les vraies causes des événemens disparoissent, & l'on ne voit plus que

les couleurs prédominantes qu'il a plu à certaines plumes trompées ou vénales de donner aux objets: Appuyons-nous sur les faits ; cherchons surtout quelle étoit alors la disposition d'esprit des peuples; elle laisse une empreinte visible, & la vérité nue a une énergie qui lui est personnelle.

L'administration paternelle de Louis XII fut malheureusement de courte durée. Malgré plusieurs fautes politiques, il laissa le Royaume riche, bien cultivé; & la culture est le gage le plus assuré de l'heureuse population. En jettant les yeux sur son successeur, ce bon Roi, dont on doit bénir la mémoire, & qui se connoissoit en hommes, s'écrioit, en soupirant: *Oh! nous travaillons en vain; ce gros garçon nous gâtera tout.* Il ne prophétisa que trop bien. François Ier. n'eut aucune des qualités nécessaires pour gouverner un état. Il en eut même de funestes. Une bravoure déplacée, un esprit dissipateur, une présomption orgueilleuse, du goût pour une domination arbitraire, un faste prodigue, une avidité coupable séparerent dès-lors les intérêts du prince de ceux de ses peuples. Son amour pour les arts naissans tenoit plutôt à la passion du luxe qu'à celle de l'humanité. Ce ne sont pas, en effet, les tableaux, les statues, les palais, la musique, les vers & les chansons, jouissances particulieres des exacteurs & des déprédateurs publics, qui établissent le bonheur d'une nation. Les écrivains eux-mêmes se sont trompés trop fréquemment à ces marques équivoques.

Mais la postérité de François Ier. n'occupa le trône que pour en être l'opprobre. Quatre regnes détestables & successifs, marqués par tout ce que le crime & le vice ont de honteux & de funeste, écraserent le royaume; & dans l'espace de quarante-deux ans, ce ne fut qu'un enchaînement de violences, de cruautés & de perfidies. La molesse de Henri II & son abnégation devant la Duchesse de Valentinois & ses favoris; la puérile foiblesse de François II aux genoux des Princes de Guise & de leurs créatures; la férocité & la démence de Charles IX (1); les débauches infames de Henri III, ses viles superstitions, ses profusions immenses; tous ces rois pervers dégraderent la majesté royale, la nation françoise & l'humanité. Ils offrent à la main équitable de l'histoire une physionomie propre à y graver la honte; car elle doit une flétrissure particuliere à ces grands ennemis de la patrie, qui la déchirerent du haut de leur trône.

Catherine de Médicis avoit, pour étendre son autorité, d'un côté le poison, & de l'autre une

(1) Le massacre de la St. Barthelemi fut le crime du trône; & ce crime fut médité pendant sept années, entre les deux cours de Charles IX & de Philippe II. Charles IX a signé le massacre de la St. Barthelemi, dans l'âge où les plus mauvais rois ont eu des vertus & de la sensibilité. Il a tiré sur ses propres sujets; & de coupables historiens ont voulu l'excuser sur son âge & le plaindre. Ce qui prouve qu'il n'étoit que barbare, & non superstitieux, c'est qu'il avoit donné des ordres exprès pour sauver les jours d'*Ambroise Paré*, son premier Chirurgien. Sa raison étoit, qu'il ne falloit pas ôter la vie à un homme qui pouvoit lui conserver la sienne.

troupe de filles galantes pour corrompre, énerver les princes de la cour, & attirer à elle tous les secrets. Elle cherchoit la pierre philosophale avec ses sorciers & ses souffleurs; & non moins avide de fouler le peuple avec ses traitans Italiens, elle envoyoit le roi faire enregistrer au parlement les édits que cette infame troupe avoit fabriqués. Le roi alloit, avec une sorte d'intrépidité, affronter la haine & le mépris des peuples.

Les hommes sont bien patiens; mais à la fin, quand ils sont trop outragés, ils se réveillent de leur léthargie, deviennent furieux & réagissent contre un pouvoir tyrannique. Les désastres publics prouvent toujours que le gouvernement est très-mauvais. Tous les ordres de l'état, également mécontens, se soulevèrent presqu'à la fois. Voilà ce qui donna de la force & du caractère à la ligue naissante; & je crois découvrir sa véritable origine dans l'extrême malheur des peuples. Différens prétextes échauffèrent sans doute les esprits; mais tous parurent se réunir contre le trône. Les vrais motifs des guerres civiles ne furent pas *la défense du Catholicisme*. Il faut lire, dans les écrits du temps, de quelle haine juste & violente on étoit animé contre les enfans de Catherine de Médicis, & les plaintes aiguës qu'on jettoit de toutes parts. Le peuple apperçut alors le Duc de Guise, brave, généreux, magnanime, populaire, gémissant sur son oppression, le consolant, le soulageant; on le vit comme le protecteur de la nation & le réclamateur de ses droits oubliés.

Il y avoit le parti des *politiques*, qui, pour être le moins nombreux, n'en avoit pas moins d'influence sur les esprits. Tous les Protestans non fanatiques, tous ceux qui pensoient, furent de ce parti, qui tendoit réellement à la réforme des vexations émanées du trône. Le Duc d'Alençon se mit à la tête; le Roi de Navarre & le Prince de Condé, réputés Catholiques, se rangerent sous le même étendard; plusieurs hommes vertueux, distingués par leurs lumieres, embrasserent ce parti, & notamment le sage & brave Lanoue, qui, d'après des conseils mûrement pesés, fit recommencer la guerre civile. De quelque maniere enfin que l'on envisage la ligue dans ses commencemens, on ne peut la considérer que comme un combat entre la tyrannie & la liberté.

La preuve la plus authentique, c'est qu'en un instant tout devint soldat en France, d'un bout du royaume à l'autre. Paysans, bourgeois, artisans, tous se jetterent avec ardeur dans cette guerre civile; ce qui démontre que les hommes étoient parvenus à ce degré d'impatience de leurs maux, où, las de souffrir, ils tranchent leurs liens avec le glaive. On les vit échanger leur vie contre le seul espoir du soulagement (1).

(1) Tandis que le peuple se soulevoit en France, les religionnaires des Pays-Bas, partisans généreux des droits de l'homme, commencerent les attroupemens. On les appella d'abord des *gueux*; & ces gueux braverent Philippe II, & fonderent la République de Hollande.

Quand vous verrez la tyrannie, l'anarchie n'eſt pas éloignée. Nous ferons quelques réflexions ſur la guerre civile. C'eſt la plus affreuſe de toutes, ſans doute; mais c'eſt la ſeule, peut-être, qui ſoit utile, & quelquefois néceſſaire. Quand un état eſt parvenu à un certain degré de dépravation & d'infortune, il eſt agité de mille maux intérieurs. La paix, qui eſt le plus grand bien, lui eſt échappé, & cette paix ne peut plus être malheureuſement que l'ouvrage de la guerre civile. Il faut alors la conquérir les armes à la main, pour rétablir l'équilibre. La nation qui ſommeilloit dans une inaction molle, ſentiment habituel de l'eſclave, ne reprendra ſa grandeur qu'en repaſſant par ces épreuves terribles, mais propres à la régénérer. Ce n'eſt qu'en tirant l'épée, que le citoyen pourra jouir encore du privilege des loix; privilege que le deſpote voudroit enſévelir dans un éternel ſilence.

Deux nations voiſines & égales en force, qui ſe font la guerre, ne gagnent, après de longues ſecouſſes, qu'un épuiſement mutuel. Elles ſe choquent d'une maniere toujours funeſte; elles ſont dans l'impuiſſance de ſe fondre l'une dans l'autre, & la guerre conſéquemment ne fait qu'accroître & irriter leurs bleſſures. L'auteur de *l'Eſprit des Loix* dit que la vie des états eſt comme celle des hommes. Deux nations armées ſe font donc des maux irréparables, & le ſang eſt verſé dans d'inutiles batailles. Mais la guerre civile eſt une eſpece de fievre, qui éloigne une dangereuſe ſtupeur & raffermit ſouvent le principe de vie. Les inté-

rêts de cette guerre sont toujours connus. Chaque esprit les discute ; & après les attentats tyranniques, elle devient même inévitable, parce qu'elle rentre alors évidemment dans le cas de la défense naturelle, & que chacun est appellé à soutenir ses droits. Une criminelle neutralité devient même impossible aux citoyens. L'ambition, la folie, la vaine gloire des conventions de famille, des traités obscurs ou bizarres, des intérêts presque toujours étrangers aux peuples, font les autres guerres. La guerre civile dérive de la nécessité & du juste rigide ; le droit inconteſtable étant violé, la guerre réparatrice devient légitime, parce qu'il n'y a plus d'autres moyens pour la partie lésée. Cette guerre que j'appellerois (1) sacrée, est vraiment entreprise pour le salut de l'état. Quant aux suites, rarement sont-elles funestes à ce même état. Les nations sortent redoutables de ces débats intestins. Les lumières politiques sont plus répandues, les bras plus fermes & plus exercés. La fureur & la violence de cette guerre la rendent même de courte durée ; elle ne connoît pas ces temporisations cruelles, dictées par des chefs tranquilles au fond de leurs cabinets ; elle ne connoît pas ces reprises qui éternisent les combats & font couler goutte à goutte le sang des hommes. Le sang coule à propos & élancé de veines généreuses, la querelle est promptement vuidée ; l'état tombe, ou est réparé.

(1) *Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.*

Voyez l'hiſtoire; preſque toutes les guerres civiles, en élevant les ames, en fortifiant les courages, en répandant la vertu belliqueuſe dans tous les eſprits, en les échauffant pour la patrie, ont amené la liberté républicaine; les loix étouffées renaiſſent parmi le bruit des armes. Chaque individu ſtipule hautement pour ſes propres intérêts, & la nation armée pour la grande cauſe du rétabliſſement de ſes droits, leve une tête floriſſante & en impoſe à ſes voiſins lorſqu'on la croit enſevelie ſous ſes ruines.

C'eſt ce qui eſt arrivé dans l'empire Romain, en Angleterre, en Hollande & dans tous les états qui jouiſſent aujourd'hui de quelque liberté; c'eſt ce que nous voyons en Amérique, où ſe ſont jetés les fondemens d'une république nouvelle & vaſte, qui deviendra l'aſyle du genre humain, foulé dans l'ancien monde (1). Toutes ces ſecouſſes politiques ont produit partout des changemens heureux Mais par une exception fatale, la France n'a point recueilli le fruit de ſes longues diſcordes. C'étoit le moment pour elle, après tant d'inſtabilité, de prendre une forme permanente: elle étoit

(1) On ne prononce point ici ſur la légitimité ou l'illégitimité de l'inſurrection des colonies Anglo-Américaines. C'eſt encore un problême politique, des plus difficiles à réſoudre. La victoire a décidé la queſtion, beaucoup mieux que tous les raiſonnemens. C'eſt dans cinquante années qu'on ſera dans le véritable point de vue pour connoître & apprécier les avantages de cette guerre civile, ſi déraiſonnable dans ſon origine, mais qui doit s'abſoudre elle-même, pour perdre à jamais les couleurs d'une révolte coupable ou du moins précipitée.

dans une crise où tout annonçoit la vigueur & la force ; mais les personnages de la guerre civile, & même les corps assemblés, en s'agitant de tant de manieres, ne surent point faire un seul pas vers la liberté. Indifférens, ou plutôt aveugles sur leurs intérêts, les peuples ne surent ni les connoître, ni les étudier, ni même les deviner par instinct ; instinct qui a appartenu aux nations les plus grossieres, capables des plus grandes choses dans des temps encore plus ténébreux. J'ai cherché vainement, dans les écrits de ce temps là, si je ne rencontrerois pas quelque trait qui tendît à indiquer ces circonstances comme favorables pour opérer une révolution salutaire. L'éclipse de l'esprit humain à cet égard est totale & profonde ; tous ces écrivains se débattent entre des mots vuides de sens, oublient les privileges essentiels de l'homme, ne parlent que de *la messe*, & ne tremblent que pour elle.

Ces fameux états tenus à Blois, ces assemblées nationales, devant lesquelles s'anéantit la majesté royale, & qui, dans leur solemnelle convocation, auroient pu rétablir le royaume, en réprimant les abus les plus dominans, perdirent le temps en déplorables disputes. Au lieu de defendre les droits du peuple, ils s'occuperent de la Transubstantiation & du Concile de Trente. Il s'agissoit de la cause la plus noble, la plus importante, sans doute, de réparer les maux antiques faits à la patrie. Ces idées furent à peine apperçues ou indiquées ; le misérable esprit de controverse gâta tout. Ils agiterent qu'il ne falloit qu'une religion, puisqu'il

n'y avoit au ciel qu'un Dieu. Ils parlerent néanmoins, comme par hasard, *de punir les traitans & les mignons, de supprimer tous les impôts arbitraires;* mais plus coupables que s'ils n'en eussent point parlé, ils abandonnerent ces grands objets si intéressans à examiner & à débattre. En lisant leurs cahiers, on croiroit être assis sur les bancs de la Sorbonne, & y entendre le jargon des ergoteurs, au lieu du langage des hommes d'état.

Le fier Duc de Guise, l'idole de Paris, & qui avoit mérité cette idolâtrie par ses qualités héroïques & populaires, plein d'audace & de courage, touchant du pied les degrés du trône, mit à profit cette haine universelle contre Henri III, & fondée sur les plus grands motifs qu'une nation puisse avoir; mais il mépriſa trop ſon roi. Il n'apperçut ni ſa haute fortune, ni toute la faveur du peuple; il perdit l'occaſion de régner ſur la nation, qui déja l'adoroit. Guiſe, content d'avoir avili le trône par la ſupériorité de ſon génie, temporiſa ou dédaigna de s'y aſſeoir. Il emporta dans le tombeau, aux yeux du peuple, le nom d'un héros magnanime. On crut qu'il n'avoit pas voulu acheter une couronne par un crime qui lui auroit été ſi facile, & dont il auroit été abſous par la voix publique, & peut-être même par la voix de la poſtérité (1).

(1) On a donné à Cromwel le nom d'uſurpateur; il s'élança d'un gradin bien plus bas que celui où étoit Guiſe: mais n'a-t-on pas porté à la cour de France & publiquement le deuil de l'uſurpateur?

Le foible Henri III (1) pendant ce temps, se montrant en public *avec de petits chiens qu'il portoit pendus à son cou dans un panier*, dépensant des sommes immenses pour des *singes*, des *perroquets*, *des moines* & des *mignons*, déja *tondu* dans l'opinion publique & enfermé dans un couvent d'après le vœu général, non moins ridicule qu'odieux, répondit à son adversaire, en le faisant assassiner. Il n'imagina pas d'autres moyens pour retenir la couronne qui chanceloit sur sa tête: mais ce fut pour lui un crime de plus, qui ne fit qu'augmenter l'exécration publique. Il parut avoir frappé son souverain: dès-lors le cri universel dirigea contre lui le coûteau dont bientôt un Jacobin lui ouvrit le flanc; & la France entiere, dans l'ivresse de la joie & de la vengeance, applaudit au régicide (2).

---

(1) On dévoroit d'avance le trône de Henri III, qui, quoique jeune, n'avoit point d'enfans, & qui n'avoit plus de frere. Catherine de Médicis croyoit facilement en exclure le Roi de Navarre & le Prince de Condé, pour cause de Protestantisme. Elle vouloit donner la couronne au Duc de Lorraine, son gendre. Le Duc de Guise, de son côté, songeoit à reléguer le Roi dans un couvent & à régner à sa place. Il auroit mis en avant le Cardinal de Bourbon; il auroit appuyé sur le droit de proximité; puis renversant d'un coup de pied le fantôme, il se feroit montré aux yeux du peuple, disposé déja, par l'amour qu'il avoit su lui inspirer, à le recevoir. Henri III, de son côté, regardant le royaume comme un patrimoine, comme une ferme qu'il pouvoit démembrer à sa volonté, n'étoit pas éloigné de le partager en faveur de ses mignons; & Joyeuse & d'Epernon devoient y avoir la meilleure part. Henri III appelloit Joyeuse & d'Epernon, ses enfans.

(2) La mort des Guises inspira au peuple une telle douleur, elle fut si générale, si profonde, que celui qui lit l'histoire ne peut s'empêcher de dire: le peuple regardoit ces deux freres comme le soutien de ses droits & de sa li-

Quelle leçon pour les rois prévaricateurs! Les enfans de Catherine de Médicis, comme frappés de la malédiction des peuples, descendirent tous au tombeau avant le temps, & sans lignée. La mort moissonna dans leur jeune âge, & Charles IX, & Henri III, & les Ducs d'Alençon & d'Anjou, & toute cette race de mauvais & d'indignes princes, qui n'eurent d'activité que pour le mal. La nation se regarda bientôt comme délivrée d'un fléau qui préparoit sa ruine entiere. Tout retentissoit de cris d'allégresse; c'étoit peut-être le moment, pendant cet *interregne*, de rétablir les droits de la nation. Elle étoit remise à elle-même; elle ne connoissoit pas alors les vertus héroïques de Henri IV, qui étoit pour elle dans le plus grand éloignement. On avoit détesté la Maison de Valois; on n'aimoit guere plus la Maison de Bourbon; on la regardoit, disent tous les historiens, *comme une branche égarée, perdue & bâtarde.* Tous les vœux étoient pour les Guises, qui étoient populaires & montroient du génie. Henri IV n'étoit aux yeux du peuple qu'un Protestant qui renchériroit bientôt sur les attentats d'un Roi Catholique, & qui de plus détruiroit *la messe* dans Paris. Le sang des Guises existoit encore; on le faisoit

---

berté, & l'on crioit tout haut: *Dieu éteigne la race des Valois!* Jamais peuple ne jetta un cri plus unanime. Ce régicide fut regardé, non-seulement en France, mais encore en Italie, comme une action vertueuse; & l'on compara le parricide, les uns à Judith & à Eléazar, les autres aux plus grands hommes de l'antiquité.

remonter jusqu'à Charlemagne; & ce sang versé sous ses yeux & pour sa cause, sembloit devoir lui devenir encore plus cher. Mayenne avoit à venger ses deux freres tués à Blois. Seul reste de cette maison formidable, il ne figura point pour un chef de parti d'une maniere ferme & décidée. En vain sa mere lui redemandoit ses fils massacrés; en vain la veuve du Duc & sa sœur crioient vengeance; en vain la nation cessoit d'être royaliste. Calme, irrésolu, modéré, il sembloit redouter d'être élu roi. N'ayant rien de commun avec le sang bouillant de ses freres, il n'étoit pas né pour se trouver dans cette grande crise de l'état.

Mayenne, avec plus de fermeté & d'audace, auroit pu mettre la couronne sur sa tête. Les Ducs, les Comtes, &c. la Noblesse enfin étoient tout prêts à se vendre. En donnant des gouvernemens, en prodiguant les places les plus éminentes aux plus ambitieux, en poussant le Roi de Navarre à toute outrance, il est probable qu'il auroit réussi. Le jeune Duc de Guise, son neveu, enfermé pour-lors, n'auroit pas nui à ses desseins; mais Mayenne, d'ailleurs habile capitaine, n'avoit point d'activité, & il ne connut pas le prix des momens.

La nation dans cette forte épreuve, pleine du sentiment de ses maux & douée du plus grand ressort, égara son courage & ne fut point établir ni même proposer une forme de gouvernement qui éloignât les désastres passés, dont le peuple avoit fait une si longue & si cruelle expérience; elle ne songea point à opposer une juste résistance à ce pouvoir énorme qui depuis Louis XII avoit foulé

& avili l'état. Déplorable aveuglement du siecle! fatale erreur! La France ayant à choisir, à nommer son Monarque, ne conçut aucune idée politique. Armée, forte, vigoureuse, couverte d'acier, elle se jetta dans le dédale épineux des disputes théologiques; & s'enfonçant dans ces routes tortueuses, elle oublia le fer qu'elle tenoit, & l'époque la plus heureuse & la plus rare pour dresser un contrat social.

Henri IV tira l'épée pour regner. Mais ce qui le justifie, c'est que la force alors répondoit à la force & qu'il opposoit le glaive au glaive. Le succès du prétendant étoit plus que douteux. Ses droits, quoique légitimes, pouvoient être annullés par la volonté des peuples, par leur opiniâtre résistance, ou par le cours des événemens. L'ascendant terrible de la religion, les anathêmes multipliés, & qui invitoient les poignards du fanatisme, pouvoient encore à leur défaut l'éloigner à jamais du trône. Il eût alors accepté bien volontiers toutes les conditions qu'on lui eût imposées. Il avoit de l'héroïsme; il eût commandé avec joie à une nation libre: elle pouvoit, en lui mettant la couronne sur la tête, lui dicter un contrat généreux, qu'il eût signé avec noblesse. Mais que lui enjoignit-on? Ce qui étoit le plus indifférent pour le gouvernement d'un état, de *se faire Catholique & d'entendre tous les jours la messe*. Ce fut l'unique condition qu'on lui imposât; & l'on crut alors avoir gagné un point de législation important, un gage éternel de la félicité publique. Les grands, plus habiles & plus lâches, vendirent à *beaux de-*

siers comptans leur servile obéissance, & ne songerent qu'à dresser des traités particuliers. Henri IV promit tout ce qu'on voulut (1), s'engagea à payer les sommes les plus fortes; & chaque homme en place dans cette anarchie tumultueuse, ne suivant que des intérêts petits & sordides, parut méconnoître ou plutôt mépriser l'intérêt général.

Qu'arriva-t-il? Le despotisme de Richelieu, contre la nature éternelle des choses, sortit du sein de ces guerres civiles. Il en sortit pour punir ce même peuple qui avoit eu le courage de s'armer, de mourir & qui, en combattant valeureusement pour des opinions stériles, n'avoit pas su comme poser un raisonnement utile (2). Vingt-deux années après, Richelieu devoit régner; ce Richelieu qui brisa la tête de ces mêmes grands qui s'étoient vendus, eux & leur postérité. Ce Cardinal, avec l'audace d'un prêtre qui n'a ni patrie ni enfans, osa détruire tous les poids intermédiaires; & Louis XIV, dont il applanit la trop superbe route, entra ensuite en bottes & le fouet à la main

(1) Les négociations entreprises à Rome pour obtenir du Pape l'absolution de Henri, sont vraiment incroyables; & l'on a peine à imaginer l'inflexibilité du Pape & la nécessité où se trouvoit un Roi de France de cette absolution.

(2) Richelieu ne fut que sacrifier. Henri IV, ou un autre grand homme, auroit fait subsister ensemble les deux religions, en permettant à une troisieme & à plusieurs de s'établir. Mais Richelieu calcula quelle moitié de l'état il écraseroit, pour la subordonner à l'autre; & l'ascendant de son cruel caractere fut pris pour du génie: génie funeste, qui ne fut qu'opter entre les attentats.

au milieu des dépositaires, des organes & des gardiens de nos loix, (qui, en l'absence des états-généraux, les suppléoient nécessairement). Il leur défendit jusqu'à des *remontrances*; & depuis, quand ce corps de magistrature, vains simulacres de nos antiques libertés, & frappés du mépris royal, vinrent représenter humblement aux genoux du monarque ses vexations, ses injustices, ses erreurs, ses profusions, &c. le Monarque répondit théologiquement, en les chassant de son palais : *je ne dois aucun compte à la nation, je ne tiens ma couronne que de Dieu.*

Arrêtons-nous, & considérons présentement dans le peuple qui souffrit tant & qui ne gagna rien; examinons la force des préjugés de ce siecle, la lenteur des vraies connoissances, ce qu'occasionne l'abâtardissement des esprits, & combien il est nécessaire qu'ils soient éclairés par les lumieres de la bienfaisante philosophie, qui s'oppose de tout son pouvoir aux servitudes nationales. Tandis que, privé d'une utile clarté, ce peuple faisoit des prodiges de valeur qu'il auroit pu mieux employer, le Cardinal Granvelle, appuyé de ce Philippe II, ennemi farouche de toute liberté civile, politique & religieuse, vouloit le surcharger encore du fardeau de l'Inquisition, & il y tendoit les mains, souffrant de la famine & plongé dans les horreurs de la guerre. Et à quoi se bornoient les réclamations de ce peuple vaillant; à ce cri général & inconcevable, *comment recevoir un hérétique dans le trône de Saint-Louis?*

Quelle étoit donc cette horreur invincible pour le Proteſtantiſme? Le Catholiciſme avoit-il jamais établi les moindres libertés de ce peuple? Au contraire, c'étoit un nouveau joug ultramontain & honteux, ajouté à tant d'autres. Le peuple ne ſongea ni au pacte ſocial, ni à ſes privileges, ni à ſes franchiſes. *Pour être Roi de France*, diſoit-on alors, *il eſt plus néceſſaire d'être Catholique que d'être homme.* Tous les adhérens de Henri étoient traités de *criminels de leſe-majeſté divine & humaine*; termes devenus depuis ſi familiers aux fanatiques de toutes les ſectes.

Henri monta ſur le trône après s'être battu en vrai ſoldat. Paris lui ouvrit ſes portes, renonçant tout à coup à ſon ardente opiniâtreté, & ſatisfait d'avoir défendu courageuſement la Tranſubſtantiation. La France devint ſa conquête; il en acheta des parties démembrées par la cupidité des grands qui les retinrent quelques années, & qui ne rougirent pas enſuite de les lui vendre, pour ainſi dire, une ſeconde fois. On ne voit pas ſans ſurpriſe que leurs deſcendans aient oſé appeller *fidélité*, *amour*, ce qui n'étoit alors qu'une avarice déguiſée ſous les dehors les moins trompeurs. Voyez les Mémoires du temps. Le bon Henri ſe trouva dans l'impuiſſance d'acquitter ſes promeſſes, tant on lui avoit impoſé de conditions pécuniaires & onéreuſes. Il avoit déja payé trente-deux millions à cette nobleſſe vénale & intéreſſée, qui lui avoit fait acheter ſa reſpectueuſe ſoumiſſion.

Henri eut beſoin, ſans doute, des qualités d'un négociateur pour concilier les François, les Alle-

mands, les Anglois, les Hollandois, qui servoient dans son armée. Il avoit à étouffer l'envie & la jalousie de ces grands qui se façonnoient déja à l'art du courtisan. Etablir l'union parmi tant de sujets de discorde, devenoit un ouvrage qui exigeoit une adresse peu commune; il l'eut. Il pardonna; il oublia les injures passées; il fut un bon roi sur le trône, parce qu'il avoit essuyé la mauvaise fortune, & qu'il avoit reçu la meilleure éducation, celle des revers. Il avoit souvent manqué du nécessaire; il songea dans la suite à ceux qui en manquoient. Il fut trois ans prisonnier d'état; il ne convertit point son autorité en despotisme. Il avoit hasardé sa vie dans les batailles; il sut être clément après la victoire. Il avoit vu plus d'une fois le poignard levé sur son sein; il respecta le sang des hommes.

S'il changea de religion, ce fut plus par politique que par conviction. Nous avons des témoignages non équivoques de sa façon de penser. En butte aux poignards des Catholiques, outragé par les Papes, qui, connoissant bien leur siecle, lançoient du haut du Vatican ces foudres qui retentissoient alors dans toute l'Europe, décrié par ces frénétiques déclamateurs si éloquens pour le peuple, lassé de leurs violences & de leurs perfidies, il écrivoit à Corisande d'Andouin: *Tous ces assassins, tous ces empoisonneurs sont tous Papistes, & vous êtes de cette religion! J'aimerois mieux me faire Turc.* Il exposa les raisons politiques de son changement à Elisabeth, Reine d'Angleterre: il mandoit à Gabrielle d'Estrées, en parlant de son ab-

juration : *C'eſt demain que je fais le ſaut périlleux.*

Il eſt probable qu'en perſévérant à n'embraſſer d'autre ſyſtême que celui des combats, Henri IV auroit pu monter ſur le trône ſans faire abjuration. Les Proteſtans alors euſſent redoublé de zele, d'attachement & de courage; ils ne ſe ſeroient pas refroidis; & les Catholiques, frappés bientôt de ſon héroïque conſtance, auroient eu un reſpect qu'ils n'eurent pas; car ils attribuerent à l'intérêt le changement de Henri IV. Cet intérêt étoit trop fort en effet, pour qu'il ne laiſſât pas dans les eſprits quelques doutes ſur la ſincérité de cette converſion. Ajoutons que ce Prince vaillant auroit pu rendre par ſa fermeté un éternel ſervice à la France, en l'affranchiſſant du joug de Rome; joug qu'il pouvoit briſer avec l'épée de la victoire; joug mépriſable & non moins funeſte, qui depuis alluma dans ce royaume tant de querelles abſurdes & théologiques, l'opprobre de la raiſon, & la cauſe des plus longues & des plus inconcevables fureurs. La révocation de l'édit de Nantes, dont les fatales ſuites ſont inappréciables, la perſécution des Réformés, les débats du Janſéniſme & du Moliniſme prolongés juſqu'à nos jours; ces erreurs pitoyables & cruelles font gémir ſur la nation Françoiſe, qui, avilie & perdue dans ces queſtions ridicules, parut oublier tout le reſte à la face de l'Europe, qui n'eſt point encore revenue de ſon long étonnement. La religion Proteſtante, étouffant dans l'origine ces guerres honteuſes & déshonorantes, auroit conduit le royaume à un degré de

liberté, de population & de force, qui a passé chez nos voisins, devenus puissans par nos mépriſes.

On a beaucoup loué Henri IV, & l'admiration a été jusqu'à l'idolâtrie; mais cette idolâtrie, née seulement depuis un demi-siecle, étoit fille du ressentiment qui vouloit créer une forte opposition avec le caractere des Rois vivans. Il est toujours bon à une nation d'établir un fantôme qu'elle pare de toutes les vertus qu'elle voudroit inspirer à ses monarques; c'est une convention adroite, utile & dès-lors respectable. D'ailleurs, ce modele de la royauté sert de satyre indirecte pour toutes malversations; & les éloges publics, prodigués au Roi défunt, deviennent de véritables leçons qui peuvent toucher l'esprit distrait des monarques, & leur faire comprendre le vœu général. Gardons nous donc d'affoiblir une opinion faite pour en imposer à ses successeurs; & leur donner le seul frein qu'ils puissent recevoir aujourd'hui. Ils seront toujours assez grands, s'ils imitent Henri IV dans plusieurs de ses héroïques qualités.

C'est donc pour faire voir aux hommes *combien des idées religieuses mal entendues entraînent d'erreurs politiques, & nuisent à la félicité nationale*, qu'on a entrepris ce drame, tableau fidele des actions & des préjugés de nos ancêtres braves & trompés.

Ah! qu'il est insensé, ce zele abominable, jaloux d'un culte unique, attaquant les réfractaires par le fer & le feu, semant la division dans l'état & la discorde dans les familles! & quelle piété sacrilege que celle qui foule aux pieds l'humanité

&

& fait un crime même de la compassion ? L'homme le plus anti-philosophe pourra-t-il regarder jamais comme religieux, François Ier., qui faisoit brûler les Protestans à Paris, tandis qu'il les soutenoit, les soudoyoit en Allemagne, & signoit des traités avec eux ? Mais les inconséquences monstrueuses sont les moindres traits qui caractérisent le fanatisme.

Qu'elle soit donc présentée sous ses véritables traits, cette vile & mépriſable superstition! C'est le seul moyen de préserver l'homme des erreurs multipliées où il est toujours prêt à retomber par cette pente qu'il a à faire parler le ciel, & à mêler les passions les plus atroces, telles que la haine, l'ambition & la vengeance, au sublime & pur intérêt de la religion, calme & compatissante par son auguste nature.

Il y avoit un monstre qui dominoit la race humaine, a dit Lucrece, il y a près de deux mille ans. *L'humanité dégradée se courboit devant son sceptre stupide; il répandoit la terreur qui ne convient qu'aux esclaves; il sembloit cacher sa tête & tonner du haut des régions de l'empyrée; mais il parut un homme qui, sans effroi, osa porter la vue sur ce monstre, & qui reconnut que c'étoit un vain fantôme. Cet homme étoit Epicure.*

Malgré Epicure, le monstre a reparu triomphant dans plusieurs siecles. Il se plaît dans les ténebres épaisses de la barbarie; il redoute la moindre clarté, qu'il voudroit étouffer; il est à craindre qu'il ne domine encore quelques parties de l'Europe. Ne le voit-on pas en ce moment relever sa tête

hideuſe en Eſpagne & tenter d'y rétablir le trône infernal de la ſainte Inquiſition ? N'a-t-il pas enchaîné tout récemment dans ſes cachots & couvert d'une chemiſe enſoufrée, le vertueux Olavidès, pour avoir fait du bien aux hommes, pour avoir tenté d'apporter à ſon pays des idées utiles & ſaines ? N'a-t-il pas contredit en Pologne les principes de la liberté civile & religieuſe ? Le glaive nud doit veiller dans la main du philoſophe, toujours en ſentinelle pour épier les approches & les tentatives du monſtre, pour le pourſuivre, le percer, lui faire ſentir dans ſes entrailles déchirées le fer qu'il redoute & qu'il mord en écumant de rage. Point de repos, point de trêve ; l'étendue des maux paſſés, les longues plaies non encore cicatriſées, faites à l'humanité, l'influence que des idées mépriſables & même mépriſées ont eue & ont encore ſur pluſieurs ſouverains de l'Europe ; l'eſpece de joug qu'ils portent en tremblant, & qu'ils n'oſent ſecouer, par une ſuite de l'ancien vertige dont le monſtre a frappé la terre entiere : tout doit engager l'écrivain à ſoutenir la maſſue en l'air, à la faire tomber à coups redoublés ſur le fanatiſme, qui de nos jours encore ne prend le langage du ciel que pour tromper ou opprimer les hommes.

Mais en le peignant ſous ſes horribles couleurs, en montrant dans un jour éclatant combien il a éloigné l'homme de ſa véritable dignité & de ſes plus chers intérêts, on n'a point prétendu faire réjaillir ſur le culte incorruptible que tout homme doit à l'Etre ſuprême, le mépris & le dédain que la raiſon attache aux opinions dogmatiques. On

ne se consoleroit pas d'avoir porté quelqu'atteinte à la morale évangélique, à la religion épurée, faite pour parler à tous les esprits droits & à tous les cœurs sensibles. La beauté de cette religion débarrassée des ombres qui défiguroient sa face majestueuse, fera d'autant plus de progrès, qu'elle sera mieux connue, & sa simplicité sera toujours le caractere de sa véritable grandeur. C'est à la philosophie qu'il appartient de la restituer dans son origine pure & sacrée. La philosophie expesera ses avantages réels; le premier est de respecter les causes premieres, de ne point vouloir inutilement lever le voile qui les couvre, de démêler l'intention de la Divinité dans les principes évidens de la morale, d'adorer au lieu de murmurer. La religion apporte aux hommes l'idée de la vertu dans l'image du grand Etre: elle crée, au lieu de détruire; elle admire, au lieu d'expliquer; elle éleve l'ame en écartant les chimeres du hasard; elle console le foible & soutient le juste, en leur montrant l'égalité des êtres & leur future perfection; elle annonce enfin à l'univers les réparations d'un malheur passager, en lui dévoilant un Dieu vivant dans l'éternité. Les systêmes anti-religieux se repoussent & se contredisent; la religion unit les adorateurs de l'Etre suprême, qui n'ont plus qu'une même pensée & une même espérance. La nature, sous l'aspect de la religion, est considérée comme un systême clair & simple, où l'ordre des choses a une base, où l'enchaînement & le but se manifestent, où l'inquiétude & l'agitation des esprits cessent, où l'ame appuyée sur l'espérance, voit une

clarté qui la guide à travers les incertitudes qui fatiguent les autres hommes; & tandis que toutes les opinions qui contrediſent la connoiſſance & l'adoration de l'Etre ſuprême, ſoulevées comme les flots d'une mer en furie, ſe précipitent dans un abîme qui les dérobe à nos regards, le ſyſtême de la religion épurée, dont Socrate fut l'apôtre & le martyr, dont Marc-Aurele fut le pontife ſur le trône du monde, dont Jean-Jacques Rouſſeau fut l'apologiſte de nos jours, auguſte & toujours égal, s'avance à travers les ſiecles, conquiert une multitude de ſages proſélytes, parce qu'il a pour inébranlables appuis la foi qui convient à la foibleſſe & à l'ignorance humaine, la charité qui unit les mortels & fait qu'ils ſe pardonnent, & l'eſpoir qui fortifie & agrandit le cœur de l'homme.

LA DESTRUCTION DE LA LIGUE.

PERSONNAGES.

HENRI IV.
SULLY.
BIRON.
MONTMORENCY.
LANGLOIS, *Quartenier, Officier de ville.*

HILAIRE pere, *Bourgeois notable de Paris.*
Madame HILAIRE, *sa femme.*
HILAIRE fils.
Madame HILAIRE, *mere d'Hilaire pere.*

VARADE, *Recteur des Jésuites, Ligueur.*
GUINCESTRE, *Curé de St. Barthelemi, Lig.*
AUBRY, *Curé de St. André-des-Arcs, Ligueur.*

TURIAF, *Ligueur.*
HALFRENAS, *Ligueur.*
MONTALIQ, *Ligueur.*
BUSSI-LE CLERC, *Gouverneur de la Bastille.*

ANROUX, *Ligueur subalterne.*
LOUCHARD, *Ligueur subalterne.*
LIGUEURS SUBALTERNES.
SATELLITES.

LANCY, *Officier servant dans l'armée du Roi.*
Mlle. LANCY, *sa fille.*
UN OFFICIER, *ami de Lancy.*

SUISSES *à la solde de la Ville.*
SATELLITES *de la Ligue.*

L'action se passe à Paris les 21 & 22 Mars 1594.

LA DESTRUCTION DE LA LIGUE, OU LA RÉDUCTION DE PARIS.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente une Salle meublée dans le costume du temps : on y voit deux portes. L'une est fermée, l'autre est entr'ouverte. Cette derniere donne dans une autre chambre qu'on entrevoit. Ce logement fait partie de la maison d'Hilaire.*)

SCENE PREMIERE.

HILAIRE pere, HILAIRE fils.

Hilaire pere s'avance par la porte à demi-ouverte ; il est suivi de son fils. Il lui fait signe de ne pas faire du bruit. Ils marchent doucement ; leurs pas sont tremblans. Ils vont visiter en silence si la porte est bien fermée. Le pere prend son fils par la main, la serre avec tendresse, le regarde les larmes aux yeux, & lui dit d'une voix altérée & foible :)

HILAIRE pere.

NE faisons point de bruit, mon fils..... Si l'on frappe, taisons-nous & gardons-nous bien d'ou-

vrir... Une foule de malheureux, preſſés par la famine, abandonnés au déſeſpoir, errent de tous côtés. Les uns cherchent à ravir le pain de force; les autres vous déchirent l'ame par leurs gémiſſemens lamentables: & ce n'eſt qu'aux ſiens, dans ces momens extrêmes, que l'on doit quelque pitié.... Si nous allions heurter à quelques portes, elles ſeroient de fer... O mon cher fils! comment te trouves-tu?.. Tu me parois bien pâle... Prends, prends ce qui nous reſte.... à ton âge on ſupporte moins le beſoin. Ne me déſobéis pas, quand je t'ordonne de vivre.

HILAIRE fils.

Ce n'eſt pas le beſoin qui me tourmente, mon pere, mais l'ordre que vous me donnez de prendre ſur votre part: portez à ma mere & laiſſez-moi... C'eſt vous, hélas! que mon œil voit dépérir chaque jour: & vous voulez que je vive?

HILAIRE pere.

N'augmente point nos douleurs... Si tu veux les appaiſer, cede à ce que j'exige...

HILAIRE fils.

O jour épouvantable! Nous nous diſputons tous trois à qui prendra le moins de nourriture! Vous uniſſez votre autorité à celle de ma mere; je vis, & vous mourez... Vous avez beau me le déguiſer, je ne le vois que trop... Mon pere, je ne vous ſuis plus qu'à charge en cette maiſon...

HI-

HILAIRE pere.

Toi, à charge, mon fils, toi?

HILAIRE fils.

Je dévore ce qui vous appartient, la subsistance de mon pere, de ma mere & de celle encore qui vous a donné le jour... Ah! je ferois dénaturé si je restois plus longtemps. Laissez-moi errer par la ville, y chercher des alimens... J'en trouverai.

HILAIRE pere, *se jettant dans les bras de son fils.*

Non, mon fils, non, tu n'en trouveras point, & tu te précipiteras au devant de la mort.

HILAIRE fils.

Et elle nous dévorera ici lentement...

HILAIRE pere.

Nous avons l'espérance... Notre fidele serviteur nous rapportera ce qu'il aura trouvé... Ne franchis point cette porte. Au-delà sont la rage & le désespoir; reste avec nous, ta présence du moins nous console. (*On entend un coup de marteau.*) On frappe; silence, mon fils. Ce n'est pas notre domestique, je n'entends point son signal... Retenons nos pas; que tout soit muet & annonce une maison déserte.

HILAIRE fils, *prêtant une oreille attentive.*

On redouble... Chaque coup me perce l'ame & me trouble d'effroi.

(*Au-dehors de la porte une voix s'écrie :*)

Ouvrez, par miséricorde ; ouvrez, au nom de Dieu : ouvrez, je vous en conjure !

HILAIRE fils, *se dégageant des bras de son pere, & voulant courir à la porte.*

C'eſt ſa voix... c'eſt elle... Ah, mon pere !

HILAIRE pere, *le retenant.*

Paix, paix, mon fils... Que veux-tu faire ?

HILAIRE fils.

Elle eſt-là qui nous implore. C'eſt elle que je viens d'entendre... Lancy !.. La laiſſerons-nous expirer de beſoin à cette porte ?

HILAIRE pere.

Quoi ; la fille de ce traître ?

HILAIRE fils.

C'étoit vôtre ami.

HILAIRE pere.

Il ne l'eſt plus depuis qu'il ſert le Béarnois. Son bras aide à l'homme qui nous afflige, nous affame...

HILAIRE fils.

Sa fille eſt innocente ; victime & non complice, elle ſouffre de ces horribles calamités... Vous la trouviez autrefois ſi noble, ſi intéreſſante. N'eſt-elle plus votre filleule chérie ? Et puis, eſt-ce, dans ces cruelles extrémités, un moment pour la haine ?

HILAIRE pere.

Je ne la hais point, mon fils; mais que puis-je pour elle? Dois-je livrer à une étrangere notre dernier morceau?

HILAIRE fils.

Etrangere!... Elle souffre... Qu'elle partage avec nous. La Providence nous en récompensera... Ne songez point à moi, mon pere; je lui livre ma part...

HILAIRE pere.

Imprudent! tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûte. Non, tu dois vivre, parce que ta vie est la nôtre.

HILAIRE fils, *avec un cri douloureux.*

Sa vie est aussi la mienne.... Elle périroit-là, lorsque j'aurois!... Non, non; tous les tourmens de la faim ne m'obligeroient point... (*On frappe encore, & la même voix se fait entendre.*) Hilaire, Hilaire! mon parrain, me laisserez-vous donc mourir sur le seuil de votre porte? ... Ouvrez, au nom de Dieu... ouvrez... je vous en supplie...

HILAIRE fils, *se débarrassant de son pere, qui ne le retient que foiblement, court vers la porte qu'il ouvre avec la plus grande action.*

Vous allez entrer, chere Lancy.... Venez, venez au milieu de nous.

SCENE II.

HILAIRE pere, HILAIRE fils, Mlle. LANCY.

HILAIRE fils, *prenant dans ſes bras Mlle. Lancy, & la ſoutenant dans ſa foibleſſe.*

LA voici, mon pere, la voici. Rejettez-la, repouſſez-la. Ah! ſi vous aimez votre fils, regardez-la plutôt comme votre fille.

(*Il la fait aſſeoir; elle veut ſe jetter aux genoux de ſon parrain, qui l'en empêche, la ſoutient & la fait aſſeoir.*)

Mlle. LANCY *voulant ſe jetter une ſeconde fois à ſes pieds.*

Mon cher parrain, ayez pitié de moi....

HILAIRE pere, *prévenant ſon attitude.*

Pauvre fille! Non, tu n'es point coupable comme ton pere... Dans quel état te revois-je!... Comme le malheur nous a tous changés!

Mlle. LANCY, *prête à ſe trouver mal, & portant la main ſur ſon cœur.*

Hélas! hélas! le beſoin... (*Hilaire fils, à ces mots leve les bras & les yeux précipitamment au ciel, & court par la porte entr'ouverte.*)

HILAIRE pere...

Il va t'apporter le ſeul pain qui nous reſte....

Dans quel moment viens-tu! Nous sommes tous réduits, comme toi, à la plus horrible disette.

Mlle. LANCY.

Que j'expire avant vous... Vous êtes le seul parent qui me reste en cette ville: près de vous, je me rassure contre la terreur de mourir... Je n'ai vu autour de moi que des mourans. Tout ce qui m'approchoit n'est plus... Faut-il donc que je meure aussi!...

HILAIRE fils, *revenant, la respiration agitée, & donnant à Lancy un morceau de gros pain noir.*

Tenez, prenez... Lancy! hélas!...

Mlle. LANCY.

C'est me rendre à la vie. Il y a trois jours que je n'ai mangé... (*Elle mange avidement. Hilaire soupire, se détourne & s'éloigne; son fils va à lui, le presse dans ses bras, comme pour le remercier de ce qu'il a fait pour Lancy. Ils parlent bas.*)

HILAIRE pere.

O Dieu! quand l'expiation de nos crimes aura-t-elle mis fin à cette punition céleste?

HILAIRE fils.

Prenez soin d'elle, mon pere, & laissez-moi sortir. J'irai, conduit par mon courage, & je rapporterai quelques alimens. Il ne faut plus compter sur notre domestique; il devroit être de retour... Son zele ne nous aura servi de rien; l'infortuné

aura succombé, sans doute, au milieu de la rage d'une multitude affamée... Je suis plus jeune, plus adroit, plus robuste; je serai plus heureux dans mes recherches... Ne me retenez plus; demeurez avec ma mere, & regardez Lancy comme de la famille...

HILAIRE pere.

Tu veux t'exposer! Je t'accompagne, mon fils; je ne t'abandonnerai point seul à ta fougue imprudente... Eh bien! nous unirons nos forces; & soutenus l'un par l'autre...

HILAIRE fils.

Ah, voici ma mere! (*A part impatiemment.*) Elle va retarder ma sortie.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, Made. HILAIRE.

Made. HILAIRE *allant à Mlle.* LANCY.

J'ACCOURS: j'ai entendu sa voix. Vous avez bien fait d'ouvrir à cette chere enfant. Je l'ai toujours aimée; & tant que j'aurai quelque crédit, elle ne sera jamais regardée ici comme étrangere.

Mlle. LANCY.

Ah! ma chere marraine... je renais.

Made. HILAIRE.

Tu as donc songé à nous au milieu de cette ca-

lamité générale? ... Quand ceſſera-t-elle ? Hélas! nous y ſommes plongés comme toi. (*Après un ſilence.*) Je vois tes yeux abattus, tes joues ſillonnées par les larmes... Tu viens ſeule; hélas!... ton ſilence... je l'entends... il ne faut point te demander ce qu'eſt devenue ma pauvre amie.

Mlle. LANCY.

Ma chere tante n'eſt plus, & j'ai été bien près de la ſuivre; je le deſirois... Il a plu au ciel de vous rendre ſenſible à mes prieres... Ma tante m'a toujours ſervi de mere; votre nom fut toujours dans ſa bouche, malgré les débats qui nous ſéparoient... Elle m'a dit, en mourant, de venir vous trouver; que ſûrement vous auriez pitié de moi... Ses derniers vœux du moins ont été exaucés.

Made. HILAIRE.

Guerre malheureuſe! tu as briſé les liens les plus chers; le parent repouſſe ſon parent, l'ami ſon ami... Que de déſaſtres effroyables, ſans ceux, hélas! qui ſe préparent!

Mlle. LANCY.

Vous avez du moins pour conſolation un époux, un fils, une mere; & moi, je ne ſais quel eſt le deſtin de mon pere; aucune nouvelle n'a ſoulagé ma douleur inquiete... Il a cru devoir ſoutenir la cauſe de Henri... Eſt-il mort en combattant pour lui? Cruel devoir! il eſt forcé d'obéir à ſes ſermens. Combien ſon cœur doit ſouffrir ſur le ſort de ſa fille, de ſes concitoyens, de ſes amis!

HILAIRE pere.

De ſes amis?... Porteroit-il l'audace juſqu'à s'en croire encore dans cette ville? Conſerve-t-on quelques droits ſur le cœur de ſes concitoyens, en les aſſiégeant pour ſervir la cauſe d'un Prince hérétique, que l'égliſe rejette de ſon ſein & qui conſéquemment n'a plus aucun droit au trône?

Mlle. LANCY.

Ah, mon parrain! qu'il y auroit de choſes à dire là-deſſus!...

HILAIRE pere.

Je conſens à vous diſtinguer de lui, ma fille, à cauſe de votre ſexe & ſurtout de votre âge. Je ne vous enveloppe point dans la haine que je lui voue; car il s'eſt élevé entre nous deux une barriere éternelle. Eh! qui l'eût dit, que nos ames différeroient un jour à ce point? (*Mlle. Lancy & Hilaire ſe regardent douloureuſement.*) Qu'il ſerve un uſurpateur; qu'il écraſe les murs qui l'ont vu naître; qu'il aide à faire un monceau de cadavres de tous les malheureux habitans de cette ville: je mourrai du moins ſans lui pardonner. Oui, j'aime mieux expirer ici dans les angoiſſes de la famine, que de vivre comme lui au rang des réprouvés de la ſecte de Henri.

Mlle. LANCY.

Ah! connoiſſez le mieux, mon parrain, & ne l'outragez pas.

HILAIRE fils, *à voix basse.*

O chere Lancy! pardonne...

Made. HILAIRE, *à son époux.*

Ménagez du moins vos termes en présence de sa fille infortunée, & ne l'obligez pas à condamner son pere... Eh! s'il faut le dire, nous sommes tous assez à plaindre, sans aggraver encore nos malheurs par le sentiment pénible de la haine. Cette funeste guerre, qui, depuis si longtemps, arme les François, fait plus que répandre le sang; elle divise ceux qui s'aimoient, ceux qui vivoient sous le même toit dans une tranquille union... Tandis que le carnage ensanglante les remparts de la ville, on se dispute avec acharnement dans l'intérieur des maisons. Et que produisent ces inimitiés particulieres? De nouvelles atrocités... Si Henri a des droits à la couronne, pourquoi les lui ravir, sous prétexte de l'éclairer? Qu'on soit juste d'abord à son égard; il le sera sans doute envers Rome & l'église. On tourne le fer contre lui, & l'on voudroit qu'il se laissât percer le flanc! Au lieu de couvrir la face du royaume de tant de meurtres, n'eût-il pas mieux valu le laisser regner?... Vous frémissez, mon cher époux?

HILAIRE pere.

Oui, je frémis de vos paroles inconsidérées... Ce n'est pas d'aujourd'hui...

Made. HILAIRE.

Je puis me tromper; mais quoi, après tout, au milieu de ces dissentions éternelles, Dieu est il

plus adoré, la religion mieux ſervie, la charité plus obſervée? Allez, il faut que cette guerre ſoit impie, puiſque le ciel nous en punit ſi cruellement. Malheur à qui a pu l'entreprendre! malheur à qui la continue! malheur à qui...

HILAIRE fils, *arrêtant ſa mere.*

Au nom de la tendreſſe que vous avez pour moi, ma mere, laiſſez-là ces diſputes interminables & ne les renouvellez pas. Vous le ſavez, elles irritent mon pere & ne le changent point. On ne les entend jamais ſans de nouveaux ſujets de douleur & de larmes... N'avons-nous pas aſſez de ſoupirs à donner à notre fatale ſituation, ſans agiter encore ces triſtes querelles? Conſervons l'amitié, la paix, la concorde, puiſque tout le reſte nous eſt ravi... Nous diſputons! & la famine nous dévore; nous diſputons! & nous oublions les moyens de ſubſiſter. Ici je ne fais que languir; ne me retenez plus...

HILAIRE pere.

Et les périls qui vont t'environner....

HILAIRE fils.

Attendrons-nous ici une mort affreuſe & lente? Voici le moment de tout haſarder.

HILAIRE pere.

Nous ne nous quitterons point.

Mlle. LANCY, *les arrêtant.*

Ah! gardez vous de ſortir. Tous ceux qui errent dans les rues, portent la rage dans le regard,

comme dans le cœur; on profane l'or, sans pouvoir rencontrer le plus grossier aliment. On n'entend que les cris d'une foule féroce, qui se dispute la chair des animaux immondes. On les dévore sans horreur; & je n'ai entendu, en traversant la ville, que des plaintes lugubres qui perçoient à travers les murailles.

Made. HILAIRE, *à son époux & à son fils.*

Songez surtout qu'il est défendu, sous peine de la vie, de gémir de la mortalité, ou de parler de paix. Quiconque ne prononceroit que ces mots, *il faut se rendre*, seroit saisi sur le champ & précipité à l'instant même au fond de la riviere.... (1) Tremblez de dire un seul mot sur les calamités publiques.

Mlle. LANCY.

Cela est bien vrai.... Des soldats de la ligue courent en troupes menaçantes, écartent tout ce qui s'assemble, & le mousquet repousse dans l'enceinte des maisons les malheureux, pâles & défigurés, qui implorent quelque secours. Chacun est barricadé; il n'y a d'ouvert que les temples, où les sermons des ministres des autels promettent la manne du ciel à ceux qui soupirent après du pain.

(1) Il y avoit des arrêts qui défendoient, *sous peine de la vie*, de parler de paix. On occupoit le peuple de sermons, de processions, de saluts; les Parisiens souffroient une espèce de mort lente, & les maisons des *Jésuites* & des *Capucins* regorgeoient de bled.

HILAIRE pere.

Les chants consolateurs de l'église, en dérobant aux vrais fideles l'image des maux présens qui ne doivent être que passagers, affermissent la foi, soutiennent le courage, préservent nos autels; & Dieu qui voit notre constance, fera que d'un moment à l'autre la ville sera miraculeusement délivrée.... Oui, la manne tombera plutôt que....

HILAIRE fils.

Cet espoir trompa longtemps notre profonde misere; & la famine, malgré l'attente des plus prochains secours, n'en marche pas moins tête levée dans cette capitale & moissonne sous nos yeux....

HILAIRE pere, *l'interrompant.*

Va, mon cher fils, crois-moi, c'est en redoublant la ferveur des prieres, c'est en les unissant en chœur dans les processions publiques, que les vœux d'un peuple entier monteront jusqu'au ciel & lui feront une sainte violence.

HILAIRE fils.

Et moi, oserai-je exposer ma pensée? Ces processions religieuses & militaires, où le crucifix & les bannieres sont mêlés aux arquebuses & aux hallebardes, où les sabres & les surplis se touchent, où les habits pontificaux sont surchargés de cuirasses, où le sommet des mitres marche de niveau avec la pointe des mousquets, où enfin le plainchant des pseaumes est accompagné par de brusques & fréquentes décharges, qui exposent la vie

des spectateurs; toutes ces pieuses & nouvelles cérémonies sont faites sans doute pour exalter l'imagination du peuple : mais je crains qu'elles n'y aient déja produit une impression trop profonde, propre à le rendre opiniâtre, &, pour tout dire, amoureux de ses malheurs.

HILAIRE pere.

Ils vont finir, mon fils, si le peuple acheve constamment ce qu'il a commencé pour l'intérêt de l'église & de l'état.

HILAIRE fils.

Ils vont finir, dites-vous ? Et les assiégeans, toujours maîtres des environs, ne sont pas repoussés, & l'échelle du vainqueur est encore aux pieds de nos murailles. On ne peut s'échapper dans la campagne, ni faire entrer des provisions dans la ville. La contagion menace de mêler bientôt ses horreurs à celles de la famine... Ah! mon pere, votre œil se courrouce & s'enflamme.... Je n'en dirai pas davantage....

HILAIRE pere.

Tu feras bien, mon fils: car tes discours m'affligent; & la famine qui tue les corps, me paroît cent fois moins hideuse que l'hérésie qui tue les ames. Ces calamités, te dis-je, seront passageres; & notre sainte religion attaquée, mais triomphante, comme l'ont prédit les prophetes, sera raffermie sur de nouveaux fondemens.

HILAIRE fils.

Adieu, ma mere, c'eſt votre ſubſiſtance que nous allons chercher.

Made. HILAIRE.

Que la prudence vous guide; ne vous écartez pas trop au loin, & craignez de tomber dans les corps de gardes avancés.

HILAIRE pere.

Nous ne tenterons point d'aller juſques-là.

HILAIRE fils, *à Mlle. Lancy.*

Adieu, chere Lancy. Quel temps pour s'aimer! Que ſont devenus les jours où nos peres, alors amis, nous deſtinoient l'un à l'autre! La guerre civile a tout détruit... Heureux ceux qui ne ſont plus!... J'avançois avec tant de joie dans la carriere de la vie; je touchois au terme déſiré... Mais la guerre, la famine, tous les fléaux réunis, n'ont pu deſſécher ni tarir au fond de mon cœur le ſentiment inaltérable qui y eſt caché. (*Avec attendriſſement*) Adieu, Lancy. (*On entend un certain bruit.*)

Made. HILAIRE.

Arrêtez... on vient... ils ſont pluſieurs... prêtons l'oreille.

HILAIRE pere, *avec exclamation.*

Ah, bénis ſoient les Miniſtres du Seigneur!... Quoi! tu ne reconnois pas leurs voix?... Eh! ce ſont nos défenſeurs, nos amis, nos conſola-

teurs... C'eſt le ciel qui les envoie. Je ne ſors qu'après les avoir entendus... Reſte, mon fils, reſte... Ils nous apportent, ſans doute, d'heureuſes nouvelles ; car ils ne viennent jamais ici ſans nous prêter le courage & les lumieres qui les animent & les guident.

Male. HILAIRE.

Oui, toujours des eſpérances, & rien de plus... Que vont-ils aujourd'hui nous annoncer ?

(*Hilaire pere va leur ouvrir la porte, les reçoit & les ſalue affectueuſement.*)

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, VARADE, GUINCESTRE, AUBRY.

GUINCESTRE, *entrant ſur la ſcene.*

SALUT au bon fidele Hilaire, vrai Catholique, zélé pour la religion, charitable ennemi des Huguenots, & que le ciel, conſéquemment, ne laiſſera point ici-bas, ſans ouvrir ſur lui les tréſors infinis de ſes miſéricordes.

VARADE.

Mais, quoi ! vous ſemblez tous bien émus. Pourquoi vos viſages ſont-ils altérés à ce point ?... Qu'avez-vous donc ?

AUBRY.

Vous étiez tous deux prêts à sortir; c'étoit sans doute pour aller dans les temples, invoquer la foudre sur la tête du relaps hérétique. Allez, mes amis, le tonnerre ne tardera pas à tomber sur lui.

HILAIRE pere.

Le besoin nous tourmente; notre famille est nombreuse, notre domestique nous manque & j'allois, avec mon fils, chercher les moyens de trouver quelque nourriture, afin de ne pas voir quelqu'un des nôtres augmenter demain la foule des moribonds ou celle des morts.

AUBRY.

Quant à ceux qui meurent, mes bons amis, il ne faut pas les pleurer; félicitez-les plutôt de leur heureuse fin. Leurs ames s'envolent droit au ciel, puisqu'ils expirent dans les bienheureux sentimens de la bonne cause... Vous pouvez sortir; mais n'affichez point de regrets sur tout ce qui s'est passé: tous ces événemens étoient arrêtés dans les décrets de la Providence & doivent tourner au profit de la religion.

GUINCESTRE, *du ton d'un inspiré.*

Il vaut mieux cent fois mourir en martyr, que de vivre en homme tiede. Ce siege sera une chose mémorable dans les fastes de l'église. Louange éternelle à tous les fideles qui ont eu la foi & la constance! Ils seront tous comptés parmi les saints

saints du martyrologe, ces héroïques défenseurs de la Catholicité !

VARADE.

O mes enfans ! quelle gloire pour l'église, de triompher d'un hérétique comme Henri ! Nous aurons bientôt un roi Catholique ; & savez-vous que notre salut éternel dépendoit de notre résistance ? Tout le royaume étoit excommunié, s'il eût souffert à sa tête le Navarrois ; mais le saint Pere porte la France dans son sein, & du milieu de Rome il a veillé à la sauver du plus épouvantable, du plus affreux désastre, du danger d'être Protestante... Qu'il sera beau, dans quelques jours, d'avoir résisté à l'ennemi de nos autels & d'avoir sauvé la foi des vrais croyans !

HILAIRE pere, *à sa famille.*

Oh, que j'ai de joie à les entendre ! Comme ils rempliſſent mon ame de consolations pures ; de force & d'espérance ! Oui, l'église triomphera, & nous avec elle.

Made. HILAIRE.

Mais, Messieurs, arriveront-ils enfin ces secours désirés & si longtemps attendus ?... Pendant ce temps, les royalistes sont toujours les maîtres ; ils sont dans l'abondance & nous gémissons dans la famine. Le Légat, le Duc de Mayenne, les Seize, les Prédicateurs du haut de leurs chaires, nous promettent constamment des merveilles ; & rien n'avance, que la douleur & la mortalité. Il faut que vous soyez les premiers abusés ;

car chaque fois que vous venez nous visiter, vous nous apportez des nouvelles que vous croyez vraies; & non seulement elles ne se vérifient point, mais c'est toujours le contraire qui arrive & qui trompe notre mutuelle attente.

VARADE.

L'armée qui vient délivrer la ville, marche à grands pas; on l'apperçoit déja, quoique dans le lointain, du haut des tours. On voit briller des lances.... C'en est fait, le bled, la farine, les tonneaux de vin, les vivres de toute espece vont entrer à grands flots par les portes, avec la foule victorieuse des soldats. Vous serez bien récompensés de votre constance; car le pain & la viande seront pour rien. Alors on ne verra de tous côtés que fêtes, plaisirs, divertissemens, où l'on se réjouira (en honnêtes Chrétiens s'entend). Après-demain, toute la ville sera illuminée, & l'on chantera, en actions de graces, un beau *Te Deum* dans l'église cathédrale... Sur ma parole, je vous y ferai bien placer... Le soir, double rang de lampions sur vos fenêtres.

Made. HILAIRE.

Nous avions déja loué des fenêtres pour voir passer le Roi prisonnier, lorsque Mayenne écrivoit à Paris qu'il le tenoit (1), & qu'il ne pouvoit lui échapper qu'en sautant dans la mer.

(1) C'est un trait historique.

AUBRY.

Plût à Dieu qu'il se fût noyé alors! Mais si la foudre ne l'écrase, il sera errant dans le monde, le front marqué du sceau de la réprobation... Encore un peu de courage & nous touchons à la fin de tout ceci. On a un peu souffert, d'accord; cinquante ou soixante mille hommes sont morts de faim: mais présentement ils tiennent au ciel pour récompense, la palme glorieuse du martyre, & je regarde comme les plus infortunés ceux qui restent sur terre; car ils n'ont pas, comme eux, l'assurance de la béatitude éternelle.

Made. HILAIRE.

Ah! Messieurs, je ne dispute point contre vous; mais si l'on avoit pu concilier avec l'intérêt de la foi, l'intérêt d'une ville aussi grande, aussi peuplée, éviter de tels désastres, si longs, si terribles, si désolans... Femmes, enfans, vieillards, tous innocens, hélas! ont succombé dans les souffrances!

HILAIRE pere, *bas à sa femme.*

Paix, mon épouse, paix. Vous attirerez sur votre tête l'anathême de l'église & le courroux du ciel. Il ne nous a préservés jusqu'ici, que parce que nous nous sommes montrés soumis & résignés.... Prenez patience.

AUBRY.

Mais nous souffrons comme vous, Madame, & plus encore, j'ose le dire; car, exténués de fatigue

& de courses, nous allons porter en tous lieux des consolations à nos freres. Il n'y a que le zele pour la religion, qui nous prête des forces miraculeuses & qui nous fasse oublier nos propres besoins. Nous montrons la sérénité de l'ame dans les momens les plus pénibles : & pourquoi ? Parce que nous regardons toujours le ciel, & non la terre.

GUINCESTRE.

Allez, l'ange exterminateur descendra du haut du ciel avec son glaive enflammé, plutôt que de laisser vivre Henri sur le trône de France... je vous l'assure, au nom de Dieu même.

HILAIRE fils, *d'un ton ferme.*

Messieurs, les plus magnifiques paroles ne nourrissent point ; & si vous n'avez encore pour secours que de trompeuses espérances à distribuer, je crains bien que l'aveugle désespoir ne s'empare d'un peuple affamé, & qu'il ne se porte au malheur de reconnoître un Roi Protestant qui lui donnera du pain.

VARADE, *d'un ton de voix adouci.*

Ecoutez, jeune homme : il vous faudroit plus de résignation à la volonté céleste ; mais puisque le besoin vous domine, & que Dieu, à ce que je vois, ne vous a pas accordé le courage dont il gratifie ses élus chéris, nous aiderons à votre foiblesse... Suivez-moi en secret, à condition toutefois que vous maudirez de tout votre cœur le Navarrois, que vous le haïrez, comme vous le de-

vez. Je vais vous faire donner d'une certaine nourriture de mon invention, laquelle, une fois prise, soutient son homme pour trois jours au moins... C'est de mon invention, vous dis je...

HILAIRE fils, *avec un cri de joie.*

Est il possible ! Vous nous donneriez de quoi nous nourrir ?

GUINCESTRE, *avec une certaine dignité.*

Oui, ayez toujours confiance en nous & ne murmurez point mal à propos. Sans votre grande jeunesse... Mais nous vous pardonnons... Vous pouvez même aller tous de ce pas avec lui, en prenant la précaution de le suivre de loin, afin de ne point faire de jaloux. Chacun de vous obtiendra sa portion ; vous en rapporterez même au logis ; & comme la nature humaine est fragile, vous vous trouverez ainsi en état d'attendre le grand jour qui ne tardera pas à luire.

Mâde. HILAIRE, *s'inclinant.*

Mille actions de graces vous soient rendues, généreux bienfaiteurs ! Nous sommes prêts à vous suivre... J'en rapporterai pour sa mere ; elle a quatre-vingts ans passés, Messieurs... Elle vient de s'assoupir un peu... Je ne craindrai plus son réveil !... J'aurai quelque chose à lui offrir. C'est un grand miracle que le ciel a accompli sur elle, en nous la conservant jusqu'à ce jour.

HILAIRE pere, *à sa famille.*

Vous le voyez, mes enfans, vous le voyez, le ciel n'abandonne jamais ceux qui espérent en lui... Vous avez blasphêmé bien à tort; je vous reprenois à juste titre. Ah! croyez en toujours les ministres infaillibles de l'église.

HILAIRE fils, *aux trois prêtres.*

Pardonnez à nos plaintes indiscretes, à nos murmures... La douleur m'égaroit.

Mlle. LANCY.

Ah! si ce secours étoit arrivé hier seulement, ma pauvre tante... Ah, Dieu! j'aurois pu la retirer des bras de la mort... Elle est morte, Messieurs, en louant votre zele, en vous béniſſant, en priant Dieu pour le salut de cette ville, qu'elle attendoit de vos prieres efficaces.

AUBRY, *du ton d'un inspiré.*

Vous voyez que les paroles des mourans sont éclairées du jour nouveau dans lequel ils vont entrer. La religion a soulevé à ses yeux le voile de l'avenir; elle a vu le triomphe prochain de l'église; les frémissemens de l'enfer ne prévaudront point contre sa base inébranlable. Allez... conduisez-les, discret Varade; nous vous attendrons où vous savez. Le scientifique Guincestre va rester avec moi. Nous avons quelques dispositions à prendre pour la fête solemnelle qui se célébrera. Je veux qu'on s'en souvienne longtemps, & que

les yeux de tous les fideles ſoient éblouis de ſa pompe & de ſa magnificence.

(*Mlle. Lancy ſe joint à Madame Hilaire, qui marche en lui donnant le bras. Hilaire fils prend la main de ſon pere, & ils ſuivent, avec une eſpece de tranſport de joie, Varade qui ſort le premier.*)

SCENE V.

GUINCESTRE, AUBRY.

(*Vers le commencement de cette ſcene, on voit Madame Hilaire, la grand' mere, qui, du fond de la chambre, s'avance à pas lents à la porte entr'ouverte, le dos courbé & appuyée ſur une canne. Elle s'arrête, en prêtant l'oreille aux diſcours des deux curés Ligueurs, qui ne l'apperçoivent point. Cette femme, qui eſt âgée, doit avoir l'air reſpectable.*)

AUBRY, *après un ſilence.*

SAVEZ-VOUS qu'on a aſſez de peine à leur perſuader de ſe laiſſer mourir de faim?

GUINCESTRE.

Le zele s'eſt étrangement refroidi depuis le jour de la Saint-Barthelemi. C'étoit-là le bon temps.

AUBRY.

Oui; l'on faiſoit alors du peuple tout ce qu'on vouloit.

GUINCESTRE.

Aujourd'hui l'on rencontre des raiſonneurs; mais en allant ainſi de maiſons en maiſons ranimer le courage des patiens, nous renverſerons infailliblement les projets de Henri. La ville, vous le voyez, ſe ſoutient & bien contre ſon attente. Il ſe verra forcé de lever le ſiege, & nous ſerons délivrés à jamais de lui & de ſa race.

AUBRY.

Ce diable d'homme-là a de la vigueur au moins. Sa tête reſſemble à ſon bras. Comme il a ripoſté à Sixte-Quint! Comme il s'eſt battu à Arques! Comme il a négocié à Rome! Habile dans ſes marches, après avoir commandé en capitaine, il ſe bat en ſoldat. Nous pouvons bien le rendre odieux, mais non mépriſable. Ce n'eſt point là un Henri III. Entre nous, nous ſerions-nous jamais imaginé, au commencement de cette guerre, qu'il en ſeroit venu tout ſeul au point où il en eſt?

GUINCESTRE.

Non, par ma foi. De ſon côté, il ſait faire auſſi des miracles; mais c'eſt avec l'épée... Il eſt vrai que, pour être aux portes de la capitale, il n'eſt pas encore dedans. Notre parti eſt bien plus fort qu'il ne penſe. Nous lui avons aſſocié toute la populace. Fiere de cet honneur, elle y répond en mourant de bonne grace. Le feu du fanatiſme, échappé de l'encenſoir, brûle mieux que jamais. C'eſt un vrai plaiſir que d'attiſer ſes flammes, que d'être témoin de leurs rapides progrès: tant que

les

les esprits seront enflammés à ce point, nous n'aurons rien à craindre. Que revient-il à Henri d'être victorieux, lorsque l'opinion publique est soulevée contre lui? C'est un homme qui s'épuise par ses efforts même, & qui finira par tomber sur ses trophées.

AUBRY.

Mais il vise à se faire aimer, parce qu'il sent bien que la force d'un monarque est nulle, tant qu'elle n'est pas dans le cœur de son peuple. Comment lui enlever ce pouvoir qu'il se ménage? car enfin de jour en jour (ne nous le dissimulons pas,) il devient cher à plusieurs.

GUINCESTRE.

Il faut renouveller l'accusation qui nous a servi anéantir ses qualités héroïques.

AUBRY.

Nous avons les insinuations des confessionnaux.. (1).

GUINCESTRE.

C'est là qu'il faut le peindre comme un homme qui détruiroit la derniere messe dans Paris, s'il montoit une fois sur le trône.

---

(1) Les confesseurs exigeoient des pénitens, qu'ils retardassent le décret de la Sorbonne, qui excluoit Henri du trône, comme *un oracle du Saint Esprit*, & qu'ils eussent à s'y conformer *aux dépens de leur vie.*

AUBRY.

Bien dit... Mais avouez que c'eſt un bon peuple, un peuple bénin, que celui qui ne craint rien tant au monde que de n'avoir plus de meſſes. Préférer la famine à cette privation, & repouſſer des victoires avec un tel prétexte, eſt un prodige non moins étonnant.... Ce qui doit nous inquiéter le plus, c'eſt cette prétendue abjuration de Saint-Dénis.

GUINCESTRE.

Voilà le coup que nous redoutions. Il a été fort habile; mais nous avons de quoi parer à ce tour d'adreſſe. En préſentant cette converſion comme fauſſe & diſſimulée, en la dénonçant comme une nouvelle hypocriſie, un menſonge public fait au ciel & à la terre, un piege politique pour établir plus ſûrement le Proteſtantiſme en France, nous l'arrêterons ſur les degrés du trône...

AUBRY.

Mais il faut perſuader cela, & tout le monde n'a pas la même chaleur pour nous croire.

GUINCESTRE.

Tu ſais que l'on eſt toujours éloquent pour la multitude, lorſque l'on crie hautement au nom de Dieu & de la religion; le peuple s'émeut alors comme par enchantement; il ne faut pas d'autre argument que celui-ci: *le Pape ne reçoit point cette abjuration.* Alors le glaive que Henri tient dans les combats, ſe briſera contre le glaive de la parole que nous armons du haut des chaires. Les

esprits seront terrassés. Dociles à nos impressions, ils n'agiront plus que conformément à nos volontés. Après tout ce qui s'est fait, on peut tout se promettre. Nous dicterons à l'impétueux *Boucher* le texte de quelques sermons. Avec une octavé, il fera perdre à Henri le fruit de deux batailles. Il a embrasé les cerveaux à St. Méry; & en sortant de là, le peuple va quelquefois plus loin qu'on n'auroit su le prévoir... Tout autres que nous seroient épouvantés de tels succès.

AUBRY.

Comme nous nous réjouirons, quand une fois la sainte Ligue aura chassé les Bourbons! Rome nous devra beaucoup, & s'acquittera magnifiquement, selon le profit que nous lui aurons fait faire... (1) Aldobrandin n'est pas si rusé que Sixte-Quint, & consentira de bonne grace à partager. Landriano m'a promis pour ma part une place éminente...

GUINCESTRE.

Mon cher Aubry, sans l'espoir d'une fortune élevée & qui nous fasse dominer le vulgaire, qu'aurions-nous besoin de nous intéresser à ce grand changement? & que nous importeroit au fond, que tel ou tel homme vînt à remplir le trône?

(1) C'est ce même Aubry qui, après la mort de Sixte-Quint, dit publiquement en chaire: *Dieu nous a délivrés d'un méchant Pape; s'il eût vécu plus longtemps, il eût fallu prêcher dans Paris contre le Souverain Pontife.* C'est que le Pontife, sur la fin de ses jours, avoit refusé de secourir la Ligue.

Tous les chefs de la Ligue marchent à des intérêts particuliers, & les noms de *patrie & de religion* ne sont plus que pour les esprits crédules du peuple. C'est un beau morceau à vendre ou à démembrer, que la couronne de France. Qu'en pensez-vous ?

AUBRY.

Une aussi belle opération ne s'offre pas toujours.

GUINCESTRE.

Mettre le trône en quatre, frustrer Henri de son royaume, se partager ses belles provinces, s'enrichir de ses dépouilles, & les distribuer en différens lots ; les circonstances ne sont-elles pas favorables ? Ceux qui veulent en profiter, le sentent bien ; & sans l'imprudente division survenue entr'eux, le partage seroit consommé il y a long-temps.

AUBRY.

C'étoit la seule chose qui pût leur nuire. Ils auroient dû se hâter.

GUINCESTRE.

Ils n'ont été politiques qu'à demi... Mais tout n'est pas désespéré, s'ils persistent.

AUBRY.

Pour moi, je ne reviens point de ce peuple, qui, dans la disette, chante des psaumes de toutes ses forces ; qui, périssant d'inanition, vole entendre des sermons, ranime une voix éteinte pour

crier *à l'hérétique*; qui, dans l'intérieur de ſes maiſons, ſe diſpute avec emportement, l'un pour le Légat, l'autre pour Guiſe, celui-ci pour Mayenne... Il y va de bien bonne foi: & comment eſt-il dupe à ce point?...

GUINCESTRE.

Quand on a bien préparé la machine qui doit monter les cerveaux, ils ſont diſpoſés à l'enthouſiaſme, & l'on doit calculer alors l'extraordinaire & le merveilleux, comme les choſes naturelles & poſſibles. D'ailleurs, ce peuple éternellement étranger à ſes vrais intérêts, ſemble né pour être aſſervi; tant il s'y prête avec facilité. C'eſt un immenſe troupeau, que chacun ſe diſpute pour le tondre à ſon gré; il s'abandonne bénignement aux ciſeaux; ſa toiſon le ſurcharge, & qui l'en débarraſſe, eſt toujours bien venu...

AUBRY.

Il eſt vrai qu'il ne connoît guere que la mutinerie, & qu'il a un goût décidé pour la ſuperſtition...

GUINCESTRE.

C'eſt là ce qui l'enchaîne au ſol qu'il broute innocemment. Ayons ſoin de l'entretenir dans ſon imbécillité native. Etouffons l'aurore d'une raiſon qui voudroit percer par intervalles. Qu'il ne penſe jamais que d'après nous. En fondant notre autorité ſur ſon imagination ardente & foible, craintive & crédule, notre pouvoir régira ſes eſprits, &

notre autorité s'élevera sans peine au-dessus du pouvoir des rois...

AUBRY.

Toute ma crainte est, qu'enfin ce peuple n'ouvre les yeux; il ne faudroit qu'une lueur rapide & fatale, pour lui faire appercevoir ce tas de mensonges que nous avons fabriqués... S'il alloit raisonner, que deviendrions-nous?

GUINCESTRE.

Ta crainte est justement fondée. Il est une invention récente, que j'ai toujours jugée très dangereuse, & dont les conséquences n'ont pas encore été apperçues par nos sublimes sages.

AUBRY.

Quel est cet objet nouveau, destructeur de notre antique & formidable pouvoir? Je cherche & n'apperçois pas...

GUINCESTRE.

L'imprimerie... Y êtes-vous?

AUBRY.

Il est vrai.

GUINCESTRE.

Je l'ai prédit... cette découverte nous portera malheur. Elle a commencé par nous être utile; elle finira par nous faire sauter. Tous ces imprimés, forgés par des plumes vénales que nous lâchons contre Henri & sa secte, pourront un jour être

anéantis par d'autres à sa louange, & qui n'étant pas payés, seront bien meilleurs. Il n'y a plus d'actions secretes devant cette langue rapide, universelle, indestructible.... Songez à la satyre Ménippée; si cela étoit lu, si cela étoit entendu généralement...

AUBRY.

La frayeur me saisit... Heureusement que sur mille, il n'y en a qu'un tout au plus qui sache lire: mais n'importe; dès ce moment je vais publier que la lecture conduit nécessairement à l'hérésie, à l'incrédulité, à la révolte, à tous les crimes...

GUINCESTRE.

J'ai toujours conseillé de mettre les plus dures entraves aux progrès de l'imprimerie, de renoncer même aux avantages passagers qu'elle pouvoit procurer, afin de détourner l'attention de ses prodigieux effets; car on pourroit, en donnant une certaine direction aux esprits, les mener au point diamétralement opposé où nous voulons les conduire. Si cette force immense est une fois tournée contre nous, il ne sera plus en notre pouvoir de l'arrêter; elle dispersera nos opinions, comme un vent impétueux dissipe un monceau de paille légere.

AUBRY.

Si jamais, comme je l'espere, je monte à certaine place, je ne serai content que lorsque j'aurai aboli la derniere presse...

GUINCESTRE.

Tant que j'en verrai une dans l'Europe, je frémirai dans la crainte que la raiſon humaine ne rallume ſubitement ſon flambeau.

AUBRY.

On ne ſonge point aſſez à ce que vous venez de dire, & il faudroit à nos chefs la ſupériorité de votre coup-d'œil.

GUINCESTRE.

N'augmentons point cependant nos allarmes. Ce n'eſt, pour le moment actuel, qu'un danger imaginaire. L'état où la France eſt rédnite, ne laiſſe rien à craindre de ſitôt. Elle eſt trop malade pour vouloir faire l'eſprit-fort. Le petit peuple ſurtout ne s'en relevera de longtemps. Il eſt tellement impregné d'une ſalutaire & profonde ignorance, que, dans mille ans d'ici, la chaîne des préjuges dont il eſt garotté ne ſera point encore uſée, & qu'il la traînera à demi-rompue, en baiſant ſes débris & en regrettant qu'elle ne ſoit pas entiere.

AUBRY.

Gardons-nous jours la même marche. Tant que nous ſaurons étudier & conduire les caracteres ſelon les rangs, & déguiſer les vrais motifs qui nous font agir, nous retarderons la funeſte époque.

GUINCESTRE.

Conſolons les uns par l'eſpoir de la couronne du martyre; effrayons les autres avec les mots d'a-

nathême & de Rome. Aux moins aveugles, promettons des places qui flattent leur ambition (1); & quant à cette tourbe insensible, sur laquelle il y a peu de prise, faisons-lui sentir le fouet de la terreur, en la précipitant indifféremment dans les cachots ou dans la mort.

AUBRY.

Tu n'excelles pas mal dans ton rôle, toi, & tu possèdes au suprême degré l'art de te contrefaire.

GUINCESTRE.

Et toi, ton masque est excellent! Selon ceux à qui tu parles, on voit ton visage absolument changer. Tantôt ta voix est menaçante, ton œil enflammé, ton geste roide & dur; tantôt ton regard est doux, ta parole humble, caressante, ton front charitablement baissé; & lorsque dans ces temps-ci tu contrefais l'air famélique, exténué, mourant, on diroit que tu vas rendre l'ame, surtout lorsque tu prends la quinte de ta petite toux seche...

AUBRY, *prenant l'air en question & toussant.*

Comme cela, n'est-il pas vrai?

---

(1) Les moines & les prêtres regnoient non-seulement sur le peuple, mais sur la nation; & ce qui le prouve, c'est que le Duc de Parme, ce grand général, voulut mourir en *habit de capucin*, & ordonna qu'on mît l'inscription suivante sur son tombeau:

Hic jacet Frater Alexander Farnesius, Capucinus.

GUINCESTRE.

Admirable! en vérité, admirable!... Tu ne te vois pas toi-même... Je te le répete, tu ne sais pas à quel point tu excelles...

AUBRY, *avec emphase.*

Parler au peuple, est une sorte d'éloquence que les plus grands clercs de ce monde ne connoissent pas toujours, & à laquelle ils sont bien inhabiles, quand les circonstances les y forcent. Ils n'ont pas la langue qu'il faut alors; car cette langue-là ne s'apprend point dans le cabinet.

GUINCESTRE.

Il n'y a rien de plus plaisant que de te voir, après t'être bien rassasié avec nos provisions cachées; de te voir, dis-je, prendre tout de suite, en sortant, un visage si allongé, que l'on diroit que tu vas tomber au bout de la rue. Comment fais-tu pour figurer si bien tes jambes chancelantes, pour être à la fois si pâle & si bien portant?

AUBRY, *se détournant, apperçoit la mere Hilaire qui étoit restée debout à les entendre. Son front est indigné; elle est appuyée sur sa canne. D'un ton embarrassé & sourd.*)

Paix, paix, paix! Une femme est là qui nous écoute.

GUINCESTRE, *tournant la tête & fronçant mystérieusement les sourcils.*

Elle nous auroit entendus?

AUBRY.

Mais il y a toute apparence.

Made. HILAIRE grand' mere, *avec la plus grande indignation.*

Oui, je vous ai entendus, miférables que vous êtes, & je viens d'apprendre à vous connoître. Je vois en vous les fléaux de ma triſte patrie. Allez, il y a longtemps que je ſoupçonnois confuſément les horribles intrigues que votre bouche a dévoilées. J'ai vu naître la Ligue. J'ai vieilli au milieu des déſaſtres qu'elle a enfantés. Que ceux qui ſont encore aveugles, n'ont-ils aſſiſté, comme moi, à l'entretien qui vient de démaſquer vos ames infernales!

GUINCESTRE.

Bonne femme... prenez garde à ce que vous dites... Bonne femme, ſi l'on n'avoit pitié de votre âge...

AUBRY.

Vous oubliez qu'on pourroit vous punir ſur la place...

Made. HILAIRE grand' mere.

Me punir? Lâches que vous êtes, me punir!... Qui de vous aura le courage de me délivrer des courts momens qui me reſtent à vivre?.. Auteurs de la miſere publique, quels maux particuliers vous reſte-il encore à faire? La mort eſt le ſeul bienfait qui parte de vos mains, & vous ne l'accordez qu'avec une cruauté lente... Oſez frapper

du dernier coup la femme infortunée que vous faites mourir depuis si longtemps. J'ai perdu cinq enfans dans ces malheureuses guerres que votre génie hypocrite a allumées. Un seul me restoit, hélas! & je ne le vois plus, ni lui, ni sa femme, ni son fils... Me voilà près de mes bourreaux. Un crime de plus ne doit pas les intimider. Ils ont appris à assassiner les miens: qu'ils m'assassinent à mon tour. Mon plus grand supplice seroit d'envisager plus longtemps les monstres qui ont désolé mon pays, les monstres sortis du gouffre des enfers; & quand, hélas! ô mon Dieu! y rentreront-ils pour ne plus persécuter les humains?

AUBRY, *la menaçant.*

Si je m'en croyois...

GUINCESTRE, *le retenant.*

Retirons-nous... Laissons cette vieille femme à elle même. Que peut-elle avec sa voix cassée, expirante?.. Dans une heure, elle ne sera plus.

AUBRY, *lui jettant un regard furieux.*

Puisse-t-elle à l'instant même expirer!...

GUINCESTRE, *à la porte.*

Si toutefois elle ne mouroit pas dans le jour... Je m'entends. Viens, Aubry, viens... Sortons.

SCENE VI.

Made. HILAIRE grand' mere, *ſeule.*

O MON Dieu! ayez pitié de la France! En quelles mains je la laiſſe en mourant! L'étranger, le citoyen, c'eſt à qui déchirera ſes entrailles! Pauvres François, comme vous avez été les victimes de votre crédulité! Vous étiez faits pour être heureux; & vous livrant à une folle ſuperſtition, vous n'avez ſu ni reconnoître les impoſteurs, ni repouſſer vos tyrans... Voici la quatre-vingt-troiſieme année que je ſupporte la vie. O mon Dieu! les quinze dernieres me ſont devenues les plus ameres, par les horreurs que j'ai vu commettre en votre ſaint nom. Les crimes de l'hypocriſie ont aſſez fatigué mes yeux; ils ne demandent plus qu'à ſe fermer .. Je mange le pain des jeunes & des forts, le pain de mes enfans, moi, rebut inutile & fardeau ſur la terre... Je demande d'aller à vous, ô mon Dieu! Que votre volonté ſoit faite; mais envoyez-moi la mort, la mort, la mort, ô mon Dieu, la mort! C'eſt la grace que j'implore de votre miſéricorde, & je vais l'attendre avec confiance aux pieds de cette croix, où chaque jour de ma vie je vous ai offert l'hommage de mon amour.

(*Elle ſort à pas lents, & paſſe dans la chambre voiſine, d'où elle eſt ſortie.*)

ACTE II.

Le Théâtre représente le Camp de Henri. Le Roi est dans une tente plus élevée que celles qui sont autour. Des soldats montent la garde aux environs.

SCENE PREMIERE.

HENRI *seul, dans sa tente.*

NON, je ne puis me résoudre à donner l'assaut. J'en redoute les horribles suites... Trop de sang a déja coulé. Epargnons ceux qui reviendront à moi dès qu'ils me connoîtront... C'est un peuple bon, qui se livre à la mort par égarement. Il a été échauffé, séduit, trompé par les ennemis de son bonheur. Sauvons-le, malgré lui, & perdons, s'il le faut, une couronne, plutôt que de livrer au fer cette cité immense, peuplé de femmes, d'enfans, de vieillards... Ah! je frémis de cette seule image... Non, ce ne sera pas moi qui versera le sang François.., Il m'est trop précieux. Qu'ils deviennent ou non mes sujets, je dois les épargner. (*Il appelle.*) Monsieur de Montmorency!

SCENE II.

HENRI, MONTMORENCY.

MONTMORENCY.

SIRE?

HENRI.

Qu'on ne diſpoſe point l'aſſaut que j'avois ordonné.... J'ai changé d'avis.

MONTMORENCY.

Sire, les aſſiégés, rebelles à vos bienfaits, ont fait rejetter le pain par deſſus les remparts.

HENRI, *vivement.*

Je ſuis ſûr qu'ils en manquent. En vain Mayenne veut me faire croire le contraire par cette feinte, je ne veux pas que le peuple ſoit la victime de cette fauſſe politique. Je ſais que la famine les dévore. Autant que je le pourrai, mon ami, je fournirai des vivres à ces malheureux... Faites dire à tous ceux de mon armée qui ont des parens dans la ville, que je leur permets de leur porter des vivres.

MONTMORENCY.

Sire, pourvu qu'ils ne s'arment point contre vous de vos propres bienfaits...

HENRI.

Quand un peuple immenſe éleve juſqu'à moi ſes lamentables cris, je ne puis endurcir mes entrailles, en me rendant ſourd à ſes plaintes. Que des fanatiques abuſent de l'eſprit crédule de ces infortunés, c'eſt à moi de les ſauver de leur propre délire. Je ſens que je ſuis leur pere, & qu'il m'eſt impoſſible de ne point partager leurs maux. Allez, & proclamez mes ordres.

SCENE III.

HENRI, SULLY.

HENRI.

Eh bien, mon cher Rosni, causons en secret... Ils ont de la peine à me croire Catholique. Ils s'obstinent à dire que je ne puis être absous que par le Pape, & régner conséquemment que sous sa bonne volonté.

SULLY.

Sire, le moyen de rendre vains tous les foudres du Vatican, c'est de vaincre: alors vous obtiendrez aisément votre absolution. Mais si vous n'êtes pas victorieux, vous demeurerez toujours excommunié.

HENRI.

J'aurois déja vaincu: mais j'aime ma ville de Paris; c'est ma fille aînée. Je suis jaloux de la maintenir dans sa splendeur. Il auroit fallu la mettre à feu & à sang. Les chefs de la Ligue & les Espagnols ont si peu compassion des Parisiens! Ces pauvres Parisiens! Ils n'en sont que les tyrans; mais moi, qui suis leur pere & leur roi, je ne puis voir ces calamités sans en être touché jusqu'au fond de l'ame, & j'ai tout fait pour y apporter remede, tout jusqu'à apprendre par cœur & répéter le catéchisme qu'ils m'ont donné (1).

SUL-

(1) L'archevêque de Bourges lui fit réciter plusieurs fois

SULLY.

Vous avez bien fait, Sire; on n'appaise pas autrement des Théologiens. Allez, l'action la plus agréable à Dieu sera toujours d'épargner le sang des hommes, & de mettre fin aux maux qu'ils endurent, soit par aveuglement, soit par opiniâtreté.

HENRI.

Mais n'y auroit-il pas eu plus d'héroïsme & de fermeté à soutenir le Protestantisme, à le faire monter avec moi sur le trône, & à donner ainsi à mes sujets une religion plus simple, plus épurée, plus propre à détruire les nombreux & incroyables abus de l'autorité sacerdotale?

SULLY.

Si cela eût pu se faire sans hasarder votre couronne, sans plonger la France dans une guerre interminable, il eût été bien avantageux à l'état de recevoir de vous le principe de sa félicité & de sa grandeur, & d'anéantir le germe des fatales discordes que Rome nous envoie; mais il s'agit évidemment de soumettre d'abord la capitale, afin de pousser les ennemis du centre du royaume vers la frontiere.

---

son catéchisme; on lui imposa des obligations personnelles *d'entendre la messe tous les jours* e usage constamment suivi par ses successeurs; *d'approcher des sacremens au moins quatre fois l'an, & de rappeller les Jésuites.* Ce dernier article est remarquable. Henri devoit passer pour hypocrite aux yeux du Catholique, pour ingrat aux yeux du Calviniste, pour avare aux yeux du Courtisan: il n'est rien de tout cela aux yeux du Philosophe.

HENRI.

Cette abjuration a coûté beaucoup à mon cœur.

SULLY.

Elle étoit nécessaire..... Il faut entrer dans Paris.

HENRI.

Vous avez été le premier à me conseiller d'aller à la messe, & vous êtes resté Protestant.

SULLY.

Je l'ai dû. Ils haïssoient votre religion, & non votre personne; il falloit que vous fussiez Catholique. Il m'étoit permis, à moi, de demeurer fidele à la loi de mes peres.

HENRI.

Je me suis reproché plus d'une fois ma foiblesse; je ne m'en console que par l'idée que ma conversion rétablira la paix. Eh! que ne sacrifie-t-on pas à ce grand intérêt.

SULLY.

Les esprits ne sont pas préparés encore pour un heureux changement... Point de remords, Sire! les rois doivent dominer les religions, & ne s'attacher qu'à celle qui, composée d'élémens purs, découle du sein de la Divinité, dont ils sont ici-bas les images, quand ils sont éclairés, fermes & bienfaisans. Ils doivent être au-dessus de ces pratiques superstitieuses qui avilissent la raison, abrutissent les peuples, leur ôtent leur énergie &

leurs vertus. C'eſt à eux de préparer de loin à leurs ſujets un culte raiſonnable, digne de l'homme & de faire tomber, ſoit par le mépris, ſoit par une ſageſſe attentive, ces querelles miſérables qui ont tant de fois enſanglanté la terre ; c'eſt ainſi que, légiſlateurs ſublimes & prévoyans, ils deviennent les bienfaiteurs du genre humain.

HENRI.

Que ne puis-je l'être ſous ce point de vue, & faire avancer mon ſiecle vers la vérité ! Mais, né dans une religion qui a rendu à la raiſon humaine une partie de ſa liberté, je me trouve forcé de retrograder, entraîné par la barbarie qui m'environne de toutes parts. Me voilà obligé d'embraſſer un culte chargé d'abſurdités révoltantes. Eh ! que deviendra le bien que je voulois faire aux hommes ?

SULLY.

Vous en ferez beaucoup, en paroiſſant céder au torrent contre lequel il n'y avoit point de digues. Il faut aller d'abord au plus preſſé, & terraſſer le fanatiſme qui, ſous vos yeux, égorge vos ſujets. Donnez-lui le ſignal qu'il demande pour appaiſer ſes fureurs. Touchez les autels où il doit tomber vaincu & déſarmé, ôtez-lui ſon poignard & ſes flambeaux... Une meſſe entendue doit enchaîner le monſtre & prévenir l'effuſion du ſang. Entendez la meſſe, & regardez ce peuple, tantôt inſenſé, tantôt furieux, comme un peuple d'enfans qu'il faut conduire par les illuſions qui lui ſont cheres.

HENRI, *avec affection.*

Toi, mon cher Rosni, que rien n'oblige à ce sacrifice; toi, dispensé de l'immoler, reste fidélement attaché à la religion réformée. Le poids de ton nom, tes vertus, ta mâle probité te rendent chef d'un parti que je ne puis plus favoriser trop ouvertement, mais auquel je serai toujours attaché de cœur & d'esprit. Non qu'il soit exempt de la fange qu'il a contractée par son voisinage avec le Papisme; mais il secouera le reste de ses viles superstitions, & l'on verra naître bientôt une religion que la dignité de la raison humaine pourra avouer sous le regard de la Divinité.

SULLY.

Prince! si je sais lire dans l'avenir, & voir la marche de l'esprit humain, il faut que l'idole de Rome tombe par degrés. Les abus & les lumieres conduiront un jour la France au Protestantisme; & le Protestantisme lui-même ayant épuré son culte, montrera enfin à l'univers les vrais adorateurs de Dieu en esprit & en vérité. Alors dégagée d'un mélange ridicule & honteux, la religion sortira éclatante & pure, le front élevé vers les cieux. Elle enchaînera sans effort les esprits droits & les cœurs vertueux qui chériront ses attraits chastes & nobles, eux qui se refusoient aux idées avilissantes & injurieuses, sous lesquelles on osoit représenter le Créateur de l'univers & le Pere auguste des hommes.

HENRI.

Heureux le Prince qui pourra préſider à cette époque, & qui ſera favoriſé dans ce grand changement par les lumieres nationales, autant que j'ai été arrêté par la démence & le fanatiſme!

SULLY.

Un de vos deſcendans, Sire, une de ces ames fortes & généreuſes que la Providence tient en réſerve, chez qui l'amour du bien devient paſſion, qui conçoivent, veulent & exécutent les grandes entrepriſes, briſera le joug de ces tyrans religieux qui rempliſſent les eſprits de chimeres myſtiques, & dont l'opulence oiſive mine les forces de l'Etat: & la France alors, délivrée du principe ſecret de ſa deſtruction, reprendra ſon luſtre & ſon éclat.

HENRI.

Puiſſe-t-il faire ce qu'il ne m'eſt pas permis de tenter au milieu de tant d'eſprits farouches, amoureux de leur ſervitude! Ce royaume dégradé par ſa fatale union avec Rome, ne reprendra l'aſcendant naturel qu'il devroit avoir ſur tous ſes voiſins, que quand il aura adopté une réforme urgente qui proſcrive, & le tribut immenſe & annuel payé à la chaire de Saint Pierre, & le célibat ſcandaleux des prêtres, & cette armée inutile de cénobites, & toutes ces chaînes arbitraires & biſarres qui attentent également aux privileges de l'homme & du citoyen.

SULLY.

Le temps & la raison réaliseront les mouvements généreux de votre cœur... vos enfans, vous dis-je, se souvenant de vous, rendront à l'homme la liberté que l'atrocité des siecles barbares lui a ravie; & la puissance imaginaire de Rome, réduite à sa juste valeur, n'excitera plus que la risée des sages.

HENRI.

J'en accepte l'augure, mon cher Rosni; mais mes amis ne diront-ils pas que j'ai cédé à l'intérêt, au desir de régner?...

SULLY.

Vous auriez été coupable, lorsque le vaisseau de l'état étoit battu d'une si furieuse tempête, de n'y voir point porté la main au gouvernail. Il n'appartenoit qu'à vous de le sauver. Restaurateur de la France, non, ils ne vous feront pas ce reproche. Ils savent qu'un roi se doit, avant tout, au repos de son pays; qu'il n'est point hypocrite, pour donner le change au fanatisme... Eh! mon cher maître, n'est-ce pas le même Dieu que nous adorons, le Dieu qui nous commande de chérir les hommes, & de leur faire tout le bien qui est en notre pouvoir?... C'est le même évangile, c'est à dire, la même morale que vous reconnoissez pour la mettre en pratique... Le reste, Sire, est une vaine dispute de mots.

HENRI.

Sans doute, mon cher Rosni; & ceux qui adorent le même Dieu, qui suivent la morale auguste

de l'Evangile, devroient bien enfin ſe réunir, s'embraſſer & ſe regarder comme freres... Eh! ne le ſont ils pas, puiſqu'ils ſont d'accord ſur les mêmes devoirs & qu'ils honorent les mêmes vertus?

SULLY.

Un culte auſſi raiſonnable, auſſi ſimple, auſſi pur, choquoit trop l'ambition & l'orgueil des prêtres Catholiques qui ont ſurchargé la religion de monſtruoſités étrangeres. Ils ont beſoin d'égarer l'eſprit de l'homme dans la confuſion ténébreuſe de leurs dogmes & de leurs myſteres.

HENRI.

Comme mes vœux impatiens hâtent le jour où la France ſera éclairée, où l'eſprit de perſécution ceſſera, où, faute de controverſiſtes, tombera l'aliment fantaſtique de ces débats honteux!... En attendant, ſoyez bien ſûr, mon cher Roſni, que, fidele à mes principes autant que je le pourrai ſans rallumer les diviſions ni les diſcordes, j'établirai la tolérance dans mes états. Elle ſeule fait la gloire & la force des Empires.

SULLY.

Vous le devez, Sire, & par humanité, & par ſageſſe, & par reconnoiſſance, & même par politique.

HENRI.

Ah, mon cher Roſni! Je ne penſe tout haut ſur ces matieres qu'avec vous... Qui plus que moi doit déteſter le fanatiſme? Que de fois j'ai vu le couteau levé contre mon ſein! J'ai toujours devant les

yeux l'infortuné Coligny sanglant & déchiré (1), que ses vertus & sa probité n'ont pu sauver de la férocité des Catholiques... Ils me tueront, mon ami, ils me tueront: mais n'importe, je veux tenir les deux religions dans ma main, & je n'en protégerai pas moins, jusqu'au dernier soupir, ceux dont je suis obligé de me séparer (2).

SULLY.

Agissez & marchez toujours sous l'œil de Dieu, c'est assez pour ne plus craindre les hommes.

HENRI.

Oui, je me remets tout entier à la Providence. (*Après un silence.*) J'ai besoin, pour rendre mon peuple heureux, d'un homme qui ait vos lumieres &

---

(1) Coligny eût été le seul homme propre à établir en France une constitution libre; sa vertu étoit forte, lorsque celle des autres ployoit aux circonstances. Le poignard des massacreurs de la nuit de la St. Barthelemi avoit plongé dans le tombeau le plus généreux défenseur de la liberté des peuples: l'Hospital étoit plus attaché à l'autorité royale qu'au peuple.

(2) Henri IV donna le fameux édit de Nantes, révoqué par la dure intolérance de Louis XIV. L'état des Protestans étoit fixé en France; ils étoient satisfaits & tranquilles, & cet édit étoit tout à la fois l'ouvrage de sa sagesse, de sa reconnoissance, de son attachement & de sa tolérance. Pourquoi faut-il que le fanatisme le plus aveugle ait détruit ce monument de concorde? La plaie profonde faite à la patrie, n'est pas encore fermée de nos jours. Eh! quelle est donc la malheureuse constitution de notre gouvernement, qu'un seul homme trompé ou orgueilleux puisse faire à la patrie des maux si longs & presqu'irréparables! Comment une volonté erronnée & barbare regne-t-elle encore follement après lui, quand il est descendu au tombeau, chargé des reproches de la saine partie de la nation?

& votre fermeté; car il y a bien des malfaiteurs à combattre... Savez-vous quel eſt le terme de mes ſouhaits, le but deſiré de mes travaux? C'eſt de faire en ſorte, mon ami, que tout cultivateur, juſqu'au moindre payſan, mette tous les dimanches la *poule au pot* (1). Tout dérive de-là, mon ami; la joie, la ſanté, la force, la population, les bénédictions envoyées au ciel, & qui retombent ſur la tête des Rois...: Allez, j'ai bien vos maximes dans le cœur.

SULLY.

Généreux Prince, ayez conſtamment le courage de faire le bien; car il eſt toujours difficile à faire, au milieu de ces hommes avides, de ces courtiſans orgueilleux, qui ne voient qu'eux & jamais le peuple...

HENRI.

Ne me cachez jamais la vérité, mon cher Roſni. Je la deſire, je la cherche, & me crois né pour l'entendre.

(1) Henri IV, comme le ſait le moindre citoyen, vouloit que *tout payſan eût une poule au pot tous les Dimanches.* Eh bien! voilà tout-à-la-fois le thermometre & le réſultat d'une bonne légiſlation. On entaſſe les raiſonnemens à perte de vue. Le payſan a-t-il la poule au pot: *l'Etat eſt bien adminiſtré:* ne l'a-t-il pas? *l'Etat eſt mal gouverné.* Rois, travailliez pour faire entrer la poule au pot: voilà votre vraie gloire! Je ne ſais pourquoi M. de Voltaire s'obſtine à trouver cette expreſſion triviale, ce que les copiſtes n'ont pas manqué de répéter. L'auteur de la Henriade auroit-il voulu que Henri IV eût fait une période poétique? *La poule au pot*, voilà l'expreſſion ſimple & vraie, telle que le cœur l'a dictée. J'ai voulu la conſacrer comme une des plus belles qui ſoient ſorties d'une bouche royale. Charles IX ne ſavoit que les noms des chiens de chaſſe & des oiſeaux de proie.

SULLY.

Sire, je vous prouverai mon dévouement absolu, en ne vous déguisant jamais rien de ce qui pourra intéresser votre gloire ou le bonheur de vos peuples. (*Il sort.*)

SCENE IV.

HENRI, *seul.*

VOILA l'homme qui m'aidera à porter le fardeau de la royauté; il ne flatte pas, il est sévere; tant mieux. Il aura le courage de me représenter mes fautes, il n'y a qu'un ami qui puisse se charger d'un tel emploi. Graces à Dieu, j'en ai trouvé un... Dans quelle situation je me trouve! Obligé tout à la fois de tirer l'épée & de feindre aux pieds des autels, il faut conquérir & sauver en même temps mon royaume! Quel siecle! Le sacerdoce combat la royauté; le fanatisme tient son poignard suspendu sur ma tête, & paroît ne pas vouloir manquer son coup. Un Pape m'ordonne d'un ton absolu de descendre du trône. Mayenne, les Seize, le rusé Philippe (1), les décrets de la Sorbonne, ont armé mon peuple contre moi. Quelle foule d'ennemis à dompter! La foiblesse n'est point mon par-

(1) Quel fléau pour le monde que Philippe II! Falloit-il que sa domination cruelle & sa politique destructive s'étendissent non-seulement sur l'Europe entiere, mais encore sur les quatre parties du monde!

tage. Mais que d'obſtacles à vaincre! que de partis à concilier! que de factions à combattre! Répondons à la rebellion par le courage, à la férocité par la conſtance, au fanatiſme par la clémence. Je laſſerai peut être les farouches ennemis de la tranquillité publique. J'armerai du moins contr'eux les vertus faites pour amollir les ames les plus dures...

SCENE V.

HENRI, BIRON.

HENRI.

MONSIEUR DE BIRON, vous commanderez cette nuit le poſte de la Pointe Notre Dame: faites charger deux bateaux de farine, que vous conduirez dans la ville. En voici l'ordre écrit & ſigné de ma main, dont vous ne vous ſervirez qu'au beſoin... Si vous aviez entendu ce qu'on m'a dit de leur miſere! Je vous connois, mon ami; votre cœur en ſaigneroit... J'ai été plus d'une fois tenté de lever le ſiege; & je ne réponds point, ſi je ne finis pas bientôt avec Briſſac, que je ne décampe. J'aime mieux ne jamais régner, que d'obtenir un trône qui coûteroit ſi cher à mon cœur.

BIRON.

Sire, je ne puis qu'approuver ces ſentimens ſi rares dans un Roi; mais cependant que votre Majeſté conſidere que les deux bateaux de farine qu'elle m'ordonne de faire entrer, produiront un effet

dangereux pour ſes intérêts & pour la ville même. Les aſſiégés vont croire que ces vivres leur arrivent d'une main amie; que c'eſt un bienfait des Eſpagnols; qu'il leur en arrivera de plus conſidérables. Les Ligueurs en profiteront pour accroître l'opiniâtreté du peuple: & qu'en arrivera-t-il? Le trépas d'un plus grand nombre.

HENRI.

Ils ſont dans les tourmens de la famine, & vous conſidérez les cruels droits de la guerre!... Fais ce que je te dis, mon ami. Je connois le malheur. J'ai vu de près le beſoin; & ſi jamais je regne, je ferai en ſorte qu'aucun de mes ſujets n'éprouve le mal-aiſe de la diſette.

BIRON.

Mais au moins, Sire, que la longueur du ſiege ne vous rebute point. Vous avez rapproché les poſtes; vous avez reſſerré la ville; vous avez brûlé les moulins. Toute reſſource va bientôt leur manquer; ne perdez pas le fruit de tant de victoires... Vous emporterez la ville.

HENRI.

Je ſais tout cela; mais ce que tu ne ſais ni ne ſauras jamais, c'eſt ce qu'il m'en coûte pour reſter ici... L'homme de Briſſac ne vient point... Voilà deux heures de retard... Je crains beaucoup... Si cette négociation alloit manquer... Dieu par deſſus tout... Mais je ne puis rien prévoir de tout ce que deviendront mes affaires... O Dieu!...

(*Il tombe dans une profonde réflexion.*)

SCENE VI.

HENRI, BIRON.

(*Un homme du commun, conduit par un garde, entre chez Henri ; M. de Biron ſe retire au fond de la tente.*)

HENRI, *vivement.*

Te voilà? Eh bien, la lettre?

LANGLOIS.

Sire, je n'en ai point.

HENRI.

Comment, tu n'en as point?

LANGLOIS.

Je ne ſuis point un ſimple courier, mais un agent de confiance; mes inſtructions ſont verbales.

HENRI.

Eh! pourquoi donc reſter ſi longtemps?

LANGLOIS.

Votre Majeſté ne ſait pas ce qu'il faut de précautions pour entrer & pour ſortir de la ville, & de chez M. le Gouverneur.

HENRI.

Qu'a-t-il dit?

LANGLOIS.

De répondre à votre Majesté, lorsqu'elle me demanderoit la lettre : *Les Briffac ont toujours été fideles à leur patrie & à leur Roi.*

HENRI.

J'entends. Reste-là un moment.
(*Le Roi passe dans un cabinet & écrit.*)

SCENE VII.

BIRON, LANGLOIS.

BIRON.

Ils sont donc aux derniers abois dans la ville, puisqu'ils ont renvoyé les bouches inutiles ?

LANGLOIS.

Ah, Monsieur ! heureux ceux qui sont dehors ! Il n'y a plus de place dans les cimetieres, ni dans les églises, pour enterrer les morts.

BIRON.

Que me dites-vous ?

LANGLOIS.

On peut compter à présent sur quinze cents hommes qui expirent chaque jour (1).

(1) Faits historiques.

BIRON.

Il ne leur reste donc pas un muid de farine?

LANGLOIS.

Une mere a mangé son enfant.

BIRON.

Ciel! Et comment, dans leur désespoir, ces malheureux n'égorgent-ils pas la garnison?

LANGLOIS.

La garnison les égorge.

BIRON.

Et les prêtres souffrent de telles horreurs?

LANGLOIS.

Les prêtres appellent ceux qui meurent, des martyrs.

BIRON.

Et ces infortunés se croient tels?

LANGLOIS.

Ceux qui survivent, parlent de la gloire de les imiter; on promene le Saint Sacrement dans les rues, pour fortifier les courages. Voilà le pain qui les nourrit. Si un homme tombe dans la foule en expirant de besoin: *Encore une ame dans le ciel*, s'écrie le prêtre, *réjouissez-vous-en avec moi. Venez, mes amis; touchons tous ses vêtemens, & prions-le d'intercéder pour nous.*

BIRON.

Pauvre patrie! ... L'humanité sainte a déserté les autels; où s'est-elle réfugiée?

LANGLOIS.

Dans le cœur de Henri.

SCENE VIII.

HENRI, BIRON, LANGLOIS.

HENRI, *à Langlois.*

PRENDS cette bourse & cette lettre. L'argent pour toi, la lettre pour Brissac.

LANGLOIS.

Je ne prendrai ni l'un ni l'autre.

HENRI.

Pourquoi?

LANGLOIS.

J'expose ma vie pour mon Roi avec plaisir, même avec joie. Je ne la vendrois pas pour tout l'or du monde. Si vous me renvoyez à M. de Brissac, j'y retourne, mais sans lettre.

HENRI.

Sans lettre?...

LANGLOIS.

Oui, je serai arrêté, interrogé, fouillé... Dites moi ce que vous voulez qu'il sache; il le

faura de vive voix... Songez que, quand j'aurai votre secret, j'en ferai plus maître au milieu des tourmens, que la famine n'eſt maîtreſſe des entrailles qu'elle dévore.

HENRI, *après un ſilence.*

Ami, je ſens en ce moment que je ne ſuis pas ſi grand que toi.

LANGLOIS, *s'inclinant.*

Henri ſera toujours le héros de la France; & mon premier devoir eſt de mourir pour elle & pour lui.

HENRI.

Eh bien! dis au Gouverneur que Henri ſavoit bien qu'il auroit toujours lieu de chérir M. de Briſſac autant qu'il l'a conſtamment eſtimé... (*A voix baſſe.*) Ajoute que j'arriverai demain à la porte St. Denis à quatre heures du matin.

LANGLOIS.

A quatre heures du matin?... Cela ſuffit, Sire, je lui rendrai vos propres paroles.

HENRI.

Echappe aux gardes, aux eſpions.

LANGLOIS, *avec une modeſtie & noble fermeté.*

J'échapperai (1).

---

(1) On a voulu conſerver le nom de cet Officier de ville, attaché à la cauſe de Henri. L'hiſtoire ne néglige que trop les noms obſcurs, pour tout attribuer aux noms connus. C'eſt au philoſophe à rendre enfin juſtice à qui elle

SCENE IX.

HENRI, BIRON.

HENRI.

Eh bien, mon ami, que dites-vous de cet homme là?

BIRON.

Sire, je ne suis pas encore revenu de mon étonnement; mais il faut qu'il soit né quelqu'un.

HENRI.

Quelqu'un! C'est un François! Vous aussi vous auriez l'injustice commune à tous les Grands, qui ne veulent croire à l'élévation des sentimens que dans les rangs les plus distingués? La générosité, la noblesse, la franchise appartiennent aussi aux classes inférieures. Je l'ai éprouvé plus d'une fois. J'ai trouvé des secours dans la plupart de ceux que l'orgueil dédaigne. Oui, oui, c'est le peuple qui est franc, qui oblige & qui aime.... Je vois que vous ne connoissez point la nation. Non, mon ami, non, vous ne connoissez pas ce bon peuple. Il est léger, mais sincere; il est surtout sensible, & il m'adoreroit, s'il pouvoit deviner ce que je sens pour lui... Je vous l'avoue: si je n'étois ja-

---

est due. Langlois contribua tout autant que Briffac à l'entrée de Henri, & son nom ne doit plus être séparé du nom qui a prévalu sous la plume des historiens toujours attentifs à flatter l'homme en place. Langlois paroit même avoir servi Henri d'une maniere plus désintéressée & plus noble.

loux de son amour, de cette affection vive qu'il fait si bien témoigner; si je n'avois formé le plan de réparer ses malheurs, de le rendre heureux, ne croyez pas que je tinsse contre le tourment d'en voir périr un si grand nombre: mais il s'agit de prévenir le démembrement du royaume. Sans ce puissant motif, certainement, très certainement je leverois le siege & m'en irois vivre dans mon petit royaume de Navarre. Là, je ne voudrois pas de grands à ma cour, excepté deux ou trois, tels que vous êtes, & que je me plais à reconnoître comme m'étant vraiment attachés... Le reste.. ah! le reste... Savez-vous que le plus infortuné des hommes, le plus trompé, le plus ennuyé, seroit le souverain qui ne seroit environné, qui ne regneroit que sur de grands Seigneurs? Mais en voilà assez là-dessus... Donnez ordre que les Généraux se rendent ici.

SCENE X.

HENRI, *seul.*

QUEL est donc le terme fixé par la Providence aux désastres de ce royaume.... O Dieu! qui lis dans les cœurs, tu vois le mien! Si la couronne affermie sur ma tête peut sauver cet état divisé, en proie à l'étranger, & commencer le repos de la France, fais que je regne, ô mon Dieu! que j'anéantisse les projets de la cour d'Espagne, que j'opere la dissolution entiere de la Ligue! Si, au contraire, la molleſſe, l'insensibilité, l'oubli de mes

devoirs devoient me saisir sur le trône & corrompre mon cœur, (en ce moment sensible, & voulant le bien,) fais que je n'y monte jamais! Fais y asseoir l'homme le mieux né pour gouverner la nation, & lui rendre son caractere & sa gloire!... C'est le moins indigne de ce rang suprême, qui, aux yeux de ta justice, doit l'occuper.

SCENE XI.

HENRI, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

HENRI, *aux Chefs.*

Mes amis, que chacun de vous se rende à son poste.... Vous ferez avancer les troupes pendant la nuit, mais dans le plus grand silence. Mesurez tellement votre marche, que vous ne vous présentiez qu'à quatre heures du matin aux portes de Paris. Une ombre favorable couvrira nos armes. Là, vous donnerez le signal que j'indiquerai. Si les portes s'ouvrent, si les barrieres tombent, vous entrerez en silence; vous passerez dans les rues en ordre de bataille, mais les tambours muets, en vous emparant des places & carrefours... Désarmez ceux qui résisteront; mais épargnez le sang François! & que ce soit plutôt un triomphe pacifique qu'une entrée militaire. Songez que les Parisiens sont mes enfans & faites qu'il n'y ait point d'autres violences commises que celles que la plus grande nécessité pourroit autoriser.

UN CHEF.

Sire, nos vies ſont à vous & nous répandrons notre ſang avec joie. Mais nous ſongeons aux périls de l'entrepriſe. Il ne faut qu'une barricade pour couper toute communication. Une main forcenée peut mettre en mouvement tout ce peuple & cauſer un affreux maſſacre. D'ailleurs, la trahiſon fut de tous temps l'arme favorite de la Ligue. Laiſſez-nous les dangers, Sire; & quand nous aurons établi nos poſtes, votre Majeſté s'avancera au milieu du corps de ſa Nobleſſe.

HENRI.

Mes amis, je dois être le premier à la charge, le dernier à la retraite.... Je combats pour ma gloire & pour ma couronne.

UN AUTRE CHEF.

Votre courage, Sire, nous fait trembler. C'eſt à nous à mourir pour vous; à vous, Sire, de vivre pour regner ſur la France; & nous oſons dire que ce vous eſt un devoir.

HENRI.

Eh bien! le tout entre vos mains... Je veux que les plus déterminés Ligueurs perdent leur férocité en ma préſence. C'eſt au moment que je ſerai maître de la capitale & que je pourrai me venger d'eux, qu'ils reconnoîtront que mon cœur eſt porté naturellement à pardonner à ſes ennemis.

UN AUTRE CHEF, *à demi-voix.*

Puiſſe t il ne plus ſe trouver de ces monſtres fanatiques, s'élançant de l'ombre des autels pour ſignaler leurs religieuſes perfidies!

SCENE XII.

ACTEURS PRECEDENS, UN NOUVEAU CHEF.

LE NOUVEAU CHEF.

SIRE, les Parisiens échappés ou renvoyés de la ville & sauvés de la famine par vos bienfaits, demandent à porter à vos pieds les témoignages de leur amour & de leur reconnoissance.

HENRI.

Qu'ils viennent tous à moi! Que ne puis-je les arracher tous à la mort, au prix de mon sang! Il est bien temps que mes sujets respirent après tant de calamités! Seront-elles éternelles, grand Dieu! Puisse le feu de la guerre civile s'éteindre pour jamais!

SCENE XIII.

HENRI, LES CHEFS DE SON ARMÉE, FOULE DU PEUPLE.

FOULE DU PEUPLE.

SIRE, ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, Sire! ...

UNE VOIX QUI DOMINE.

Vous êtes bon; ne nous laissez pas mourir.

UNE AUTRE VOIX.

Oui, vous avez un bon cœur... Faites-nous encore donner du pain; que nous en portions à nos femmes, à nos enfans, qui pleurent, qui languissent, qui périssent...

UNE AUTRE VOIX.

Vous aimez les Parisiens, sauvez-les, sauvez nous tous!

HENRI.

Mes amis, la ville aura des secours; je lui ai envoyé des vivres, je lui en enverrai encore... la famine cessera.

FOULE DU PEUPLE.

On nous tue dans la ville, & l'on ne nous laisse pas sortir. Nous n'espérons plus qu'en vous, nous n'espérons plus qu'en vous!

UN HOMME DU PEUPLE.

Au moment où je vous parle, Sire, il n'y a personne dans Paris qui n'ait des morts ou des mourans dans sa maison.

UN AUTRE.

Nous serions morts comme eux, si vous n'aviez eu pitié de nous.

UN AUTRE.

Ils mourront tous jusqu'au dernier dans la ville, si vous ne prenez pitié d'eux, comme vous avez pris pitié de nous.

HENRI.

O mes enfans! mes enfans!... je sauverai la ville, & malgré elle... je vous le promets.

FOULE DU PEUPLE.

Sauvez nos peres, nos meres, nos freres, nos enfans. Ils sont François... ils vous béniront...

UN HOMME DU PEUPLE.

Ils vont périr, si vous ne les secourez... C'est un miracle si nous vivons.

UN AUTRE.

Oui, Sire, ils sont réduits à broyer les os des morts pour en faire du pain.

UN AUTRE, *jettant au Roi un morceau de pain.*

Tenez, Sire, voyez par vous-même, en voici un morceau...

UN AUTRE.

Ne vous a-t-on pas caché, Sire, qu'une malheureuse mere avoit rôti son enfant?...

HENRI, *se cachant le visage.*

Vous m'arrachez les entrailles, mes amis; arrêtez... Toutes ces horreurs vont cesser... Je suis aussi malheureux que vous l'êtes; je souffre à moi seul tous les maux des habitans de cette ville... Ils finiront...

UN HOMME DU PEUPLE.

Nos maux finiront, dit le bon Roi, nos maux finiront!

HEN-

HENRI.

Oui, je vous le jure devant Dieu, vous aurez bientôt la paix.

FOULE DU PEUPLE.

Nous aurons la paix, nous aurons la paix, dit le bon Roi.

HENRI.

Oui, allez porter aux vôtres & des consolations & des secours. (*A ses Officiers.* Que l'on donne du pain à tous ces infortunés, qu'on leur en donne en abondance; en abondance, entendez-vous? & qu'ils le partagent avec tous ceux qui souffrent.

UN HOMME DU PEUPLE.

Vive le bon Roi qui nourrit ses ennemis!

CRI DU PEUPLE.

Il nous donne du pain! Il est Catholique.

AUTRE CRI DU PEUPLE.

Il nous donne du pain; il doit regner.

AUTRE CRI DU PEUPLE.

Il n'est point Huguenot! Prions Dieu pour lui! . . .

CRI GENERAL.

Vive le Roi! vive le Roi! vive le Roi!

HENRI, *rentrant dans sa tente & s'essuyant les yeux.*

Que Dieu dispose de moi selon sa volonté! Il faut dans vingt-quatre heures que la ville soit sauvée, ou que je renonce à la couronne.

ACTE III.

Le Théâtre représente la maison d'Hilaire.

SCENE PREMIERE.

LANCY, UN OFFICIER.

Ils sont enveloppés tous deux d'un large manteau qui les déguise. On apperçoit qu'ils sont chargés de pains. Ils paroissent fatigués. Ils entr'ouvrent leurs manteaux en entrant.

LANCY.

QUELLE désolation répandue dans cette ville!... Encore personne ici!.... Plus de parens!... plus d'amis! Tous les liens de la tendresse & de l'amitié sont rompus... J'ai parcouru tous les lieux où je pouvois la rencontrer... Vaines recherches! Grand Dieu, n'est-elle plus! Voici la vingtieme maison que je visite: & qu'ai-je vu? quel spectacle d'horreur! Des couleuvres & des serpens engendrés dans les décombres de ces demeures désertes & qui rongent les cadavres restés sans sépulture.... Ceux qui vivent, ressemblent à des spectres. N'avons-nous pas traversé des rues où des infortunés couchés sur le ventre, broutoient l'herbe rare, à l'exemple des animaux? Quel courage ou quelle opiniâtreté anime donc ce malheureux peuple?

L'OFFICIER.

Autant nous sommes touchés de compassion sur le sort des affligés, autant leurs tyrans se montrent insensibles. Le murmure & la plainte leur sont défendus. Ils réservent leurs gémissemens pour le silence des ténebres, dans la crainte d'être punis comme réfractaires aux ordres qui défendent de demander la paix.

LANCY.

Ils veulent éterniser la guerre; mais ces prêtres qui l'ordonnent ne combattent pas... O ma fille! ma fille! où te trouverai-je!... Arriverois-je trop tard!... Mon ami, je vous fatigue, en vous associant à mes dernieres recherches; mais pardonnez à ce cœur paternel; il poursuit les traces de son enfant... Elle n'est pas ici... Dieu! où est elle?

L'OFFICIER.

Le chemin que nous venons de faire est pénible; je l'ai entrepris sans peine pour un intérêt aussi cher. Mais songez aussi, que si le Roi consent à ce que l'on porte des vivres à ces infortunés, il ne veut pas que l'on s'absente trop longtemps.

LANCY.

Il me faut donc désespérer de pouvoir la secourir! Hélas! elle expire peut-être de besoin dans un coin obscur de cette ville, tandis que j'ai-là de quoi lui racheter la vie... La bonté de Henri sera donc infructueuse envers ce que j'ai de plus cher au mon-

le!... Il m'a fallu l'image bien présente de ma fille, pour ne pas jetter tout ce pain à cette foule de moribonds qui achevoient d'expirer en se gorgeant d'une nourriture infecte. . O mon ami, quel moment pour mon cœur, si je la retrouvois! Quelle joie de la serrer contre mon sein, de voir son front reprendre ses couleurs, de la contempler renaissante entre mes bras! Je ne voulois que cet instant!.. Le ciel me le refuse, & il faut abandonner cette ville sans pouvoir du moins embrasser ses tristes restes... Mon devoir m'est bien dur; & il n'y a qu'un Roi comme le nôtre pour qui l'on puisse faire de tels sacrifices.

L'OFFICIER, *montrant la chambre voisine.*

J'ai cru entendre de ce côté quelques gémissemens étouffés... Parcourons toute cette enceinte, & retirons-nous, si nous n'y trouvons pas l'objet de votre tendresse allarmée.

LANCY.

Je n'avance qu'en tremblant, je redoute le plus grand des malheurs. Je la demande & frémis de la rencontrer...

(*Ils entrent dans la chambre; & après un certain intervalle, on voit paroître Hilaire pere, suivi de sa femme & de Mlle. Lancy.*)

SCENE II.

HILAIRE pere, Made. HILAIRE, Mlle. LANCY.

Made. HILAIRE, *dans le plus grand désordre & le plus grand désespoir.*

REVENONS mourir ici, cher époux.... Les barbares! est-ce ainsi qu'ils soulagent! Ah! qu'ils égorgent plutôt, ils seront moins cruels. Quelle est donc cette horrible invention de leur détestable génie?... Dieu! je me meurs...

HILAIRE pere.

Ma femme! ils en ont frémi les premiers... Mais la nécessité les contraint comme nous.

Made. HILAIRE, *avec force.*

La nécessité! Expirons cent fois avant que d'y toucher! Quel abominable outrage fait à la nature!... Dieu!... J'ai cru entendre crier dans mon sein... Voilà donc ceux qui se disoient nos amis, nos protecteurs!... Ils appellent des bienfaits!... Ils ont pu!... L'oseroit-on imaginer!... Horrible mets que tout mon cœur a repoussé encore plus que ma bouche, c'est ton souvenir qui me rend la mort douce & desirable!

HILAIRE pere.

Vois la main vengeresse du ciel appésantie sur cette ville, puisque les Ministres des autels ne sont pas étrangers à de tels désastres.

Made. HILAIRE.

Eux? Ah, je commence à voir & à croire!... Allez, ils ont pétri pour nous cette pâte exécrable, compoſée d'oſſemens humains, arrachés aux cimetieres; mais ils vivent dans l'abondance, en nous contemplant mourir d'un œil dériſoire ou indifférent.

HILAIRE pere.

Plains-les, mais ſans les outrager...

Made. HILAIRE, *ſe jettant dans les bras de Mlle. Lancy & la tenant fortement embraſſée.*

Ah! mon fils, mon fils, où es tu! Viens, viens aſſiſter à mes derniers momens!... C'en eſt fait; je ne puis plus ſoutenir la lumiere... Non, elle m'eſt odieuſe...

HILAIRE pere.

Il s'eſt échappé malgré mes cris, & je n'ai pu voir de quel côté il a tourné ſes pas.

Made. HILAIRE.

Ainſi il me faudra mourir douloureuſement, & ſans pouvoir l'embraſſer encore une fois... Auroit-il touché de ſes levres... Dieu! je ſuccombe à cette ſeule image...

HILAIRE pere.

Je vais me rejetter dans la foule, le chercher & vous l'amener... Ici du moins l'on n'entend point les blaſphêmes épouvantables de ceux qui perdent leur ame, en cédant lâchement au déſeſpoir... Et la paiſible du ciel qui nous attend, n'eſt-elle rien?...

Mlle. LANCY.

Allez, mon cher parrain, allez. Ramenez-le, sauvez-le; il se perdra sans vous. Mes maux semboient s'adoucir à sa vue; mais, puisque nous allons expirer, je vais vous révéler tout l'amour que je lui porte. Il n'y a plus à dissimuler sur le bord du cercueil, & c'est dans les bras de sa mere que j'avoue ce sentiment pur & caché au fond de mon cœur: vous le lui direz, je vous en conjure, c'est dans cette idée seule que je consens à quitter la vie...

Made. HILARE.

O ma fille! que le ciel prolonge tes jours & retranche des miens! J'ai trop vécu... oui, trop longtemps...

Mlle. LANCY.

Mere infortunée, souffrez-vous plus que moi?... J'ai un pere que son devoir entraîne sous les drapeaux de Henri. Il donne la mort ou la reçoit; c'est à regret qu'il fait couler le sang des Parisiens.. O détestable guerre civile! tu séparas donc les cœurs les plus faits pour s'aimer!

HILARE, pere.

Indignes François, qui servez sous un Prince ennemi de la Religion, oppresseurs de vos compatriotes, venez jouir de notre douleur; venez vous féliciter du succès coupable de vos armes! Et toi, cruel Lancy, qui as tiré l'épée contre nous, viens savourer nos tourmens; viens contempler ta fille dans les angoisses de la contrainte & les approches de la mort!... Je suis plus humain que toi; je ne suis

souvenu que j'avois élevé son enfance; je lui ai ouvert ma maison, je ne l'ai pas rejettée de mon sein. Que dis-je! je la sépare de toi en ce moment, & je la chéris avec autant de tendresse & d'amour que j'ai de haine pour toi...

(*Il presse dans ses bras son épouse & Mlle. Lancy. On voit Lancy qui sort de la chambre voisine avec l'Officier.*)

SCENE III.

LANCY, HILAIRE pere, Made. HILAIRE, Mlle. LANCY, L'OFFICIER.

LANCY, *la joie & la surprise sur le visage.*

C'est elle! mon ami, c'est... la voici... Je suis le plus heureux des peres...

Mlle. LANCY, *se précipitant dans ses bras.*

Mon pere!... je ne croyois plus obtenir du ciel cette faveur insigne.

HILAIRE pere, *avec une vive indignation.*

Est-ce bien toi que je revois en ces lieux?

LANCY, *voulant l'embrasser.*

Ah, mon ami!

HILAIRE pere, *le repoussant.*

Moi, ton ami! Suis-je l'ami d'un traître à sa religion & à sa patrie? d'un homme qui s'est rangé

contre nous, qui nous assiege, qui combat ses concitoyens?... Toi, mon ami! toi, soldat de Henri!

LANCY.

Je ne suis point traître à ma religion ni à mes concitoyens... Avant peu tu en seras convaincu. Respecte le nom d'un héros que tu connois mal. C'est mon Roi légitime; il doit être le vôtre à tous & pour votre bonheur.

HILAIRE pere.

Lui, qui nous enferme dans ces murs avec toutes les horreurs de la guerre & de la famine! lui, auteur de tous les crimes qu'elles entraînent!...

LANCY.

Les vrais auteurs de la guerre civile sont les imposteurs qui la perpétuent, qui ont fasciné vos yeux...

HILAIRE pere.

Tranchons-là. Que t'importe aujourd'hui notre existence, notre infortune? Sors & laisse-nous mourir.

LANCY.

Non: vous ne mourrez point... Et toi qui fus mon ami, ton esprit est droit, je le toucherai, je l'espere...

HILAIRE pere, *s'éloignant.*

Oses-tu?... après...

LANCY.

Oui, j'ose... Dis-moi: quel est le but de cette Ligue contre votre Souverain? Qu'a-t-elle fait pour l'Etat? Depuis trente-neuf années de guerre, c'est-à-dire, de désolation, de ruines, de meurtres, d'incendies, de pillages, la France n'offre que plaies sanglantes & force la pitié de ses ennemis les plus cruels! Ah! il faut un Roi comme Henri, pour la sauver du précipice où tout l'entraîne. Tu connois bien peu son ame, si tu ne la crois pas sensible. Tu n'as point vu couler ses pleurs, au récit de vos maux; tu ne sais point comme il les partage, & combien il souffre de votre aveuglement. Il ne peut se résoudre à prendre d'assaut cette ville rebelle. Il veut la préserver d'un carnage affreux; & sa sensibilité va plus loin encore, il voudroit pouvoir nourrir la ville en l'assiégeant. Il risque sa victoire, il hasarde son trône, en laissant passer secrètement des vivres.

MELAIR pere.

C'est en vain que ta voix insidieuse cherche à nous persuader des bienfaits imaginaires... Regarde autour de toi; où est donc le témoignage de cette prétendue clémence? Réponds....

LANCY.

Mon arrivée en ces lieux... Si tu me vois en cette ville, apprends que c'est par sa permission. Cet ami & moi, nous sommes venus tous deux, chargés de pains pétris en sa présence, arrosés de

ſes pleurs, & que je viens de dépoſer chez toi, près de ta mere.

HILAIRE pere.

Quoi! des alimens & de ſa main!... Nous aurions-là des alimens?... Ma mere auroit...

LANCY.

Je l'ai trouvée défaillante, & j'ai eu le bonheur de la rappeller à la vie.

HILAIRE pere, *avec le cri de l'ame.*

Tu m'as rendu ma pauvre mere!... toi!

LANCY.

Oui, allez vivre tous, en bénissant le Roi qui vous donne la vie! Ce pain a été fait, vous dis je, ſous ſes yeux, & il y a mêlé ſes larmes. Ce n'eſt pas la ſeule grace qu'il deſtine à ſes enfans. Vous verrez d'autres effets de ſa généroſité. Elle embraſſera tous ceux qui reviendront à lui; il ne veut que le repos de la France & ſa félicité... Mais cachez ces proviſions à la recherche avide du ſoldat que vous payez pour vous défendre, & qui erre néanmoins dans la ville qu'il met au pillage, le fer & les flambeaux à la main... Tant que le ſiége durera, je veillerai à votre ſubſiſtance... Hilaire, voilà comme je réponds à tes outrages!

HILAIRE pere.

Je demeure confondu! O mon fils, où es-tu?...

L'OFFICIER, *à voix baſſe, à Lancy.*

Partons, mon ami, partons: l'heure nous preſſe.

LANCY.

Un instant, ami...

L'OFFICIER.

Nos drapeaux nous attendent... n'abusons point des bontés du Roi... Dérobez-vous...

LANCY.

Que vous êtes pressant!... Oh! que j'embrasse ma fille...

L'OFFICIER, *à voix basse:*

Songez au poste qui vous est confié... Ce jour va décider peut-être du sort de l'Etat.

LANCY, *à Hilaire pere.*

Toi, que je ne crains point d'appeller mon ami, sûr que tu en rempliras les devoirs, adieu; je te confie ma fille. Sers-lui de pere jusqu'au moment où la paix pourra me rendre à moi-même. Ce moment ne sauroit être éloigné. Puisse la fin de ce malheureux siege me ramener bientôt vers vous!... Puisse ce peuple, inconcevable dans son opiniâtreté, ouvrir les yeux sur cette Ligue funeste, sur ces satellites mercénaires, qui, en déchirant le sein de la patrie, sont parvenus à s'en faire croire les légitimes défenseurs... On vous peint Henri sous des traits bien différens de ce qu'il est en effet. On se garde bien de vous rendre compte de ses vrais sentimens; & dans cette derniere conférence encore, que n'a-t-il pas dit à vos députés? Avez-vous lu les offres de paix qu'il leur a remises par écrit, afin qu'elles fussent publiées?....

HILAIRE pere.

Non... nous n'avons point vu cet écrit: au contraire, des gens dignes de foi nous ont assuré qu'il vouloit la ville sans aucune condition; qu'il prétendoit nous traiter en vainqueur, en conquérant & détruire à la fois la messe & nos privileges... Plutôt mourir tous!....

LANCY.

Voilà comme les Seize, les Prêtres & les Espagnols vous trompent; voilà comme l'esprit de fraude devient de jour en jour plus audacieux dans ses mensonges. Je l'ai entendu, moi, leur reprocher les calomnies qu'ils répandoient parmi le peuple; les conjurer de prendre des sentimens humains; leur exposer son respect pour la religion... Comme il s'attendrissoit en leur peignant le triste état de la patrie; ses belles campagnes dévastées; ses villes florissantes sans communication & sans commerce; l'anarchie à la place des loix; les tribunaux déserts; la police interrompue; les autorités subalternes & les dominations arbitraires dévorant tout & remplaçant la majesté royale! O mon ami! il étoit ému jusqu'aux larmes, en déplorant ces viles erreurs de la superstition qui dénature l'homme. Mais elle a transformé vos ligueurs en tigres cruels: fanatiques, cupides, intéressés au désordre, ils ont soif du pillage & des déprédations; ils se sont vendus à l'étranger & n'apperçoivent pas même l'esclavage qui va les enchaîner. Allez, un jour viendra que vous regretterez, mais trop tard, d'avoir écouté ces organes d'imposture, ces ministres de désola-

tions... Je ne puis en dire davantage... Adieu, ma fille.

Mlle. LANCY.

Et vous nous abandonnez, vous, notre libérateur!... Encore quelques momens... de grace...

LANCY, *avec tendresse.*

Crains, ma fille, crains de faire perdre à ton pere, en un seul jour, trente années d'honneur. Je cede au devoir; cedes-y à ton tour. Epargne-moi tes larmes, ou répands-les sur cette malheureuse cité. Et vous, mes amis, barricadez vous, & mettez vos proviſions à l'abri du ſoldat féroce. On lui a donné le droit de dévaſter & vous ne pouvez réprimer le déſordre affreux qu'il exerce en vos propres murs... Ah! revenez au bon Roi; je vous y exhorte au nom de la paix... Adieu. Puiſſiez-vous m'entendre! (*Il ſort avec l'Officier, & l'on ferme la porte, que l'on barricade enſuite.*)

SCENE IV.

HILAIRE pere, Made. HILAIRE grand'mere, Made. HILAIRE, Mlle. LANCY.

HILAIRE pere.

O PROVIDENCE! préſerve-nous de ce dernier malheur!... La foi ſeroit perdue... Mais, mon fils ne revient point... Pourquoi ai-je perdu la trace de ſes pas!... Nous avons de quoi... (*On voit dans le fond la grand' mere Hilaire qui s'avance.*)

portant des pains dans son tablier. Made. Hilaire le soutient.)

Made. HILAIRE grand'mere.

Mes enfans, venez partager ce bienfait inattendu. C'est le ciel qui vient de nous l'envoyer par les mains du généreux Lancy. Il nous sauve la vie à tous.... Mais je ne vois pas mon petit-fils. Le cher enfant nous manque. Prenez une nourriture dont vous devez avoir tous grand besoin, & puis vous irez le chercher, de peur que son courage imprudent... Je veux le revoir.

HILAIRE pere, *prenant les pains & les distribuant.*

Et vous, ma mere, vous qui avez dû souffrir plus que nous, prenez.

Made. HILAIRE grand'mere.

Lancy a pris soin de moi... mais je crains d'avoir surpassé mes forces. Cette nourriture prise trop précipitamment... Je sens-là (*en mettant la main sur son estomac*) un poids... Et toi, ma chere Lancy, ne te laisse point abattre...

Mlle. LANCY, *tenant un morceau de pain & l'arrosant de larmes.*

Non, je ne puis... je ne puis... je ne mangerai point qu'il ne soit de retour. Je ne consentirai à vivre que quand je le reverrai.

Made. HILAIRE.

Ma mere, ce bienfait nous devient inutile, si le ciel ne nous le ramene pas.

HILAIRE père, *s'arrêtant.*

Oui, ma main tombe; ma main ne portera aucun aliment à ma bouche, tandis que loin de nous mon fils souffre... Je ne veux plus de ces secours, s'il ne les partage... Le cruel! nous quitter au moment où la Providence nous exauce... Ah! son intention étoit bonne: il vouloit nous soulager... Le ciel m'a donné un bon fils. Au péril de ses jours, il se précipite dans quelque danger pour nous rapporter de quoi vivre. Mais qu'entends-je? on monte; qui vient ici? Ce sont des voix confuses. (*En étouffant un cri,*) Ah! mon Dieu, mon Dieu! ce sont les Suisses... Qu'allons-nous devenir!...

Made. HILAIRE.

Les Suisses!.... Nous sommes perdus. (*On entend plusieurs voix confuses & terribles qui disent:*) C'est ici, c'est ici. — En es tu bien sûr? — Je te le dis. — Oui, c'est ici; je ne me trompe point. — Entrons. — De force ou de gré.

SCENE V.

ACTEURS précédens, SUISSES *armés de sabres & portant des flambeaux.*

DES VOIX MENAÇANTES.

Ouvrez! ouvrez... ouvrez à l'instant même... Ils se sont enfermés, bon signe... Allons, à toi... vite, La hache ici... Brisons, coupons, enfon-

çons les portes. (*On entend les coups de hache qui brisent les portes.*) Redouble... Allons, bien... Encore. Bon... Dépêche-toi... Nous y voilà... tout va tomber.

HILAIRE père.

Cachons notre pain.

(*Il le cache & en mange quelques morceaux.*)

Made. HILAIRE.

J'expire de terreur... Ils brisent les verroux, rompent les barreaux, détachent les gonds...

Made. HILAIRE grand'mere.

Cachez-vous dans ma chambre... Je m'opposerai seule à eux... En me voyant, ils auront peut-être pitié de mon âge.

HILAIRE, *errant sur la scene.*

Dois-je m'armer... exciter leur fureur... ou supplier ces barbares?... (*La porte tombe; les Suisses entrent, armés de haches, de mousquets & portant des flambeaux.*)

Made. HILAIRE, Mlle. LANCY, *au premier aspect.*

Mon Dieu!... mon Dieu!... Ciel! miséricorde!... Quels fronts!

LE PREMIER SUISSE.

Gardez de résister... Votre pain, votre pain, ou la mort.

HILAIRE, *qu'on saisit.*

Barbares, nous en manquons.

AUTRE SUISSE.

C'est ce que nous allons voir.

AUTRE SUISSE.

Est-ce bien ici?

AUTRE SUISSE.

Oui, oui, te dis-je... Je les ai vus entrer tous deux; ils portoient du pain sous leurs manteaux; c'étoient deux officiers... Je les aurois bien attaqués, mais j'étois seul alors.

AUTRE SUISSE.

Bon; furetons... Visitons tous les coins & recoins.

AUTRE SUISSE.

Suivez-moi, vous, dans cette autre chambre...; & que rien n'en sorte. (*Made. Hilaire grand'mere est à la porte de cette chambre; un Suisse la renverse.*)

Passons, passons, voyons partout.

HILAIRE pere, *relevant sa mere.*

Inhumains! qui ne respectez point la vieillesse, est-ce à notre vie que vous en voulez? Je suis désarmé. Satisfaites votre rage.

Made. HILAIRE.

Lâches brigands! qui désolez la ville, au lieu de la défendre, est-ce pour de pareils attentats qu'on

vous a payés ? Sont-ce-là les secours que vous devez aux citoyens ?

UN SUISSE.

Voilà de belles raisons ! Il nous faut des vivres, entendez-vous, de gré ou de force.

PLUSIEURS SUISSES, *trouvant du pain dans la chambre voisine, avec une joie féroce.*

Camarades, en voici... en voilà, camarades! ... en voici...

UN AUTRE SUISSE.

Bonne trouvaille, ma foi. (*Voyant les pains qu'on apporte.*) Ah, ah, ah! Bon, bon, bon!... Bonne capture...

Made. HILAIRE, *à genoux, avec Mlle. Lancy.*

Ah! partagez avec nous au moins; j'ai une mere, j'ai un fils... une mere âgée... ses cheveux blancs...

UN SUISSE, *le sabre nud sur leurs têtes.*

N'en cachez-vous point ? (*Il les fouille.*) Par la mort!...

Made. HILAIRE, Mlle. LANCY, *demi-mortes de peur.*

Vous voyez...

LE MEME SUISSE.

C'est qu'il en faut, pour nous & pour nos camarades qui sont à l'autre bout de la ville à faire

la même expédition ; nous nous rejoindrons & c'eſt avec eux que nous partagerons...

HILAIRE pere.

Laiſſez-nous un ſeul pain... un ſeul... Regardez cette femme courbée ſous le poids des années... C'eſt ma mere... Prenez pitié d'elle au moins, reſpectez ſon âge.

PLUSIEURS SUISSES.

Emportons tout. — Vraiment, voilà de belles paroles. — Nous n'en avons pas encore aſſez pour nous & les nôtres.

HILAIRE pere, *ſe relevant.*

Tuez-moi ſur la place, ou rendez-moi un ſeul pain.

UN SUISSE.

Allez, vous êtes bien heureux encore d'en avoir, & nous ne vous laiſſons la vie, que parce qu'en enfonçant vos portes, nos peines n'ont pas été inutiles ; car ſans cela... point de quartier...

HILAIRE pere, *avec la fureur du déſeſpoir.*

J'en aurai, barbares ; j'en aurai, ou vous me tuerez... Tuez, tuez-moi... (*Il ſe jette ſur eux pour avoir un pain ; les femmes ſe jettent entre lui & les Suiſſes ; les Suiſſes le repouſſent & ſourient de ſa foibleſſe.*)

PLUSIEURS SUISSES.

Laiſſe, il peut à peine ſe ſoutenir... Epargnele, nous ſommes les plus forts. (*Un jeune Suiſſe*

jette du pain à la jeune Lancy, comme touché de son état. Un vieux le ramasse, en lui disant d'un ton dur :) Que fais-tu? ... Est-ce ta sœur... dis? & n'ai-je pas la mienne?

LE JEUNE SUISSE, *gémissant.*

Je ne puis rien.

SCENE VI.

HILAIRE pere, les deux Dames HILAIRE, Mlle. LANCY.

Tous quatre sont accablés & dans des postures différentes.

Made. HILAIRE.

DANS quelle extrêmité plus horrible sommes-nous retombés!

Mlle. LANCY.

O mon pere! ne nous aviez vous donc apporté ce pain, trésor si rare, que pour qu'il nous fût ravi l'instant d'après par ces barbares!

HILAIRE pere.

Mon courage est abattu... Tant d'adversités m'accablent enfin... Je n'y résiste plus... O nouveau spectacle de douleur!... Ma mere... Elle est comme anéantie. (*Ils prodiguent tous leurs soins à la grand'mere.*)

Made. HILAIRE grand'mere.

Ah, mon fils! à peine puis-je parler.... Dieu m'exauce... Je mourrai dans vos bras.

HILAIRE pere.

Si vous mourez, nous vous suivrons.

Made. HILAIRE grand' mere.

J'ai fini ma carriere; mais la vôtre doit s'étendre; j'ai quelque chose d'important à vous dire, & je ne sais si j'en aurai le temps & la force... Il faut que je vous éclaire;.. Les momens me sont précieux.

HILAIRE pere.

De quoi voulez-vous parler, ma mere?

Made. HILAIRE grand'mere.

Tu auras peine à le croire; ta bonne foi, ta candeur... Mes enfans, j'ai entendu... Ecoutez-moi, mon fils. Ici à cette place même...

SCENE VII.

ACTEURS précédens, HILAIRE fils.

HILAIRE fils, *dans la douleur.*

Vous me revoyez... hélas! & je ne vous apporte aucun secours... Mais...

HILAIRE pere.

Ah, mon fils, d'où viens-tu?

Mlle. LANCY.

Graces, Dieu puiſſant! qui nous l'as rendu.

Made. HILAIRE.

Pourquoi t'es-tu ſéparé ſi longtemps de nous?

HILAIRE fils.

Ah! ma mere, vous dirai-je ce qui m'eſt arrivé! En aurai-je la force? J'ai couru aux remparts de la ville. J'avois appris que l'on y diſtribuoit des ſecours. O quel étonnement! les aſſiégeans nourriſſoient les aſſiégés, & c'étoit par ordre de Henri. J'ai crié aux ſoldats: „ mes amis, donnez moi du „ pain pour une femme de quatre vingts ans, pour „ un pere chéri, pour une mere tendre, pour „ une fille céleſte, dont le pere eſt parmi vous, „ pour la fille du généreux Lancy... Par pitié, „ ou par grace, donnez-nous du pain, ou en„ voyez-moi la mort". En diſant ces mots, je découvre mon ſein; un ſoldat eſt ému, il me préſente un pain au bout d'une lance; je le détache du fer homicide; je le cache; je le preſſe ſur mon ſein; je vole pour vous l'apporter... Des ſoldats féroces, qui errent dans cette ville, ſe jettent ſur moi, le glaive en main, & me dépouillent. J'ai eu beau défendre votre aliment avec la fureur du déſeſpoir; ils ont dévoré à mes yeux ce pain qui devoit être le ſoutien des jours les plus ſacrés. Ils y ont puiſé de nouvelles forces pour aller ravir la nourriture à l'enfance & à la vieilleſſe... Peu leur importent les cris, les prieres & les larmes, ils ſont prêts à faire couler le ſang; & c'eſt dans notre ville

qui les a appellés, qui les soudoie, qu'habitent ces ennemis intestins, plus dangereux, plus cruels que ceux qui écrasent nos murailles.

HILAIRE pere.

Ah, mon fils! que me dis-tu? Ils sont entrés ici de même; ils ont tout enlevé... Le généreux Lancy nous avoit apporté la vie... C'est la mort qui nous reste.

HILAIRE fils.

Le brave Lancy a paru dans ces lieux? (*A demi-voix.*) Ah, que ne l'ai-je su & que ne l'ai-je suivi!...

HILAIRE pere.

Regarde.... vois ces gonds abattus, ces verroux forcés, cette porte brisée, tout le désordre de ces lieux..... Notre mere en est demi-morte d'effroi.

HILAIRE fils, *d'un ton ferme & décidé.*

C'est donc au malheur qu'il appartient de nous éclairer!... Ah, mon pere! j'ai vu le tableau le plus horrible... Mais de quelle horreur précieuse & salutaire il a pénétré mon ame!... Je l'oserai dire, on nous trompe, on nous abuse; nous sommes séduits...

HILAIRE pere.

Que dis-tu?

HILAIRE fils.

C'est dans un indigne esclavage que la Ligue prétend nous retenir. Donnerons-nous les mains à notre

notre propre ſervitude? Sortons de cet état de miſere & de lâcheté... Que le ſceptre enfin ſoit remis aux mains du Roi légitime....

HILAIRE pere.

Eſt-ce mon fils qui parle? Ciel!

HILAIRE fils.

Henri eſt doué de toutes les qualités royales. Il faudroit le choiſir, quand même les loix fondamentales du royaume ne nous l'auroient pas donné. Allez, tout mon déſir aujourd'hui eſt de le voir entrer triomphant dans cette ville aux acclamations de tout ſon peuple.

HILAIRE pere.

Comme la miſere & l'infortune font changer de langage!.... Tu es dans le délire, mon cher fils...

HILAIRE fils, *impétueuſement.*

Non, c'eſt plutôt... Les Ligueurs, vous dis-je, ſont des barbares & des impoſteurs qui ſe moquent tout bas de notre crédulité... Eh, quels ſecours abominables ont-ils oſé vous offrir, eux qui ſe diſent vos amis! Répondez...

HILAIRE pere.

Ils ſouffrent comme nous. Réduits à la même extrémité, que peuvent-ils dans cette effroyable diſette?

HILAIRE fils.

Allez, elle n'exiſte pas pour eux.

HILAIRE pere.

Ne perdons pas du moins la conſtance & la foi. Faut il devenir coupables parce que la faim nous conſume, & pour quelques courts momens qui nous reſtent à vivre, trahirons-nous l'auguſte croyance de nos peres, en nous liant aux Huguenots? ... Seroit-ce mon fils que j'ai élevé dans mon ſein, qui s'égareroit à ce point, qui renieroit le nom Catholique?...

HILAIRE fils.

Mon pere, je ſaurai mourir pour la foi de l'égliſe quand il le faudra; j'aime ma religion, mais j'aime auſſi ma patrie: déſabuſez-vous ſur les motifs qui font agir la Ligue. L'ambition ardente & cachée en eſt l'ame: ce n'eſt point à la perſonne de Henri qu'on en veut, c'eſt à ſon royaume. Contemplez l'ouvrage des Ligueurs; ils aiment mieux voir périr un peuple entier, que d'accepter la paix qui leur eſt offerte. Ils la redoutent, parce qu'elle finiroit leur tyrannique empire. Ils viennent nous exhorter avec un air hypocrite à ſupporter la famine, tandis qu'à l'écart ils calculent les avantages qu'ils retirent de notre révolte...

HILAIRE pere.

Notre révolte?... Où ſuis-je!... Ah, ſi tu n'étois pas mon fils!

HILAIRE fils.

J'ai vu notre fidele ſerviteur couché dans la foule des morts. Il a perdu la vie en diſputant de quoi

nous soulager, & les coups qui l'ont percé pouvoient s'étendre jusqu'au cœur de votre fils... Vous ignorez encore ce qui vient de se passer... Grand Dieu ! quels tyrans implacables, quels monstres n'en seroient attendris & ne consentiroient pas au plus grand, au plus entier sacrifice pour la prompte cessation d'un tel fléau !... Ecoutez & tremblez... Une femme... faut-il donc que ma bouche vous l'apprenne !... une femme, une mere, dans cette démence inconcevable qu'inspire le tourment de la faim, a tué son enfant, a fait rôtir ses membres palpitans, a voulu porter à sa bouche... Mais la nature trahie, outragée, reprenant bientôt tous ses droits, elle est morte de douleur sur cette affreuse nourriture...

Made. HILAIRE, Mlle. LANCY.

O temps ! ô jour d'horreur !

HILAIRE pere.

Voilà le crime de l'hérétique : que Dieu l'en punisse.

HILAIRE fils, *fortement.*

Voilà le crime de la Ligue... Mes trois freres ont péri dans les factions qu'elle a suscitées ; & vous, mon pere, vous qui dans tous les temps en avez souffert, vous ne voulez pas reconnoître des agens vendus à l'étranger ? Faut-il que toute votre famille périsse, pour vous ouvrir les yeux ?

HILAIRE pere, *avec une douleur concentrée.*

Tes paroles me sont bien plus cruelles que la faim que j'endure.

HILAIRE fils.

Depuis longtemps, mon pere, je nourrissois ces idées, & je n'osois, par respect, les exprimer, de peur de heurter vos opinions. Mais le jour de la vérité est enfin venu, & je ne crains plus de la produire dans tout son éclat. Ils verront, vous dis-je, le trépas du dernier François, plutôt que de renoncer à leurs vues ambitieuses... Cette Ligue, sur laquelle vous osez fonder de si grands intérêts, qu'est-elle au fond ? Une horrible & tumultueuse confusion, un amas de diverses têtes capricieuses, enfantant chaque jour ordonnances, édits, plans nouveaux, changés à tous momens. Il s'y engendre tant de jalousies, de haines, de desseins opposés; les prétentions sont si contraires & s'entrechoquent tellement, qu'il sera impossible de jamais les concilier.

HILAIRE pere.

Arrête... Tu as sucé un mauvais lait, mon fils, & ton égarement fera l'amertume de mes derniers jours... La gloire de nos autels fut toujours attachée à l'éloignement des Huguenots. Ils ont toujours tenté de renverser l'état politique du royaume. Reviens de tes erreurs; la jeunesse n'est que trop sujette à se laisser séduire par d'éblouissantes nouveautés... Ne vois-tu pas que, dans ces temps orageux, notre religion n'a été soutenue que par la sainte Ligue? Henri III a déshonoré le trône; il vouloit faire un bûcher immense de cette capitale (1); tu le sais, tu l'as détesté avec tous les

(1) Il paroît prouvé par l'histoire, que Henri III, après

vrais citoyens. Le Navarrois, son allié, respectera-t-il le privilege de nos autels? Entrant à main armée, l'hérétique renversera toutes nos libertés...

HILAIRE fils.

Eh! il se puniroit lui-même; il détruiroit son pouvoir. D'ailleurs, il ne peut plus être considéré comme hérétique, s'étant soumis à l'église, & ayant fait abjuration publique.

HILAIRE pere.

Fausse grimace! Ruse affectée! Astuce de guerre! Il foudroie nos murailles, assiege nos autels, & sa conversion passeroit pour sincere?.. Si cette abjuration n'étoit pas un pur acte de politique, il eût donné des preuves d'une soumission parfaite au Légat de Rome; mais il est hérétique au fond de l'ame.

HILAIRE fils.

C'est à Dieu seul qu'il appartient de scruter les cœurs, & de juger s'ils sont sinceres ou dissimulés. Pour nous, croyons au serment du brave Henri.

1

avoir été *foible*, passa à l'autre extrémité & devint *furieux*. A la tête d'une armée de quarante mille hommes, il médite la ruine de la capitale, comme le foyer de la rébellion; mais lui-même en étoit le principal auteur. Il s'écria, dit-on, en regardant Paris des hauteurs de Saint-Cloud, où il étoit campé: *Encore quelques jours, & on ne verra ni tes maisons, ni tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras été.* Le poignard de Clément parut donc aux yeux des Parisiens avoir sauvé la capitale & le royaume. Jamais la mort du plus odieux tyran ne fut apprise avec de plus grands transports de joie. Henri III avoit donc réellement blessé & irrité la nation.

HILAIRE pere.

Non, je n'y crois point; c'eſt un nouveau parjure... Cette abſolution enſuite a été donnée contre toutes les regles; & d'ailleurs, elle n'a pas été ratifiée par le Pape.

HILAIRE fils.

Le Pape! Et Henri a promis devant Dieu!.. Le Souverain Pontife peut bien vouloir l'éprouver; mais il ne peut s'empêcher de le reconnoître.

HILAIRE pere.

Quand il le reconnoîtra, alors il ſera véritablement Roi de France.

HILAIRE fils.

Ainſi la couronne de nos rois ſeroit entre les mains du Saint-Siege! Il deviendroit juge de leurs penſées les plus ſecretes; & juſqu'à ce qu'il lui plût de l'éteindre, il attiſeroit le feu de la guerre civile! La religion, au lieu de déſarmer des mains ſanguinaires, affermiroit le glaive qui déchire en tous ſens le ſein de la patrie!.. Suffit-il d'être Ligueur, pour mériter toute croyance? Le premier fondement de la tranquillité publique, réſide dans un chef qui réuniſſe les divers partis qui ſe choquent; les déſaſtres, dont nous gémiſſons, auront toujours le même cours, tant qu'il n'y aura pas un Monarque univerſellement reconnu dans tout le royaume... Les qualités de Henri, ſa généroſité, ſa grandeur lui méritent le ſceptre. C'en eſt fait, je me range parmi les Royaliſtes...

HILAIRE pere.

Arrête, infortuné, arrête!... Tu perds ton ame, & je pleure sur toi...

HILAIRE fils, *en regardant Mlle. Lancy.*

Je veux suivre désormais les drapeaux sous lesquels marche le fidele Lancy; la paix, l'abondance, le bonheur n'entreront dans cette capitale que lorsque ses portes s'ouvriront devant un roi populaire. Il ne faut peut-être qu'une voix pour ramener les François à leur Souverain. Eh bien, je crierai : *la paix, la paix, avec le bon Roi!* & les voix de plusieurs se joindront à la mienne... Combien il en est qui gémissent en silence, & qui n'attendent que ce signal pour abjurer la Ligue & ses fureurs!

HILAIRE pere, *avec courroux.*

Demeure, jeune insensé, demeure, ou je ne te reconnois plus pour mon fils.

HILAIRE fils, *avec un cri de douleur,*

Mon pere! Et voilà donc l'ouvrage du fanatisme! Il nous désunit.

HILAIRE pere.

Recevoir un hérétique dans le trône de Saint-Louis! quel sacrilege! quelle profanation!... Ah! je frémis... Ecarte-toi de moi, enfant dénaturé. Je ne puis te pardonner ce blasphême : fors de ma présence, ou repens-toi...

Made. HILAIRE grand' mere, *à son fils.*

Hilaire, écoutez : respectez mon petit fils. C'est Dieu qui l'inspire.

HILAIRE pere, *avec emportement.*

Dites l'esprit des ténebres...

Made. HILAIRE grand^r mere, *continuant.*

J'ai recueilli toutes ses paroles & j'y ai reconnu le vrai portrait de ces traîtres, que je croyois des hommes sinceres, & que je me reproche bien aujourd'hui d'avoir écoutés...

HILAIRE pere.

Qu'entends-je! où suis-je!...

Made. HILAIRE grand' mere, *à son petit-fils.*

Approche; je te reconnois... Oui, tu as un sens droit, le sens de ton grand-pere. Il détestoit le langage des hypocrites; il a prévu tous les malheurs qui nous accablent; il en accusoit nos prêtres; il me l'a dit cent fois...

HILAIRE pere.

Et vous aussi, ma mere, vous qui fûtes si pieuse, si résignée... Allez-vous perdre en un instant le mérite d'une vie entiere?.. Qui vous a donc tous pervertis à la fois? Le poison de l'hérésie auroit-il circulé à mon insu dans ma famille?... O Dieu! ce seroit-là le dernier coup... Frappe, avant que mes tristes yeux soient témoins...

Made. HILAIRE grand' mere.

Ecoutez-moi, mon fils... Plein de votre probité, vous ne pouvez ajouter foi à certains crimes, qui n'existent que trop. Ici Guinceſtre, Aubry, ames de la Ligue, ont dévoilé les mysteres d'iniquité

quité qui renferment leurs intrigues, leurs attentats & tous nos déſaſtres.

HILAIRE pere.

Et qu'avez-vous entendu ?

Made. HYLAIRE grand' mere.

Ici, à cette place même, je les ai entendus profaner la religion qu'ils profeſſent!

HILAIRE pere.

Eux ?....

Made. HILAIRE grand' mere.

Ce ſont des monſtres, vous dis je... L'aveu d'une cabale infernale eſt ſorti de leurs bouches. Ils ne me ſavoient pas ſi près d'eux, les traîtres!

HILAIRE pere.

Ah! que m'annoncez-vous?... Se peut-il!... Non....

Made. HILAIRE grand' mere.

Leurs complots ſont horribles & ténébreux, te dis-je, & je n'exprimerai qu'imparfaitement juſqu'où ils oſent aller. Ce ſont des fourbes qui ſe ſervent de ce qu'il y a de plus ſacré au monde, pour étayer leur perverſe ambition. Leurs diſcours m'ont fait frémir. Ils annoncent des cœurs atroces & capables de tout enfreindre. Je leur ai peint, dans la premiere chaleur du reſſentiment, toute l'indignation que leur fourberie abominable m'inſpiroit; & dans leur lâcheté ils n'ont ſu que menacer.

HILAIRE pere, *avec la plus grande surprise.*

Vous menacer, ma mere... vous menacer!... Qu'entends-je!...

Made. HILAIRE grand' mere.

Et non me délivrer d'une vie dont je sens tout le fardeau.

HILAIRE, pere.

En croirai-je ce que vous me dites?...

Made. HILAIRE grand' mere.

Douterois-tu de ce que ta mere te dit? T'a-t-elle jamais trompé? Ouvre les yeux; il en est temps encore... Je les ouvre assez tôt pour t'éclairer... La vérité est sur mes levres avec le dernier soupir.

HILAIRE pere, *les yeux au ciel.*

Dieu! guide moi... Est-ce la vérité que j'entends?

Made. HILAIRE grand' mere.

Dérobez votre tête à la tyrannie; brisez le joug qui vous retient ici; passez avec courage dans le camp de Henri, & rejoignez votre ami de tous les temps, le brave, le généreux Lancy.

Made. HILAIRE, *à son époux.*

Ah! cher époux, ses paroles ont allumé en moi un courage nouveau. J'apperçois la Ligue sous son vrai jour: adopte nos idées; rompons l'affreux esclavage où nous captivent depuis trop longtemps des hommes qui n'ont le nom de Dieu à la bouche que pour mieux cacher la cruauté dans leur cœur.

HILAIRE pere.

Quoi! nous aurions été trompés à ce point?

Made. HILAIRE grand' mere.

Oui, vous l'avez été, mes enfans.... Je vous l'atteſte en préſence de Dieu & prête à paroître devant lui.

HILAIRE pere.

Quoi! les mains qui tous les jours touchent les ſaints autels, ourdiroient ces trames ténébreuſes & ſanguinaires?...

HILAIRE fils.

Votre candeur antique & reſpectable, comme l'a dit ma mere, ne vous a jamais permis de croire à la duplicité, à la trahiſon de ces hommes qui ſe montrent ſous des dehors religieux, & vous avez confondu la religion & ſes miniſtres; l'une eſt ſainte, mais les autres ſont pervers...

HILAIRE pere.

Quoi! il me faudroit renoncer aux idées les plus conſolantes?... Ah! j'en mourrai... Que ne ſuis-je déja dans la tombe!

HILAIRE fils.

Mon pere, rendez-vous; la paix n'eſt qu'aux pieds du trône d'un bon Roi. Malgré le poids de l'âge, ma mere trouvera aſſez de forces pour abandonner une ville remplie de tant d'horreurs. (*A ſa grand' mere.*) Nous vous porterons dans nos bras....

Made. HILAIRE grand' mere, *d'une voix affoiblie.*

Vous n'aurez pas cette peine-là, mes enfans. (*Elle chancele.*)

HILAIRE fils, *d'un ton ému.*

Qu'avez-vous ma mere? *Ils ſe raſſemblent tous autour d'elle.*)

Made. HILAIRE grand' mere.

Ne vous effrayez point... Je lutte depuis trois heures contre mon dernier moment... Tant de coups portés à la fois... Cette nouvelle foibleſſe va peut-être en décider... Embraſſez-moi tous... Je ne vous vois plus... Je vous bénis, mes enfans!... Dieu, j'ai confiance en vous... Eſpérez en lui, mes enfans... attendez ſa volonté derniere... Heureux qui peut quitter ce monde ſans regrets!... Je ſuis tranquille... Il y a déja quelque temps que je ne ſouffre plus... Mes enfans, non!... la mort n'eſt pas ſi terrible qu'on la fait... Je ne me ſuis jamais trouvée ſi bien... Qu'on me laiſſe.

HILAIRE pere, *dans la plus grande douleur.*

Nous vous abandonnerions!... & vous pourriez le croire!

Made. HILAIRE grand' mere.

Je me ſens bien, vous dis-je... Quittez-moi, je n'ai beſoin de rien. J'éprouve un ſentiment de paix intérieur, qui m'étoit inconnu... Oui, mes enfans, Henri triomphera. Mes yeux qui percent l'avenir dans un jour éclairé & nouveau, ſemblent déja le voir ſur le trône. Il y regne en pere. Il

releve la France, il la console. Les François se souviendront longtemps de lui ; & son nom sera le premier gage de l'amour qu'on portera à ses descendans... Que vois-je ? Ce Philippe II, qui, dans sa rage ambitieuse, a versé sur la France ce déluge de maux... Sa race s'éteint (1); & la Providence donne son empire à un descendant de ce même héros dont il vouloit usurper la couronne... Ainsi la justice éternelle punit & récompense... Mon fils, donne-moi ta main... Où êtes-vous tous ?

HILAIRE pere & fils.

Nous sommes dans vos bras.

Made. HILAIRE grand' mere, *se soulevant & retombant.*

Mes chers enfans !... Mon Dieu !

HILAIRE pere.

Elle expire. (*Ici se fait un grand silence ; les quatre personnages doivent former un tableau pathétique.*)

Mad. HILAIRE.

Ne nous abandonnons pas à la douleur, chers époux. Hâtons nous d'exécuter ses volontés dernieres. (*A Mlle. Lancy.*) Lancy, arrachons les du triste objet qui les consume... Je crains qu'ils n'y succombent.

(1) On peindra dans une autre piece de théâtre ce sombre & profond caractere, qui appelle les couleurs dramatiques.

HILAIRE pere, *avec désespoir.*

Laissez-moi expirer à ses pieds... O mon Dieu! (*Il prie.*)

Made. HILAIRE.

Il te reste une épouse, un fils: supporte la vie pour eux.

HILAIRE pere, *après un long silence, s'éloignant du corps de sa mere.*

Vous l'exigez... Rendons-lui les derniers devoirs, & quittons cette ville. Je me souviendrai de ses dernieres paroles. Elles ne seront pas vaines. Je me rends à vous, mes enfans. Oui, soyons royalistes..... (*Sa famille le presse dans ses bras, avec les témoignages de la reconnoissance. Levant les mains au ciel & contemplant sa mere.*) Je ne t'entendrai donc plus, ô femme respectable! ô bonne mere!... Tu meurs dans ce calme paisible qui n'appartient qu'à la vertu. Et moi, la douleur, la honte, le regret d'avoir été abusé, toutes les passions tristes, pénibles, agitent mon ame... Je me trouvois si heureux d'avoir encore ma mere, de lui payer mon tribut de respect & d'amour! Je me flattois de l'accompagner de mes soins dans une vieillesse encore plus avancée. Ces longs troubles, cette famine, ces attentats m'ont ravi de ses années celles qui m'étoient les plus cheres, celles où j'aurois pu m'acquitter envers elle de tant de soins prodigués à mon enfance! Ame céleste! le corps que tu as habité n'inspire aucune terreur à ton fils. (*Il se jette sur le corps de sa mere.*) Il fut le temple des

venus douces & courageuses. C'eſt un dépôt que la terre ne gardera pas longtemps, & que le ciel doit recevoir. Tu m'as inſtruit, tu m'as ouvert les yeux; c'eſt ton dernier bienfait: il vivra dans ma mémoire, & je me trouve pénétré d'une horreur inexprimable, en découvrant l'affreux tableau qui m'eſt enfin dévoilé.

HILAIRE fils, *avec impétuoſité.*

Vous pleurez!... Et moi, témoin de ſon trépas hâté par ces barbares, je jure ſur ce corps ſacré de venger ſa mort. Ses derniers mots, deſcendus au fond de mon cœur, y ont déployé une force toute nouvelle... Je jure de pourſuivre les Seize & les Eſpagnols, de m'armer contre ces infâmes oppreſſeurs, de mettre un frein à leur atrocité, de me dévouer tout entier au Roi légitime, de fermer la bouche à ces cruels théologiens qui ont travaillé à éteindre dans le cœur des Catholiques toute fidélité à leur Souverain, & qui, rompant les liens néceſſaires de l'obéiſſance & de la ſubordination, établiſſant une autre autorité que celle du Prince, ont été cauſe de tous les maux horribles qui ont couvert ce royaume. Je jure enfin d'écraſer le ſerpent du fanatiſme, qui s'eſt replié de tant de manieres pour exhaler ſes poiſons. Je remets à Dieu qui m'a protégé juſqu'ici, & dont je crois ſuivre en ce moment l'auguſte & ſainte voix, je lui remets ma vie entiere, la conſacrant à mes concitoyens. Si la mort m'enleve, mon trépas du moins ne ſera pas infructueux; mes jours auront été prodigués pour ma patrie. Que je ſois en butte

à tous les traits des ennemis de la France, & qu'elle soit sauvée!.... Adieu; vous entendrez tous parler de moi: je rejoins le pere de Lancy.

HILAIRE pere.

Mon fils! que ton courage héroïque soit plus calme.

Made. HILAIRE.

Hilaire, que ta vertu ne soit pas imprudente.

Mlle. LANCY.

Allons tous ensemble nous jetter dans le camp du Roi.

HILAIRE fils, *dans la plus grande agitation.*

Non, je veux être seul. Sa mort sera vengée, vous dis-je... O mes amis! mes concitoyens! vous me verrez, vous m'entendrez; accourez tous à mes cris douloureux; venez vous joindre à mon désespoir; venez, & délivrons la patrie de ses horribles persécuteurs. (*Il sort sans vouloir rien entendre.*)

SCENE VIII.

HILAIRE, Made. HILAIRE, Mlle. LANCY.

Mlle. LANCY.

Il va obéir à ses transports; il nous quitte, il va se perdre.

Made. HILAIRE.

Hélas!

HILAIRE pere.

Que le Seigneur le couvre de ſes ailes, pour récompenſer ſa piété filiale! Je ne compte plus ſur un bras de chair & n'eſpere plus qu'en Dieu.

Mlle. LANCY.

Quoi, tant d'aſſauts m'étoient réſervés! Et comment pourrai-je les ſupporter! Tous les traits de la guerre civile ſont venus ſe réunir contre moi; & pour un moment d'eſpérance, la crainte & la terreur m'agitent ſans ceſſe... Mais que vois-je! Les voici encore. Ah, grand Dieu! Ils amenent quelques nouveaux déſaſtres.... (*On voit une foule de ſatellites armés.*)

SCENE IX.

ACTEURS précédens, AUBRY, *ſuivi des ſatellites des Seize.*

AUBRY.

ENTREZ, entrez, vengeurs des Catholiques & de nos ſaints autels... Nous avons entendu ſoutenir dans cette coupable maiſon, qu'un hérétique relaps, impénitent, chef, fauteur, défenſeur public des hérétiques, ſoi-diſant Roi de France & de Navarre, condamné & excommunié par le Pape, pouvoit avoir quelque droit à la couronne; & comme une telle propoſition eſt viſiblement abſurde, ſchiſmatique, erronnée, blaſphématoire, ſacrilege, remplie d'impiété, & dictée par un eſprit de révolte

contre l'église & de sédition contre les vrais citoyens, nous venons à l'effet que, défendant les privileges des Catholiques, vous fassiez justice selon votre charge, qui est de traîner en prison ces malheureux hérétiques, comme châtiment préliminaire du supplice qui leur est destiné. (*Les satellites environnent Hilaire & sa famille & les chargent de chaînes.*)

HILAIRE pere.

Imposteur barbare, c'est toi qui te disois mon ami!...

AUBRY.

Dieu l'emporte. Sa cause...

HILAIRE pere.

La cause de Dieu! Monstre! j'ai été trop crédule. J'ai mérité mon malheur. Mais je m'élève au-dessus de tes fureurs. Je ne m'attendris que sur ces femmes. Tu signales contre elles tes lâches vengeances. Va, j'ai le droit de te mépriser au fond de mon ame; mais mon fils, du moins, mon fils est à l'abri de tes coups. C'est une victime chere qui t'est échappée. (*Lui montrant le corps de sa mere.*) Assouvis ta rage. Regarde! Ce n'est pas la cent millieme victime que tes pareils ont immolée. Jouis d'un spectacle fait pour ton cœur; repais-en tes avides regards... Acheve: ton triomphe ne sera pas long....

AUBRY, *à part.*

La vieille est morte; mais elle a parlé. (*Haut.*) Que le corps de cette femme, décédée dans des

sentimens hérétiques, soit privé de la sépulture des fideles. Elle est réprouvée également & de l'église & de Dieu, & livrée à cette heure à la damnation éternelle. Que son corps soit traîné à la voirie, en attendant qu'il ressuscite pour rejoindre aux enfers son ame abominable....

HILAIRE pere, *enchaîné, avec fureur.*

Démon de la terre! quel que soit le jugement de Dieu sur elle, va, il y aura toujours un espace infini entre son ame & la tienne. Les tourmens que tu inventes ici-bas, les buchers que ta rage allume, tu voudrois en pousser, en attiser les flammes jusques dans un monde inconnu; mais c'est-là qu'un Dieu t'attend! Ce Dieu que tu blasphêmes, jugera qui de nous aura mieux suivi les saintes loix qu'il a données aux hommes. Tu oses faire de l'Etre suprême le ministre obéissant de tes fureurs; & lorsque la mort, malgré toi, secourable aux malheureux, te dérobe & t'enlève tes victimes, tu voudrois l'établir bourreau éternel de tes vengeances! Tu le confonds donc avec les monstres vils qui te servent & t'environnent!... Va, si tu ne trembles point devant son œil ouvert, tu n'en ressentiras pas moins le poids redoutable de sa justice.

AUBRY.

Délivrez-moi de ces Huguenots. Plongez-les dans les plus affreux cachots, & que mes ordres soient exécutés en tout point. (*On entraîne Hilaire, sa femme & Mlle. Lancy.*)

(*On enleve le corps de la vieille; & les satellites, en l'enlevant, se disent entr'eux:*)

A la voirie; c'est une damnée; à la voirie.

ACTE IV.

(Le Théâtre représente l'intérieur de la Bastille (1). Sur le côté droit est un cachot éclairé foiblement par une grosse lampe suspendue en-dehors. La grille du cachot laisse appercevoir Hilaire, sa femme & Mlle. Lancy, enchaînés à différentes distances, & dans des attitudes qui laissent douter s'ils respirent encore. Le côté gauche de la prison forme jusques sur le devant de la scene un lieu séparé, dont la voûte s'enfonce dans les ténebres; elle est à demi éclairée, & laisse voir une partie de sa profondeur. Sur le devant de cette partie de la prison, est une table gothique sans nappe, sur laquelle on voit des pieces froides, du bœuf salé, de gros pains, des cruches de vin. Plusieurs Liqueurs mangent & boivent, se parlent à demi-voix & en gesticulant; ce demi-silence est interrompu par les cris plaintifs des prisonniers, dont la voix perce la voûte.)

(1) La Bastille ne se rendit que quelques jours après. Ces infortunées victimes ne pouvoient être qu'au Châtelet. Le Châtelet est aujourd'hui une prison des tribunaux juridiques; mais on a voulu imprimer à la Bastille l'horreur dont tout citoyen est pénétré pour cette prison d'Etat. Depuis lors, le Cardinal de Richelieu & Louis XIV y ont entassé assez de malheureux pour que ce mot rende à la postérité un son terrible; & comme je me flatte que cette piece, à l'aide du sujet, vivra quelque temps, je veux, s'il est possible, que dans deux cents ans le mot de *Bastille* fasse tressaillir d'horreur & d'effroi notre derniere génération. Voilà pourquoi j'ai placé ma scene dans ce *palais de la vengeance.*

SCENE PREMIERE.

TROUPE DE LIGUEURS SUBALTERNES.

UN LIGUEUR, *versant du vin à un autre.*

A toi, Louchard ... à toi, Anroux... Tu as vigoureuſement aidé à porter la châſſe de Sainte Genevieve, qui fait tomber de la pluie dans la ſéchéreſſe, & qui, à plus forte raiſon, doit empêcher le Béarnois d'entrer dans Paris... Tes larges épaules ployoient ſous le faix... Reprends des forces, pour reporter demain la patronne... Elle ne ſauroit manquer de faire le miracle qu'on lui demande (1).

UN AUTRE LIGUEUR.

Je ſuis tout en eau... J'ai aſſez crié dans les rues de Paris contre le Roi de Navarre, pour boire un coup.

LOUCHARD.

J'ai exhorté tout le monde à faire un maſſacre général des royaliſtes, & à dire que le paradis ſeroit ouvert à tous les exécuteurs de cette bonne œuvre; mais chaque jour il y a du relâchement dans la foi... Il fut un temps où l'on auroit ſervi

(1) On fit des proceſſions où la châſſe de Sainte-Genevieve fut portée, pour obtenir par ſon interceſſion *la délivrance du Béarnois.*

avec plus de zele la *Sainte Union*. Qu'en dis-tu, Anroux?

ANROUX.

Il eſt bien vrai; mais il ne faut pas déſeſpérer... J'ai répandu partout que nous avions des *magaſins* d'armes, des lances à feu, de la poix & toutes ſortes de matieres combuſtibles toutes prêtes, pour embraſer & conſumer la ville, ſi l'on ne pouvoit autrement en fermer l'entrée au Navarrois... Ces menaces ont fait leur effet.

LOUCHARD.

Je ferai plus que des menaces, moi: qu'on me laiſſe agir. C'eſt moi, mes amis, qui, aidé d'un brave Jéſuite, ai renverſé de mes mains, il y a deux ans, l'échelle chargée d'hommes prêts à s'élancer ſur le rempart du quartier Saint Jacques; j'ai fait manquer l'eſcalade. J'ai réveillé le corps de garde; & les tambours, grace à moi, ont ſonné l'allarme... (1).

UN LIGUEUR *lui verſant à boire.*

Fort bien! pour cela bois un coup.

UN AUTRE LIGUEUR.

Ma foi, me voilà bien repu.

UN AUTRE LIGUEUR.

Le vin des Eſpagnols eſt fort bon. Il donne courage à la beſogne.

---

(1) C'eſt un fait hiſtorique.

PLUSIEURS VOIX *sortant des cachots, dont quelques-unes sont éteintes.*

Ayez pitié de nous!... ayez pitié de nous!...

UNE VOIX SEULE.

Ou rendez nous la vie ... ou donnez-nous tout à-fait la mort!

PLUSIEURS VOIX.

Au nom de Dieu... au nom de l'humanité... au nom de tout ce qui peut vous être cher... prenez donc compassion de nous!

LOUCHARD.

Oui, oui, pitié de vous, misérables Huguenots! Crevez, crevez; allez à tous les diables.

ANROUX.

J'aurois plutôt pitié d'un chien... Qu'ils crevent, ces damnés d'hérétiques... autant de places nettes pour ceux qui viendront.

LOUCHARD.

Mais, Messieurs, voici l'heure d'aller entendre à Saint-Merry le Curé de Saint-Benoît (1). C'est un bien habile homme que ce prédicateur. Quel foudre d'éloquence! Comme il tonne contre les

(1) Jean Boucher, Curé de St. Benoît, prêchant à St. Merry. Nous avons encore les sermons de cet *énergumene*; il s'y trouve des morceaux éloquens. Il paroissoit intimément persuadé de la subversion de l'église & de l'état, si Henri IV venoit à monter sur le trône. L'éloquence de ce temps-là a une originalité brusque & véhémente qui n'appartient à aucun autre siecle.

royalistes! Comme il terrasse l'hérésie! Comme il défend la cause de Dieu! Il a prouvé au doigt & à l'œil que la conversion du Béarnois n'étoit que feintise, hypocrisie, & que son absolution le rendoit encore plus damnable qu'auparavant. C'est avec des traits tirés des saintes Ecritures, qu'il rapproche les temps & les lieux; & les exemples héroïques qu'il offre à la multitude, sont bien choisis, vous en conviendrez. Ah! que n'est il plusieurs auditeurs comme Barriere, qui sut mettre à profit toutes ces saintes exhortations! On ne saisit pas si bien aujourd'hui le sens des divines Ecritures; elles ordonnent manifestement la mort des impies. Si le succès n'a pas suivi l'acte méritoire de celui qui s'étoit dévoué pour la cause commune, son ame, mes amis, n'en est pas moins devant Dieu; & c'est du haut du ciel qu'il nous exhorte aujourd'hui à l'imiter.

ARROUX.

Il faudroit douze prédicateurs de cette force pour bien toucher les cœurs, car ils sont endurcis; mais les grands talens sont rares... Allons, je ne veux pas manquer le sermon. Il prêcheroit dix heures de suite, que je l'écouterois avec la même attention. Quel style! quelle véhémence!... Messieurs, s'il se trouvoit dans l'assemblée quelqu'hérétique qui parût ne point goûter ses discours, ayez soin de le suivre de l'œil, & qu'au sortir de l'église il soit arrêté & enlevé sur le champ.... Prenez-y garde...

TROU-

TROUPE DE LIGUEURS, *en tumulte.*

Oui, oui, nous n'y manquerons pas; & ceux qui s'aviſeront de dormir, nous ſoutiendrons qu'ils ont ri.

UN LIGUEUR.

Nous aurons l'oreille en l'air, & l'œil ſur l'aſſemblée; laiſſez-nous faire.

SCENE II.

BUSSY-LE-CLERC, VARADE, MONTALIO, AUBRY.

(*Dès qu'ils arrivent, les Ligueurs ſubalternes ſe levent avec reſpect, ſe tiennent debout & l'on ſert de nouveaux plats ſur une table plus large & plus commode.*)

BUSSY-LE-CLERC, *aux Ligueurs ſubalternes.*

PRESENTEMENT que vous avez repris des forces, retournez tous à vos poſtes... Eſpionnez les diſcours, devinez les regards & interprêtez juſqu'au ſilence. Au moindre ſoupçon, amenez ici pêle-mêle & ſans diſtinction, ceux dont la phyſionomie ſeroit équivoque. Il vaut mieux arrêter dix perſonnes, que de laiſſer échapper un hérétique... Allez, il y aura de la place pour tout le monde... Je fais creuſer quelques cachots de plus & ce ſera bientôt fait... Parlez avec emphaſe de nos partiſans; exagérez leur nombre & leur force, & ve-

nez me rendre compte de tout. (*Les Ligueurs subalternes saluent, & vont pour sortir. Il les arrête.*) Faites surtout comme si vous étiez exténués par la famine ; & quand vous ferez auprès de quelque bon Catholique prêt à rendre l'ame d'inanition, prenez garde que votre son de voix ne trahisse le bon repas que vous avez fait. (*Les Ligueurs subalternes se retirent.*)

SCENE III.

ACTEURS précédens, BUSSY-LE-CLERC.

BUSSY-LE-CLERC.

Eh bien ! Messieurs, nos provisions, comme vous voyez, ne manqueront pas de sitôt. Vos craintes étoient bien frivoles. J'ai mis ordre à tout, & j'ai le plaisir de vous annoncer que nous avons des vivres pour six mois.

VARADE, *souriant.*

Bon ! six mois ! ... L'élection qui va se faire, déterminera l'armée qui nous délivrera du Béarnois. Les troupes de Philippe II ne retourneront pas à Madrid sans coup férir. Ses intrigues ont amené à lui les secrets des Princes ; & du fond de son cabinet il suit de l'œil tous les mouvemens de l'Europe. Sa puissance est un colosse qui peut reposer sur plus d'un trône à la fois ; ses drapeaux flottans, & surtout ses trésors, acheveront le reste. Cette vieille loi Salique, loi puérile & ridicule, sera

annullée de plein droit. L'Infante Iſabelle, fille du Roi Catholique, ſuccédéra à la Couronne & donnera ſa main à un Prince du ſang. Vous voyez que déja les troupes de Philippe ſont maîtreſſes de la capitale; & l'on ne ſauroit leur porter trop de vénération; car elles protegent l'égliſe, en conſervant le Catholiciſme ſur le trône.

BUSSY-LE-CLERC.

Pour jouir d'un ſi grand avantage, on peut bien ſoumettre la France à une domination étrangere. Eh! qu'importe après tout celui qui aura la couronne en tête, pourvu qu'il regne ſuivant notre volonté?

MONTALIO.

Mais, Meſſieurs, auroit-on jamais pu s'imaginer que le Navarrois eût réſiſté ſi longtemps à cette foule d'ennemis, à l'or des Eſpagnols, au glaive de Mayenne, aux foudres de Rome, à l'enthouſiaſme frénétique de tout un peuple? Rien n'a pu l'intimider. Cet homme-là eſt d'une intrépidité qui me fait toujours frémir. Nous ne ſerons jamais tranquilles tant qu'il vivra.

AUBRY.

C'eſt ce que j'ai toujours dit. Ne chantons pas trop victoire. Il a un bras & une ſanté de fer: aucune fatigue n'abat ſon courage. Il faut le voir dans les batailles. Il eſt partout. Son activité le multiplie. C'eſt une tête forte, une tête, entre nous, comme il en auroit fallu une à notre parti. Depuis la mort de Guiſe, nous n'avons gueres eu que des

lâches ou des insensés... Il faudra, pour l'abattre, se porter à des résolutions, j'ose le dire, extrêmes.

MONTALIO.

Messieurs, ce qui m'intrigue le plus, c'est cette abjuration faite à St. Denis. Il s'est servi, cette fois, de nos propres armes. C'est un tour adroit de sa part, qui peut trancher bien des difficultés; & le chemin de la messe pourroit fort bien devenir la route du trône.

VARADE.

Il a été très-bien conseillé... C'est une ruse, pour un soldat, à laquelle nous ne nous attendions pas; mais, malgré cette démarche, il n'en est pas encore au point qu'il s'imagine: il faut que le Souverain Pontife prononce l'absolution, afin qu'elle soit valide aux yeux de l'église, & Clément VIII ne se conduit pas aisément. Quand il ne feroit que temporiser, selon la politique Italienne la plus commune, il le meneroit encore loin... Savez-vous d'ailleurs, Messieurs, quelles sont les formules prescrites? C'est ici vraiment que nous l'attendons... J'en ris d'avance.

BUSSY-LE-CLERC.

Nous ne sommes pas trop au fait; mais plus on inventera de difficultés, plus nous pourrons nous flatter de la victoire...

MONTALIO, *à Varade.*

Vous pouvez détailler ici sans crainte tous les artifices que Rome compte employer... Enseignez-nous...

VARADE, *avec emphase.*

Eh bien, Messieurs, sachez que, pour que Henri de Bourbon soit absous, il faut que ses représentans se mettent préalablement à genoux, à la vue de tout le monde, devant le Pape; qu'ils soient frappés sur les épaules de sa baguette, comme pénitens publics, tandis que le chœur récitera le *Miserere*, (1) dont le chant précede ordinairement le supplice des criminels; & pour parvenir à cet avantage-là seulement, il y aura des conditions si amples, si dures, si extrêmes, dont j'ai déja pris soin d'envoyer le modele, que toutes ces obligations personnelles révolteront un caractere aussi vif que le sien... Il n'y tiendra pas, & je vous le garantis encore non absous dans trente ans.

MONTALIO.

Tant mieux! Qu'il soit toujours hérétique, cela est très-important pour nos intérêts.

AUBRY.

J'ai furieusement déclamé contre lui toute la journée; j'en ai gagné une altération... (*Il boit.*)

---

(1) On prétend que la même cérémonie fut répétée à Paris par le Légat, que Henri IV y comparut *en personne*, & qu'il y fut *traité* comme ses Ambassadeurs l'avoient été à Rome. Il est vrai que le Légat eut la complaisance de ne frapper que légérement le Roi de sa baguette, & qu'il ne lui en donna, dit Brantome, que jusqu'*ad vitulos*. Rien ne put épargner cette humiliation à Henri IV; & après avoir longtemps négocié avec Rome par le ministere du Cardinal d'Ossat, il consentit enfin à la *génuflexion* & au *coup de baguette*. Les Réformés taxerent Henri IV de mollesse & dirent qu'il s'étoit soumis *à la gaulade*. C'étoit, à ce qu'il nous semble, acheter un peu trop cher le plaisir & le danger de regner.

MONTALIO.

Je suis insatiable aujourd'hui. En courant exhorter les autres à souffrir la disette, on gagne un violent appétit. (*Il mange.*)

BUSSY-LE-CLERC.

Allons, mes amis, prenons force & courage; vive la Ligue! Les Bourbons étant hérétiques, ne peuvent occuper le trône. Chassés à jamais eux & leur postérité... (1) Vous souvenez-vous, quand j'ai amené ici tout le Parlement comme un troupeau de moutons? Ces vieilles robes noires, si redoutées, si redoutables, n'ont pas fait la plus légere résistance (2). Je rirois bien, si un jour j'allois tenir de même le Navarrois! Je serois homme à l'arrêter tout comme un autre.

MONTALIO.

Et pourquoi pas?

---

(1) Les prédicateurs prenoient pour texte de leurs sermons: *De luto fœcis eripe nos, Domine*; & ils traduisoient ainsi pour le peuple: *Seigneur, débourbonnez nous; par un effet de votre miséricorde, débourbonnez-nous, Seigneur.* Ce misérable calembour fit grande fortune; tant le peuple haïssoit & rejettoit la maison de Bourbon, pour idolâtrer les Guises.

(2) Le Parlement donna, le 28 Juin 1593, ce fameux arrêt, par lequel il réclamoit *les loix fondamentales* du royaume, & notamment *la Loi Salique.* Il s'opposoit à ce qu'on mît sur le trône de nos Rois une maison étrangere. Cet arrêt fut alors d'un très grand poids dans la balance, & la fermeté du Parlement ne contribua pas peu à faire monter Henri sur le trône de France. Il ne seroit pas difficile de prouver que les Parlements ont soutenu & augmenté en tout temps les prérogatives royales.

BUSSY-LE-CLERC.

Il ſeroit ſous bonne garde, je vous en réponds. Les députés du Conſeil des Douze lui feroient ſon procès à huis clos, pour éviter le ſcandale, comme aux Conſeillers... Eh, Meſſieurs! n'a-t-il pas entretenu commerce avec les hérétiques, avec les ennemis de la religion & du royaume?... Jugez-le vous-mêmes. La loi eſt formelle... La tête ſur l'échafaud.

MONTALIO.

Oh! cela iroit ſans difficulté!

VARADE.

Mais le tout ſeroit de l'arrêter; & il n'eſt pas aiſé à prendre (1).

AUBRY, *riant.*

Bien dit... Mon avis à moi, eſt qu'il faudroit imaginer un moyen plus court & plus ſûr; un moyen autoriſé ſurtout par quelqu'exemple puiſé dans les ſaintes Ecritures: il n'en manque point, comme vous ſavez... Mais, je le répete en gémiſſant, on ne ſait point prendre un parti déciſif. On eſt trop circonſpect dans de pareilles circonſtances.

(1) Henri IV, ayant affronté tant de périls, ne fut bleſſé qu'une ſeule fois à la retraite du pont d'Aumale. Il reçut un coup de feu dans les reins; la bleſſure fut légere. Il admit dans la ſuite parmi ſes gardes, le ſoldat qui l'avoit bleſſé. Quand on ſonge que quelques grains de plus dans le canon du fuſil auroient donné une toute autre face à la France & à l'Europe, on ſe perd dans l'enchaînement incompréhenſible des événemens.

VARADE.

Ces mêmes circonſtances exigent que l'on attende encore.

AUBRY.

Vous le voulez, ſoit. (*Préſentant un morceau à Varade.*) Avouez que c'eſt un grand plaiſir d'avoir de quoi manger, lorſqu'on entend dehors crier famine.

VARADE.

Meſſieurs! les priſons nous ſervent de forteresſes, en attendant que les palais nous ſervent de récompenſe.

AUBRY.

Bonne prédiction! Mais faiſons qu'elle ſe réaliſe....

SCENE IV.

ACTEURS précédens, GUINCESTRE, *& pluſieurs autres Ligueurs diſtingués.*

(*Ils entrent, ferment la porte & joignent la table, où on leur fait place.*)

GUINCESTRE, *à Aubry, en entrant.*

Tu les as fait arrêter.

AUBRY.

Je t'ai dit que j'en faiſois mon affaire. Nos ſatellites ont inveſti la maiſon & y ſont entrés ſans autres

autres formalités. Il s'est répandu en déclamations vagues que je n'ai point écoutées... Je les ai fait jetter dans un cachot, où je doute qu'ils respirent encore.

GUINCESTRE.

Il étoit à craindre que l'on ne vînt à ébruiter nos discours. Il ne faut qu'une voix pour en ameuter cent, puis mille, puis tout un peuple; & celui que nous dominons est si inconstant!... Et cette vieille est morte?

AUBRY.

Oh! très-morte... & de plus à la voirie.

GUINCESTRE.

Bon, tout est en regle. (*S'asseyant à la table.*) Présentement je suis à vous, Messieurs.

BUSSY-LE-CLERC.

Et toi, qu'as-tu fait, Guincestre, depuis que nous nous sommes quittés?

GUINCESTRE.

J'ai couru partout pour intimider ceux qui sont enclins à parler de capitulation. Quand quelqu'un crioit, *la paix*, *la paix*, & qu'il ne valoit pas la peine d'être arrêté, trente voix, jointes à la mienne, absorboient ce foible murmure, en criant bien plus haut: *Mort*, *mort aux lâches Chrétiens qui parlent de se rendre!* J'ai répandu que les flambeaux n'attendoient que le signal pour consumer les maisons, si les Parisiens se montroient sans foi & de-

courages; & tout en même temps je leur donnois la ferme espérance de repousser les assaillans. Enfin, maîtrisant à mon gré les imaginations craintives, j'ai gravé dans les ames les impressions les plus utiles à nos projets. J'ai parlé avec ce ton qui soumet les plus incrédules; je leur ai montré des convois nombreux & imaginaires, qui sont à la veille, disois-je, de rafraîchir la ville. Ils sont souffrans, par conséquent disposés à croire: les acclamations de joie sortoient, je ne sais comment, de leurs poitrines épuisées.

BUSSY-LE-CLERC.

Mayenne est aussi d'une lenteur... Cet homme-là est inexplicable... Toujours incertain... Il fera bien d'arriver promptement & avec une bonne armée: autrement nous ferons un coup de désespoir & alors on verra beau jeu.

AUBRY.

Je suis de cet avis. Pour punir l'irrésolution de Mayenne, il n'y aura qu'à lâcher cette populace obéissante & féroce, & l'armer de flambeaux. Prompte à s'émouvoir, elle se répandra comme un torrent; elle ne connoît plus de frein, dès qu'elle est une fois livrée à sa fougue... Le Navarrois, en entrant dans la ville, n'y trouvera plus que des ruines & des cendres.

GUINCESTRE.

Ce sera-là notre derniere ressource; mais il ne faut pas l'employer encore. Ne détruisons pas au-

jourd'hui imprudemment ce qui pourroit nous appartenir demain. J'ai conçu de nouveaux soupçons qu'il faut que je vous confie. J'appréhende des intrigues de la part de plusieurs de nos chefs. Malgré la confiance que nous sommes obligés de témoigner au Gouverneur, j'ai lieu de me méfier de lui. On trame, on négocie secretement. Si Brissac alloit faire sa paix à nos dépens, s'il alloit vendre les clefs... Il faût que toutes ses démarches soient éclairées.

AUBRY.

Vos craintes sont fondées. Je n'aime point Brissac, & ne lui ai point vu donner le gouvernement de cette ville avec plaisir. Depuis peu surtout, il a changé différens postes, & cela doit inquiéter... Je ne sais trop ce qu'on en doit penser.

VARADE.

Messieurs, ne vous forgez point de chimériques terreurs. Il faut savoir envisager les divers événemens d'une guerre civile d'un œil ferme, sans crainte & sans audace. Les Seize, sous main; ont tenu une assemblée, il est vrai, mais sous les auspices même de Brissac; & cette circonstance décisive doit calmer vos allarmes. Brissac n'en est pas moins gardé à vue; car il pourroit faire ses arrangemens particuliers, par foiblesse ou par ambition. On a mis Halfrenas & Turiaf à sa suite; ils ont avec eux des gens déterminés: ils sont tous déguisés; leurs poignards l'environnent, sans qu'il s'en doute... Au moindre soupçon, c'est fait de lui.

AUBRY, *avec emphase.*

Voilà ce qui s'appelle prévoir avec génie.

VARADE.

S'il vous faut un œil vigilant & toujours ouvert, reposez-vous sur moi, j'ose le dire... Mais qui nous vient encore?

AUBRY.

C'est Turiaf lui-même & Halfrenas.

SCENE V.

ACTEURS précédens, TURIAF, HALFRENAS.,

(*En entrant, ils se dégagent de leurs manteaux, & posent leurs poignards sur la table.*)

VARADE.

Eh bien, mes amis! où en sommes-nous?

BUSSY-LE-CLERC.

Sachons ce qui s'est passé de nouveau.

(*Tout le monde se leve & écoute en silence.*)

TURIAF, *au milieu des Ligueurs.*

Rassurez-vous; tout est tranquille & dans l'ordre: nos craintes étoient vaines. Brissac, observé de toutes parts, n'a laissé échapper aucun signe de trahison; mais on ne sauroit jamais pécher par excès de vigilance. Nous avons épié ses moindres

actions; nous avons suivi tous les mouvemens qu'il s'est donnés & qui nous inquiétoient. Tous sont favorables à la défense de la ville. Il n'y a eu aucune sorte de communication entre lui & l'armée ennemie; ses dispositions y sont même contraires. Nous vous avions promis de ne pas le quitter de vue qu'il ne fût rentré chez lui; il est présentement dans son hôtel & va prendre du repos. Mais quatre espions veilleront à sa porte. Nous allons profiter du moment où il sommeillera, pour fermer un peu l'œil; car nous tombons de lassitude... Il n'y a rien à craindre pour cette nuit, nous en sommes garans.

BUSSY-LE-CLERC.

En cas d'alerte, nous serions bientôt éveillés & sous les armes.

TURIAF.

Vous pouvez dormir tranquillement.

AUBRY, *à Halfrenas & Turiaf.*

Mais dans quelle bonne rencontre vous êtes-vous donc trouvés, que vous ne voulez rien prendre?

HALFRENAS, *avec une certaine dignité.*

Nous sortons de chez Landriano.

AUBRY.

Ah, je ne m'étonne plus! Il est pour le moins aussi bien fourni que nous.

TURIAF.

Je vous en réponds... Je lui devois rendre un compte exact de notre marche. Il m'a fort applaudi. Nous nous sommes entretenus de nouveaux projets, au conseil desquels vous êtes invités pour demain à dix heures.

VARADE.

J'en étois déja instruit... Nous nous y rendrons. Allons, mes amis, à demain à dix heures.

GUINCESTRE, *saluant Varade.*

A demain, vénérable... Toi, viens mon cher Aubry: nos travaux, à nous, se prolongent quand les autres reposent. Nous n'avons pas encore tout achevé. Allons nous rendre à notre poste ordinaire. Dans quelques jours, nous serons amplement dédommagés de nos fatigues journalieres.

(*Ils se saluent en se séparant. les uns passant par une porte, les autres par une autre.*

SCENE VI.

HILAIRE pere, Made. HILAIRE, Mlle. LANCY, *après un silence.*

Mlle. LANCY, *du fond des cachots, avec un long soupir.*

O MON Dieu!... où suis-je?

HILAIRE pere.

Lancy!.. tu respires encore!... Infortunée!.. Ton sexe & ton âge n'ont point attendri tes bourreaux!

Mlle. LANCY.

Les barbares! comme ils vous ont traité! comme ils ont traité votre épouse!

HILAIRE pere.

Aura-t-elle succombé dans l'horreur de ces lieux? Chere épouse, unique amie!... tu ne m'entends donc plus!...

Made. HILAIRE.

Hilaire! mon époux! mon ami!... Je renais à ta voix!

HILAIRE pere.

O nouveau tourment! je frémis de vous entendre. Je suis coupable de ne vous avoir pas cru plus tôt... Je suis la cause de vos maux... Je voudrois réunir sur moi seul tous ceux qui vous accablent... O malheureuse compagne! si je pouvois seulement te toucher la main, la presser dans la mienne, pour dernier témoignage de ma tendresse!... Ne pouvant te voir, je te tends du moins les bras.

Made. HILAIRE.

Les miens sont brisés sous la pesanteur des chaînes & mes efforts sont vains... Et toi, pauvre Lancy! chere fille, toi, l'objet des vœux constans

de mon fils, voilà donc ta deſtinée!.. Pourquoi es-tu venue au-devant de ton malheur!.. Hilaire eſt abſent de ce lieu d'horreur... Mais l'eſpérance de le revoir s'éteint, hélas, avec ma vie!...

Mlle. LANCY.

Son image ne m'abandonne point... Mes derniers ſoupirs s'adreſſeront à lui... Qu'il vive & que j'expire... Je ſens plus que jamais combien mon cœur étoit à lui... Vous le dire en mourant, afin qu'il l'apprenne de vous après ma mort, eſt une eſpece de conſolation qui me ſoulage en ces momens... Oui, j'étois née pour l'aimer... & je meurs. (*Ici on entend le bruit éloigné des tambours. Bruit ſourd & confus.*)

HILAIRE pere.

Quel bruit ſourd interrompt le ſilence de cette affreuſe ſolitude?

Made. HILAIRE.

Le ſon du tambour ſemble réſonner au loin & vient mourir ſous ces voûtes lugubres.

HILAIRE pere.

Ecoutons! On diroit des ſoldats qui marchent en ordre de bataille.

Made. HILAIRE.

Si c'étoient des ſoldats de Henri, de ce Prince magnanime!..

Mlle. LANCY.

Des cris de joie ſemblent percer confuſément à travers ce tumulte.

CRIS DES PRISONNIERS *qui occupent le haut de la prison.*

Délivrez-nous! Nous périssons! Nous périssons! Délivrez-nous.

UNE VOIX SEULE.

Sauvez-nous! Nous mourons!

HILAIRE pere.

Entends-tu les cris de nos compagnons d'infortune?...

Made. HILAIRE.

Ils augmentent ma terreur... C'est à coup sûr quelqu'événement extraordinaire.

HILAIRE pere.

Je le crois... Mais, hélas! séparés des vivans, nous ne pouvons savoir ce qui se passe au dessus de nos têtes.. Et toi, Lancy, ma chere fille, que penses-tu?

Mlle. LANCY.

C'est peut-être l'appareil de quelqu'assaut, où le sang va couler encore.. O Dieu, épargne mon pere!

HILAIRE pere.

Nous sommes dans ces mêmes antres où ils ont traîné ces vénérables Magistrats que leurs mains meurtrieres ont osé attacher à un infâme gibet (1)

(1) Fait historique suffisamment connu.

Ligue odieuſe, déſolation de ma patrie, je te confondois avec l'auguſte religion!.. Ah! je le vois trop tard, l'on s'eſt toujours ſervi du nom de Dieu pour faire le malheur des hommes.. Pardon, ô mon Dieu! j'étois trompé. Ta loi ſeule eſt adorable; ta loi ne commande qu'amour, que charité.. Toute autre eſt dictée par l'impoſture.. Les perfides, comme ils ſont doux, flatteurs, hypocrites, quand ils veulent perſuader! Comme ils ſont cruels, féroces, dénaturés, quand ils ont la force en main!... Je ne l'aurois jamais cru.

(*Un bruit très fort ſe renouvelle & s'approche juſqu'aux portes. On entend un geolier ouvrir; il traverſe la ſcene, va frapper à une porte: il eſt ſuivi d'Aubry, qui arrive à la même porte à la hâte & qui appelle à haute voix le Gouverneur de la Baſtille. Le Gouverneur deſcend, accompagné de Turiaf & de Halfrenas.*)

SCENE VII.

ACTEURS précédens, BUSSY-LE-CLERC, TURIAF, HALFRENAS, AUBRY.

BUSSY-LE-CLERC, *à Aubry.*

Oh bien, qu'y a-t-il donc? Vous êtes tout interdit, votre viſage eſt altéré.

HALFRENAS.

Parlez-nous donc.

AUBRY.

Que je reprenne haleine ; j'ai peine à retrouver mes sens... Des troupes que je ne connois point, à la faveur des ténebres se répandent dans tous les quartiers & s'emparent, les drapeaux au vent, des places & des carrefours.

BUSSY-LE-CLERC.

Seroit-il possible ?

TURIAF.

Mais ce ne peut être que l'armée que l'on attendoit... Remettez-vous...

AUBRY, *avec colere.*

Et non, non, vous dis-je,.. J'ai des yeux... Ce ne sont pas là les soldats de la Ligue.

SCENE VIII.

ACTEURS précédens, GUINCESTRE.

GUINCESTRE, *arrivant hors d'haleine.*

Nous sommes perdus ; la ville est livrée ; les portes sont ouvertes à Henri. Ces tambours que vous entendez, ce sont ses troupes... Brissac nous a trahis...

TURIAF.

O fureur ! malheureux, que je suis !... Mon poignard étoit si près de son cœur ; pourquoi ai-je différé de frapper !

HALFRENAS.

J'avois un preſſentiment confus; que ne l'ai-je écouté!... Comme il a ſu nous tromper! O rage! (*Il enfonce ſon poignard dans une porte, comme s'il aſſaſſinoit Briſſac.*)

AUBRY.

Rougiſſez de l'avoir été...

SCENE IX.

ACTEURS précédens, VARADE.

VARADE, *en entrant.*

INDIGNES & lâches eſpions!.. Remettez à de pareilles gens le ſort des états! Que n'ai-je pu tout voir, tout examiner, tout ſuivre de mes propres yeux! (1)

HALFRENAS.

Vous étiez vous-même dans la plus parfaite ſécurité...

VARADE, *avec un cri ſourd.*

Eh, oui; d'après vos malheureuſes inſtructions... Je me déteſte, je me mépriſe moi-même de vous

(1) Le Cardinal de Pellevé mourut *de dépit*, en apprenant que le Roi étoit entré dans la ville. Les Capucins, les Jéſuites & les Chartreux refuſerent de prier Dieu pour le Roi; & le *Salyum fac Regem* ne fut chanté par eux que ſept ou huit années après. Henri eut le bon eſprit de les laiſſer faire, moyen plus court & plus facile: ils le chanterent d'eux-mêmes, parce qu'on ne le leur avoit pas ordonné.

avoir écoutés. Brissac s'est vendu au Navarrois. Henri entre victorieux... Quelle honte pour notre parti! Et comment n'avons-nous pas su prévoir que Brissac céderoit à la soif de l'or & de la faveur?

BUSSY-LE-CLERC.

Mais nous pouvons tenir quelque temps dans cette forteresse, canonner la ville; & qui sait encore ce qui arrivera?

VARADE.

Espoir inutile! Nous sommes environnés & sans défenses. Le peuple ignore même ce qui s'est passé; il s'éveille à peine... Brissac attendoit les troupes qu'il avoit fait cacher... Les portes s'ouvrent à son ordre, les barrieres tombent, & les soldats royalistes sont entrés en silence; ils se sont emparés sans bruit des places & carrefours (1). La bravoure anime un seul corps-de-garde Espagnol, qui veut s'opposer au passage. Ce corps fidele est enveloppé & massacré... (2) Henri s'avance au mi-

(1) Le lendemain de son entrée à Paris, le Roi ayant fait venir à son dîner le Secrétaire Nicolas, gros réjoui, dit Brantôme, bon compagnon, d'un esprit facétieux: „ Monsieur Nicolas, lui dit le Roi, quel parti suiviez-vous pendant les troubles? — A la vérité, Sire, j'avois quitté le *soleil* pour suivre la *lune*. — Mais que dis-tu de me voir à Paris comme j'y suis? — Je dis, Sire, qu'on a rendu à César ce qui appartenoit à César, comme il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. — *Ventre-Saint-Gris! on ne me l'a pas rendu à moi, on me l'a bien rendu.*"

(2) Outre le corps-de-garde Espagnol, il y eut deux ou trois bourgeois tués; ce qui affligea le Roi. Il a répété souvent qu'il auroit voulu racheter pour beaucoup la vie de

lieu d'un gros corps de nobleſſe. Mais, ce qui m'indigne le plus, c'eſt que cette marche reſſemble moins à une entrée militaire qu'à un triomphe pacifique; on le diroit affermi ſur le trône depuis longtemps. Le croirez-vous? après une ſi longue réſiſtance & marquée par tant d'actes de courage, pas un ſeul Catholique, vengeur de la religion & de l'état, n'a tendu une chaîne, n'a élevé une barricade: pas une ſeule main furieuſe ou déſeſpérée n'a ſu lancer de deſſus un toit une pierre, une poutre, une tuile. Il ne falloit qu'un coup tiré par un brave & digne citoyen, pour mettre tout en mouvement & ſauver la ville & la France... Quel peuple! Il n'aura jamais une baſe ſtable...

CRIS DU PEUPLE.

Vive Henri! Victoire au grand Roi!

CRIS DES PRISONNIERS, *qui percent la voûte.*

Vive Henri! Vive celui qui nous délivre!

GUINCESTRE.

J'entends la hache qui enfonce les portes...

CRIS DU PEUPLE.

Vive Henri! Victoire au grand Roi!

HALFRENAS.

Entendez-vous ces cris? O rage! Où nous ſauver?

---

ces trois citoyens, pour avoir la ſatisfaction de faire dire à la poſtérité, qu'il avoit pris Paris ſans répandre du ſang. Voilà de ces traits qu'on aime à trouver & à citer.

BUSSY-LE-CLERC.

Puisqu'il faut céder pour le moment, cédons. Venez, suivez-moi tous... Je vous menerai par les détours d'un souterrein qui nous conduira d'un côté favorable: notre retraite sera dans l'armée de Mayenne; & de là, plus furieux, plus intrépides, nous lui susciterons de nouveaux ennemis.

CRIS DES PRISONNIERS.

Vive Henri! Vive le Prince qui nous délivre!

AUBRY, *jettant un œil farouche sur les cachots.*

Si nous égorgions nos prisonniers?

VARADE.

Ce n'est point là une ressource... Est-ce un sang vil qu'il faut s'amuser à répandre?

GUINCESTRE.

Détestable Navarrois, je voue à toi & à ta race une haine éternelle!

AUBRY.

Eh! que lui fait notre haine? Que nous reste-t-il contre lui?

VARADE.

Le poignard (1). Venez.

---

(1) On prétend que Henri IV, ayant eu la levre inférieure percée par Chatel, lorsqu'il se baissoit heureusement pour embrasser quelqu'un de sa cour, & le coup lui ayant cassé deux dents, dit ces paroles assurément remarquables, & sur lesquelles on a fondé le mot terrible de cette piece: *Je savois déja par la bouche de gens dignes de foi, que les*

(Tous les Ligueurs sortent, & on les voit entrer l'un après l'autre par la porte d'un souterrain.)

SCENE X.

HILAIRE pere, Made. HILAIRE, Mlle. LANCY.

Made. HILAIRE.

HILAIRE!... Ces cris, les as-tu entendus?... Ciel!... Oserions-nous l'espérer?... O clémence divine!... O mon Dieu!... De quelle incertitude je suis agitée!

HILAIRE pere.

Paix, ma chere épouse, paix... Gardons-nous de nous faire entendre... Je tremble comme toi... Un espoir inattendu frappe mon cœur.... Mais craignons encore... Les monstres qui nous oppriment, ne sont pas éloignés... Ils pourroient revenir sur leurs pas... Quel bruit!... Est ce notre délivrance ou notre mort qui s'approche?

(On

Jésuites ne m'aiment pas; je viens d'en être convaincu par la mienne. Ravaillac lui perça le cœur, rue de la Ferronnerie. Un voile éternel semble étendu sur les véritables auteurs de sa mort. Ravaillac, comme tant d'autres, fut un instrument aveugle; mais qui arma son bras? Il transpire assez de clarté pour qu'on n'attribue pas uniquement cette mort à l'esprit du temps. Ainsi l'histoire, dans les scenes les plus curieuses & les plus intéressantes, est obligée de se taire, ou réduite à mentir.

(*On entend briser les dernieres portes, elles tombent. L'Officier Lancy entre à la tête d'une troupe de soldats armés comme lui de haches & d'épées; le bruit des tambours & des troupes se fait toujours entendre.*)

SCENE XI.

ACTEURS précédens, LANCY, SOLDATS ARMÉS.

LANCY, *avant que la porte tombe tout à fait, avec une forte exclamation.*

HILAIRE, cher Hilaire, respires-tu dans ces horribles lieux?

(*Ils répondent très fortement d'un seul cri:*)

Oui, oui, nous y sommes.

LANCY.

Ah! mon ami, où es-tu? où est-elle?

TOUTES LES VOIX.

Ici, ici, ici.

Mlle. LANCY.

C'est sa voix, c'est mon pere, c'est lui...

LANCY, *se précipitant avec sa suite dans le cachot.*

Je la retrouve, ma fille... Je viens assez à temps... La joie me suffoque. (*A sa suite.*) Ai-

dez-moi à soulever, à briser ses chaînes... Je ne puis parler.

(*Cet endroit de la prison se remplit de prisonniers délivrés & de soldats libérateurs. On a enfoncé toutes les portes. Ils s'embrassent. On entend à différens intervalles les cris de Vive Henri! vive Henri! mêlés du bruit des tambours & des trompettes.*)

PRISONNIERS ET SOLDATS, *s'embrassant dans la prison avec ame.*

Mon ami... Mon frere... Mon cousin... Mon oncle... Mon bienfaiteur...

(*Lancy avec sa fille, Hilaire avec sa femme, forment sur le devant de la scene un tableau muet & touchant. Les soldats les portent sur les bras. Ils sont immobiles de saisissement.*) (*Après un repos.*)

LANCY, *à Hilaire.*

Mon ami, quel moment!... Comme d'un instant à l'autre le sort de cette malheureuse ville est changé!... En vous quittant, je n'espérois pas si tôt vous revoir... A peine suis-je de retour au camp, que l'ordre arrive aux troupes de marcher vers les remparts. Je gémissois d'être forcé encore une fois de rougir mon épée du sang de mes compatriotes. Nous comptions aller à l'assaut... Quel a été notre étonnement & notre joie! Les portes s'ouvrent à l'approche de Henri. Brissac lui présente les clefs; tout se soumet: les factieux dispa-

roiſſent... Nous avançons... Non, ce n'eſt point une ville qui ſe ſoumet à ſon vainqueur; c'eſt un Roi paiſible qui entre en triomphe dans ſa capitale... Entendez vous ces cris d'allégreſſe?... Ils vont aux pieds des autels rendre hommage au Dieu des armées, d'une victoire d'autant plus chere à ſon cœur, qu'elle ne lui coûte point de ſang. Le Louvre va recevoir ſon Roi. La pompe du Monarque eſt dans l'ivreſſe de tout un peuple qui l'adore & le bénit. Tous les veſtiges de la guerre civile ſont effacés, il n'en reſte plus la moindre trace. L'abondance, ſur cent chars couronnés de verdure, apporte à la ville ſes dons variés. L'artiſan dans cet inſtant même peut reprendre paiſiblement ſes travaux accoutumés. L'ordre regne, comme s'il n'eût jamais été interrompu... Viens, mon cher Hilaire, viens contempler ce miracle, viens apprendre à connoître Henri... Ne te refuſe pas, je t'en ſupplie, au bonheur de l'aimer comme nous.

HILAIRE pere.

Ah, que me dis-tu! Vas, je ſuis bien déſabuſé... Victime crédule de cette Ligue perfide, je ſuis trop éclairé ſur ſes nombreux attentats; & ſi tu me vois ici, c'eſt qu'on a voulu étouffer la voix qui alloit divulguer les plus affreux complots.

LANCY.

Embraſſons-nous encore... Victoire entiere... Le cœur de mon ami nous eſt rendu... Il eſt délivré de la ſéduction des traîtres... Allons jouir de ce double triomphe.

HILAIRE pere.

Hélas, pourquoi faut-il que mon fils se soit écarté de nous!... Il ne manque à ma joie que de le revoir.

Made. HILAIRE.

O mere désolée! que vas-tu devenir! Que t'importe un jour si beau, si ton fils ne le partage!

Mlle. LANCY.

Ah, mon pere! ces momens cessent d'être fortunés par l'absence d'Hilaire... Je vous l'avoue, comme je le sens.

Made. HILAIRE.

Que nous le revoyions!... C'est à ce seul prix que tous nos maux pourront être effacés.

LANCY, *à sa fille.*

Je vous ai toujours regardés comme destinés l'un pour l'autre... Que le ciel vous rassemble, & je consens à vous unir.

Made. HILAIRE.

Cet espoir est bien flatteur; mais le ciel nous accordera-t-il cette derniere marque de sa miséricorde?

LANCY.

Et sur quel fondement vous désespérez-vous? Il est jeune, plein de force & de courage; il ne manque point, d'ailleurs, de prudence... Armez-vous plutôt de confiance, & telle que vous devez

ſa concevoir, après tant d'heureux miracles. Pourquoi ſe plaire dans des idées funebres, quand tout annonce la clémence du ciel? Le changement que vous venez d'éprouver, n'eſt-il pas un témoignage des graces toujours inattendues que la Providence tient en réſerve?

Made. HILAIRE.

J'eſpère en elle; je l'ai toujours adorée: mais la crainte eſt la plus forte; un preſſentiment ſecret & fatal me dit que je ne le verrai plus. (*Après un ſilence, on voit paroître Hilaire fils.*)

LANCY.

Il eſt trompé, il eſt trompé ce preſſentiment. Le voici!

SCENE XII ET DERNIERE.

ACTEURS précédens, HILAIRE fils.

HILAIRE fils, *ſe jettant éperdument dans les bras de ſa mere.*

Ils vivent encore & je ſuis dans leurs bras!

Made. HILAIRE.

Mon enfant?...

HILAIRE pere.

Mon fils!...

Mlle. LANCY.

Cher Hilaire!...

HILAIRE fils.

Ah, Lancy!... Ah, mon pere!... Quel coup du ciel!... Nous voilà tous réunis, nous voilà tous heureux!... Oui, le ciel m'a récompensé d'avoir été un des soldats de Henri. Sa cause étoit juste; je me suis rangé sous ses drapeaux, prêt à verser mon sang pour le libérateur de la patrie. Je l'ai vu, ce grand Roi que nous refusions de connoître, ce Roi que d'indignes factieux nous peignoient sous de si noires couleurs. Mon pere! d'un seul regard il m'a attaché à lui pour jamais. Ce n'est point un ennemi courroucé qui cherche la vengeance, c'est un Monarque bienfaisant qui veut commencer le bonheur du peuple. Il n'a fallu que sa présence, pour réveiller le patriotisme dans le cœur des Parisiens. Vous ne savez pas comme il reçoit tous ceux qui vont à lui, avec quel ton affable il répond à leurs demandes. Sous des traits guerriers, on reconnoît un bon Prince, un cœur françois, le meilleur des hommes & des Rois; & l'imposture vouloit le dépouiller de son héritage... Venez, venez tous jouir du plaisir de le voir. Allons tous nous réunir au transport de ceux qui l'entourent. On accourt, on le voit & l'on ne peut se rassasier de le voir, & l'on ne peut se défendre de l'aimer. C'est qu'il a ce front ouvert, où la grandeur s'allie à la générosité; il semble pere de cette foule immense qui l'environne; son geste, son regard, tout dit qu'on peut l'approcher; il a enfin la confiance du héros. *Laissez, laissez les venir à moi*, dit-il, *ils sont affamés de voir un Roi*... Au Louvre, sou-

levant une tapiſſerie qui le cachoit, il a dit: *Qu'il n'y ait point de voile entre mon peuple & moi!* J'ai embraſſé ſes genoux; il a daigné me ſourire. Je ne pouvois m'arracher d'auprès de lui; j'étois dans une ivreſſe dont je ne ſuis ſorti que pour ſonger à vous. Déſeſpéré de ne plus vous trouver, j'errois partout en vous cherchant, lorſqu'un ami, témoin de votre derniere infortune, vient de précipiter ici mes pas... J'entre avec la terreur & l'effroi... Je vous embraſſe avec joie & je bénis mille fois le ciel qui a mis fin à nos maux, en nous réuniſſant, en nous donnant un bon Roi & la paix (1).

NOUVEAUX CRIS DU PEUPLE.

Vive le grand Henri! Vive le grand Henri!

LANCY.

Entendez-vous ces nouveaux témoignages de l'ivreſſe publique? ..... Ils nous appellent..... Ne formons plus qu'une famille; allons nous jetter aux pieds du grand Roi: ce nom qu'on lui

(1) Henri IV marchant vers la cathédrale, étoit preſſé par la foule de tous les côtés. Les capitaines des gardes voulurent faire retirer cette multitude pour lui faciliter le paſſage: *Non*, leur dit-il, *j'aime mieux avoir plus de peine, & qu'ils me voient à leur aiſe.* Il écrivit à Gabrielle d'Eſtrées: „ J'ai reçu un plaiſant tour à l'égliſe. Une vieille „ femme âgée de quatre-vingts ans, m'eſt venue prendre „ par la tête & m'a baiſé." Se mettant à table à l'hôtel-de-ville pour ſouper, il dit en riant & en regardant ſes pieds, qu'il s'étoit crotté en venant à Paris, mais qu'il n'avoit point perdu ſes pas. C'eſt alors qu'il pouvoit dire à l'oreille de ſes amis: *Paris vaut bien une meſſe.*

donne, lui eſt dû; il eſt l'expreſſion de l'amour qui ne s'accorde qu'à la bonté. Elle va s'aſſeoir avec lui ſur le trône; les exploits guerriers les plus célebres diſparoiſſent devant cette nouvelle gloire que lui attribue la clémence.

Made. HILAIRE.

Jour mille fois heureux qui nous réunit!

HILAIRE pere.

C'eſt ſortir du tombeau pour revenir à la vie.

LANCY.

Oh, que d'actions de graces vous devez au ciel, ma chere fille!

Mlle. LANCY.

Du moment que je vous ai revu, mon pere, mon ame eſt en prieres & loue le maître ſuprême des événemens. Ce qu'Hilaire vient de nous expoſer m'a vivement touchée, & chaque mot qu'il a prononcé élevoit un hymne au fond de mon cœur. O mon Dieu! oui, j'aurai toujours confiance en votre miſéricorde... Je retrouve en un moment tout ce que j'avois perdu...

HILAIRE fils, *à Lancy.*

Lancy! le ciel connoît nos cœurs, comme vous les connoiſſez.... Il ſait que j'aſpire à un bonheur.

HILAIRE pere.

Et Lancy & ton pere approuvent ton amour. Tu ſeras heureux, & vous allez être unis. (*A Lancy en ſouriant.*) Mon ami, te rappelles-tu, que, dès

dès leur plus tendre enfance, nous nous sommes flattés de voir un jour former sous nos yeux cette douce union?

LANCY.

Pouvoit-elle commencer sous de plus heureux auspices? (*On entend les cris de* VIVE LE GRAND HENRI!) Allons mêler nos voix à ces acclamations universelles. Le regne d'un héros qui a connu le malheur, est fait pour accomplir la félicité de son peuple.

FIN.

F. G. P. inv. H. Godin sculp.

ZOË. *Acte III. Scene X*

PRÉFACE.

L'AMOUR eſt l'ame de la poéſie dramatique. Ceux qui n'ont pas aimé, ſe plaiſent néanmoins à connoître les différentes agitations qu'ils auroient pu éprouver. Ceux qui n'aiment plus, goûtent le plaiſir que Lucrece définit ſi bien, le plaiſir de l'homme qui, calme au port, découvre un vaiſſeau battu de la tempête. Ceux qui aiment, ajoutent aux traits du poëte, & repréſentent, pour ainſi dire, avec ſes perſonnages.

Les paſſions triſtes, telles que la vengeance, la haine, l'ambition démeſurée, ſont peu fécondes ſous le pinceau du poëte dramatique; c'eſt à regret qu'il ſe voit forcé de peindre des ſcélérats, des vindicatifs des ames baſſes & cruelles. Mais ces perſonnages

existant dans le monde & dans l'histoire, il doit les reproduire au naturel sur la scene, pour jeter dans les cœurs un salutaire effroi. Qu'il est heureux, lorsque son sujet lui commande des caracteres nobles & aimans, n'ayant que les torts qu'inspire l'ivresse du sentiment.

Les passions douces & tendres ont des nuances à l'infini, qu'il aime à retracer: ainsi l'amour qui réunit tous les sentimens vifs & délicats, est toujours nouveau à peindre; & les traits sous lesquels on peut le représenter, deviennent inépuisables par le charme & l'attrait que le modele inspire.

Je crois que l'amour est le véritable contrepoison de la débauche, qu'il n'appartient qu'à lui de balancer ses progrès rapides, & que son plus beau triomphe est de terrasser ce monstre qui prend son masque pour avilir notre ame & obscurcir nos meilleures qualités. Dans nos mœurs actuelles, on doit substituer la peinture, même un peu animée, de cette passion,

aux tableaux corrupteurs que le libertinage enfante & multiplie ſans ceſſe ſous nos yeux. Cette peinture eſt faite pour nous enlever au vice que pluſieurs livres modernes & dangereux tendent à propager, & nous ramener aux vertus qui ont toutes leur ſource dans les loix ſacrées de la nature.

PERSONNAGES.

SAINT MAXANDRE *pere, gentilhomme.*

SAINT MAXANDRE *fils.*

ZOE', *fille de Saint Maxandre.*

FRANVAL, *gentilhomme, amant de*

Madame GERVAIS, *tenant la poste.*

ANDRE', *postillon.*

BERTRAND, *valet d'écurie.*

DOMESTIQUES.

La scene est dans un bourg de France, sur la frontiere.

ZOÉ,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE I.

(*Le Théâtre représente une chambre d'auberge. Franval est assis près d'une petite table, occupé à écrire précipitamment quelques lignes. Il ploie la lettre & la cachete. Il est nuit encore. Il a sur sa table un flambeau, dont la lumiere est prête de s'éteindre. Il se leve & se promene à grands pas. Il doit être en bottes & non frisé.*)

SCENE PREMIERE.

FRANVAL, *en se promenant.*

Elle étoit née pour moi.... Elle est à moi.... La nature pour tous deux ne fit qu'une seule ame... Elle m'a choisi pour son libérateur; je me regarde comme son époux.... Qui voudra nous séparer, doit chercher plutôt à nous anéantir.. .. Quelle nuit j'ai passée! La crainte, l'agitation, l'amour, l'effroi, tout se confond dans mon cœur... Eh, que le jour encore est lent à paroître!

SCENE II.

FRANVAL, Madame GERVAIS *en déshabillé.*

Madame GERVAIS, *entr'ouvrant doucement la porte.*

PEUT-ON entrer?

FRANVAL, *allant au-devant d'elle.*

Entrez, Madame, dissipez mes inquiétudes, dites, comment a-t-elle passé la nuit?... Vous avez veillé auprès d'elle?

Madame GERVAIS.

Oui, Monsieur, vous me l'aviez si vivement recommandée!.. Elle ne s'est endormie que fort tard, & je viens de me lever sans bruit, de peur de troubler son repos.

FRANVAL.

Elle repose?

Madame GERVAIS.

Oui.

FRANVAL.

Ciel, prolonge son sommeil, qu'il répande enfin le calme & la paix dans son ame!

Madame GERVAIS.

Mais vous, Monsieur, avec ces souhaits-là, vous n'avez fait qu'arpenter votre chambre toute

la nuit. (*Montrant ſes bottes.*) Vous n'avez pas ſeulement ôté vos bottes. Le bruit de vos pas m'éveilloit en ſurſaut à chaque inſtant. A peine ai-je eu une heure pour m'aſſoupir.

FRANVAL.

Pardon, Madame... Je n'ai pas ſongé que votre chambre étoit au deſſous de la mienne. Je ne penſe à rien... Je ſuis... Pardonnez; je voulois partir, il y a une heure; me voilà encore. Vous m'avez dit que l'on comptoit cinq lieues d'ici à Rennefort. Il faut me faire ſeller un cheval; je ſerai de retour bien promptement.

Madame GERVAIS.

Quoi! vous n'attendez pas que Mademoiſelle votre ſœur ſoit levée?

FRANVAL.

Il n'eſt pas néceſſaire. Vous lui donnerez ce petit mot d'écrit; dites-lui bien que l'endroit où je vais n'eſt pas éloigné, que je ſerai de retour bien avant la nuit... Tâchez de la diſtraire, de la conſoler... Ces momens d'abſence, quelque courts qu'ils vous paroiſſent, vont être longs & bien amers à tous deux.

Madame GERVAIS, *en fixant Franval.*

Et vous êtes ſon frere?

FRANVAL.

Ah Madame! vous auroit-elle confié?...

Madame GERVAIS.

Elle ne m'a rien confié; elle a étouffé jusqu'à ſes ſoupirs; elle a affecté un air tranquille. Mais quand vous deſcendîtes hier au ſoir de votre chaiſe, Monſieur, dès l'abord, à vos craintes, à votre empreſſement, j'ai ſoupçonné..... Tous vos procédés ſont d'un homme d'honneur & portent l'empreinte d'un vrai reſpect.... Elle le mérite bien, & par ſes graces & par ſa modeſtie.

FRANVAL.

Ah, ſi vous la connoiſſiez!

Madame GERVAIS.

Sans vouloir pénétrer dans vos ſecrets, je m'intéreſſe à cette jeune perſonne... Il y a dix-huit ans que je tiens ici la poſte, & je puis dire que dans tout le canton l'on m'honore de quelque confiance.

FRANVAL.

J'en ſuis bien perſuadé, Madame..... Vous êtes veuve, m'a-t-on dit?

Madame GERVAIS.

Depuis ſix années.

FRANVAL.

Avez-vous des enfans?

Madame GERVAIS.

Non, à mon grand regret. Je les ai perdus en bas âge, & le ciel m'a privée d'une grande conſolation. J'aurois bien deſiré d'élever une petite

fille, n'eût-ce été que pour le plaisir de la marier.

FRANVAL.

Si vous aviez une fille, Madame, ne l'accorderiez-vous pas à celui qu'elle chériroit, qu'elle choisiroit de préférence, & qui conséquemment devroit la rendre heureuse?

Madame GERVAIS.

C'est, à ce que j'imagine, le plus sûr moyen pour se féliciter dans la suite d'avoir fait un mariage heureux.

FRANVAL.

Que vous pensez bien, Madame! Que ne pense-t-on de même dans d'autres états qui se croient éclairés, & que l'orgueil le plus faux trompe & aveugle!... Il est des caracteres altiers, qui s'aiment de préférence à leurs enfans, qui les regardent comme des esclaves entiérement subordonnés à leurs caprices.... Je vais m'ouvrir à vous; vous êtes une digne femme, vous serez compatissante... Votre soupçon n'étoit que trop bien fondé. Celle qui repose à deux pas d'ici n'est point ma sœur; c'est Zoé!... Elle fut créée pour moi, comme j'existe pour elle. C'est bien plus que de l'amour que je ressens. Du premier regard, s'alluma dans mon cœur cette flamme que rien ne peut plus éteindre. Est-il dans la nature une loi plus forte que l'union des cœurs?.. Sa mere approuvoit notre tendresse. Nous eûmes le malheur de la perdre; & l'inconsolable Zoé resta au pouvoir d'un pere... Il paroissoit m'aimer, le barbare! & il s'est rendu

tout à coup mon plus cruel persécuteur. Il avoit permis, autorisé mes soins, & tout à coup il me rejette... Il m'avoit presqu'accordé sa fille, & il s'est fait une joie inhumaine de me réduire au désespoir. A-t-il cru que l'on changeoit ainsi son cœur, & qu'on prenoit à son gré d'autres sentimens?.. Injuste envers moi, il veut encore que je respecte ses cruautés... Qu'allois-je devenir, Madame! Un moment plus tard Zoé m'étoit ravie. Emprisonnée à jamais dans un cloître..... Mais elle est à moi, malgré toutes les puissances de la terre. Tant qu'un souffle de vie m'animera, je la défendrai contre qui que ce soit..... Hier j'étois le plus malheureux des hommes, dans un état affreux & voisin de la mort. Aujourd'hui je me sens enflammé d'une vie nouvelle. Mon cœur est fort, rempli, content. Je triomphe; je l'ai arrachée à la violence...

Madame GERVAIS.

Vous m'effrayez, Monsieur.... Vous auriez pu l'enlever? Non: cela n'est pas croyable. Vous avez trop l'air d'un honnête homme, & ma maison ne pourroit plus vous servir d'asyle, si...

FRANVAL.

Avant de me condamner, écoutez-moi, Madame. Je vous ai dit que je m'étois fait une douce habitude de la voir. Cinq ans entiers s'écoulerent dans les transports innocens d'un amour vertueux & fidele. Chaque soir j'étois à ses pieds, mes pas se tournoient involontairement vers sa demeure, & c'est-là qu'habitoit pour moi la félicité pure. Je

ne rentrai jamais chez moi ſans l'aimer davantage, ſans remporter le ſentiment & l'image d'une nouvelle vertu & d'une nouvelle grace ; ſon frere, ah! quel cœur, & qu'il eſt bien le digne frere de mon amante! vous le connoîtrez, Madame ; ſon frere, mon plus tendre ami, protégeoit nos amours. Que j'étois heureux! Je ſatisfaiſois à la fois deux ſentimens plus doux l'un par l'autre, l'amour & l'amitié.... Naiſſance, fortune, égalité d'âge, ſuffrage d'une mere, tout preſſoit, tout ſollicitoit notre union.... L'orgueil qui s'attache à tout, qui ſe nourrit de rien, l'orgueil a tout détruit... Il s'agit un ſoir d'une diſpute ſur la nobleſſe: le pere de Zoé veut arracher du mien l'aveu d'une infériorité qui au fond n'exiſte pas, & les motifs les plus puériles viennent renverſer notre bonheur. Je ſoutins les droits légitimes de mon pere. Quelques paroles trop peu réfléchies m'échapperent peut-être dans l'état où je me trouvois. Cet homme violent oubli[illegible]ut à coup les nœuds anciens & ſacrés qui m'attachent à lui, à ſa maiſon, à ſa fille, à ſon fils. Il abuſe de ſon autorité pour leur défendre de me revoir. Il demeure inſenſible aux prieres de ſon fils qui intercede... Ah, ſi vous ſaviez ce que produiſit en moi cette injuſte & barbare défenſe! Je ne fis que l'idolâtrer encore davantage. L'amour ſut franchir les obſtacles; mais cet amour ſe décela par ſa vivacité même: notre tyran le ſut & furieux réſolut d'établir entre nous une ſéparation éternelle... J'arrive un ſoir au milieu des ténebres, j'entends des gémiſſemens qui

me percent l'ame. J'entre, je vois Zoé pâle, qui me ſerre la main d'une main tremblante, & qui me dit à voix baſſe: *Sauvez-vous, votre vie eſt en danger; fuyez... Un inſtant de plus, je verrai couler votre ſang... Demain je ſuis captive; mais ce cœur ſera toujours à vous: adieu....* Je ne m'éloigne point, je veux attendre cette mort qui m'étoit annoncée. Elle employa, pour me vaincre, ce pouvoir qui ſubjugue, & je m'éloignai emportant le déſeſpoir; il vint habiter & déchirer mon cœur... Averti de la route qui conduiſoit au lieu où elle alloit être enfermée, je m'y tranſportai ſans avoir conçu aucun projet; Dieu le ſait.... Je ne voulois que la voir en paſſant, & lui envoyer le dernier regard de l'amour..... Elle étoit avec ſon père dans ſa chaiſe, la mienne la précédoit de quelques pas. Tout-à coup, quelle révolution dans tout mon être! quel inſtinct inconnu & puiſſant me maîtriſe! Je deſcends, je m'avance ſeul & déſarmé, je me précipite au devant des chevaux pour périr écraſé ſous les roues qui l'entraînent loin de moi. Je m'attache aux rênes, je crie en pleurant à ce pere barbare de ne point empriſonner ſa fille, & que je me condamne dès ce moment à un exil volontaire; je lui en porte la parole ſacrée de l'honneur. Il pourſuit inhumainement ſa route; mes plaintes longtems prolongées ſe perdirent dans les airs. Mais Zoé, éperdue, échevelée, paroiſſant tout à coup à mi-corps à la portiere, me tend les bras, me regarde & me crie d'une voix étouffée: *Franval, je m'abandonne à vous; ſauvez moi de la priſon*

priſon & de la mort qui m'attendent.... Cette voix plaintive & chérie remue mon ame, éclipſe ma raiſon, me plonge dans le délire. Animé de ſon regard, tranſporté d'amour & de courage, je coupe les rênes, je perce le flanc des chevaux, j'oſe la diſputer, la ravir à un pere: bleſſé de ſes mains, mon ſang coule & je ne m'en apperçois pas. Zoé ſe précipite, s'élance dans ma chaiſe, tombe inanimée dans les bras qui s'ouvrent pour la recevoir. Je tiens, je preſſe ce cher tréſor, qui palpite de terreur contre mon ſein. Je la mets hors d'atteinte.... Ma courſe eſt encore plus rapide que ne le fut mon courage, & après quinze heures de fuite, j'arrive ici, Madame, décidé à mourir cent fois, plutôt que de l'abandonner.

Madame GERVAIS.

Je demeure interdite... Je n'oſe vous répondre. Que m'avez-vous annoncé? Eſt-il poſſible!.. Mais, en vous portant à cet excès de témérité, vous n'avez donc point ſongé à toute la rigueur des loix?

FRANVAL.

Je n'ai rien prévu. Le ciel qui voit mon cœur, diſpoſera de ma vie.... Je ne ſais ſi l'amour qui me pénetre me trompe; mais je me juge innocent & je me trouve ſans remords... Je l'aimois cet homme inflexible, je voulois le fléchir... Il s'eſt fait un plaiſir féroce de contempler nos larmes; qu'il s'attribue aujourd'hui tous les maux qu'il peut ſouffrir.

Madame GERVAIS.

Ah, Monsieur! tant que les passions nous agitent, nous ne les trouvons pas criminelles; mais celui qui ne partage point leurs transports, voit ce que la passion nous permet rarement d'envisager. Vous n'avez pas d'autre parti à prendre que d'embrasser les genoux de ce pere outragé & d'implorer votre grace en lui rendant sa fille.

FRANVAL, *d'un ton réfléchi.*

S'il ne s'agissoit que de moi, de mon bonheur, j'en ferois à l'instant le sacrifice; mais Zoé... Je l'enfermerois de mes mains dans un tombeau... Je puis prodiguer ma vie, mais non la sienne.

Madame GERVAIS.

Vous ne pouvez du moins vous dissimuler que vous êtes coupable d'un crime qui offense & le repos & l'ordre de la société.

FRANVAL, *tranquillement.*

Un crime... Je ne sais ce que les loix ont écrit; mais les loix des hommes sont loin de nous; elles n'ont pu deviner ce qui s'est passé entre nos ames, ce que notre bouche a répété, ce que nos cœurs ont senti. Les hommes ne pourront jamais nous juger... Que le monde entier m'accuse, me poursuive, me condamne: (*Mettant la main sur son cœur.*) il est-là un sentiment plus fort, qui m'empêche de me croire criminel.

Madame GERVAIS.

Conduit aux pieds des tribunaux, les juges vous plaindront peut-être : mais ils n'en feront pas moins forcés à prononcer...

FRANVAL, *vivement.*

Le trépas n'eſt rien... La ſéparation eſt plus que la mort. Dépoſitaire de ſon bonheur, ô Zoé, ô ma chaſte compagne, ô charme & félicité de ma vie, va, que tous les ſupplices ſoient prêts; je ne fermerai jamais mon cœur au raviſſement qu'y porte un ſeul de tes regards!... Eh! le fer qui, deux doigts plus bas, perçoit mon cœur, ne m'a point fait ſentir ſa bleſſure. Non, il n'eſt plus d'infortune pour qui a pu toucher ton ame... Quand je ſuis à toi, rien ne m'intimide.

Madame GERVAIS.

Ah! vous ne m'écoutez point. Vous êtes hors d'état de m'entendre.

FRANVAL.

Que celui qui aime prononce, & que tout autre ſe taiſe... Quand ma main la conduira aux pieds des autels, mes ſermens ſeront plus ſolemnels, mais non plus vrais, ni plus ſacrés.

Madame GERVAIS.

Songez-vous du moins que, par cette violence, vous avez donné lieu aux longs diſcours de la calomnie?

FRANVAL.

Elle tombera devant l'œil qui la verra... Je l'ai bien nommée ; Zoé eſt ma ſœur ; ſes charmes m'enivrent ſans m'égarer. Je n'imagine point d'autre volupté que celle d'arroſer ſes mains de mes larmes, de reſpirer à ſes genoux, d'entendre ſa voix touchante... Toute ma ſenſibilité ſe concentre alors dans mon cœur. Sa main, en touchant la mienne, n'allume point mon ſang ; notre amour eſt une fraternité douce, une confiance inaltérable & pure, & ne s'exprime le plus ſouvent que par un ſilence attendriſſant & calme, ou par des careſſes innocentes, auſſi chaſtes que ſes attraits.

Madame GERVAIS.

Mais, répondez-moi, Monſieur, avez-vous pris de ſages meſures pour dérober votre tête aux pourſuites & aux emportemens d'un pere ?.. Ne craignez-vous rien pour celle que vous nommez votre ſœur ?

FRANVAL.

Vous l'avez dit. C'eſt pour elle que je tremble : mon triomphe & mon bonheur ſont empoiſonnés. Ce cœur qui brûle d'amour eſt glacé vingt fois le jour par la crainte ; mais perſonne n'oſera porter la main ſur elle, pas même ſon pere. Que juſqu'à ſon nom, puiſqu'il l'a voulu, expire dans ma mémoire.

Madame GERVAIS.

Que ne donnerois-je pas pour vous ſavoir déjà loin d'ici & à l'abri de ſes recherches !

FRANVAL.

Cet endroit eſt écarté de la route ordinaire. J'aurois bien pourſuivi, mais il a fallu que Zoé prît enfin quelque repos. Dieu! que n'a-t-elle pas ſouffert!.. Je vous la confie, Madame. Sa ſituation & nos peines ont dû vous toucher.

Madame GERVAIS.

Votre amour me paroît ſi vrai, qu'il faut s'intéreſſer à vous, malgré ſoi.

FRANVAL.

Je pars pour quelques heures, & vous laiſſe mille fois plus que ma vie. L'univers ſans elle ne ſeroit plus rien pour moi. Veillez, de grace....

Madame GERVAIS.

Je ne la quitterai pas:... Repoſez-vous ſur mes ſoins.

FRANVAL.

Je reçois vos ſervices avec la plus vive reconnoiſſance... Vous marquez de la compaſſion pour deux cœurs cruellement agités & qui ont quelque droit à la pitié des ames ſenſibles. (*Zoé paroît dans le fond du théâtre.*) (*Avec exclamation.*) Voyez-la, Madame; voilà le tréſor qu'on a voulu me ravir.. Jugez-moi: pouvois-je conſentir à m'en ſéparer?

SCENE III.

FRANVAL, ZOÉ, Madame GERVAIS.

(*Zoé est en déshabillé blanc; les cheveux épars & dans un négligé touchant.*)

FRANVAL, *allant au devant d'elle.*

CHERE Zoé!.. Encore abattue? ..... Et ce courage que vous m'aviez promis, le courage que l'amour donne?.... Asseyez-vous... Auriez-vous passé une nuit agitée?

ZOÉ.

Ah, si ce n'étoit qu'une nuit, Franval!.. Mais le réveil, hélas!....

FRANVAL.

Eh bien, divine amie, le réveil?.... Qu'a-t-il qui doive vous troubler?

ZOÉ.

Ah! Franval, faut-il vous le dire? ce n'est plus ce réveil paisible, où mon cœur satisfait alloit chercher le sein de la nature... Voici le moment où j'entrois dans la chambre de mon pere, où je recevois ses caresses, où il pressoit sa fille entre ses bras, où il l'honoroit d'un nom que je n'entendrai plus, que je ne mérite plus... Malheureuse! que ce jour ressemble peu au reste de ma vie!

FRANVAL.

Ah, Zoé! tu le sais, je l'aimois celui que tu appelles & que tu regrettes. Eh! comment ne l'aurois-je pas chéri, puisqu'il t'a donné le jour?... Je sens même, en ta présence, que je ne saurois le haïr... Homme injuste, à quoi m'as-tu réduit? Je me serois honoré de porter le nom de ton fils!.. Ah, Zoé! oublions le passé, & après tant d'orages, goûtons le repos.

ZOÉ.

Il n'en est plus pour moi. Le courroux d'un pere me poursuit, & sa malédiction est déjà montée au ciel.... Je suis punie..... Quelle situation que la mienne, Franval! Où sommes-nous! Qu'avons-nous fait!

FRANVAL.

Le passé n'est plus à nous.... Soyons vertueux, Zoé; mais ayons en même tems ce courage qui sied à deux cœurs libres, fortement épris, & qui désormais doivent vivre, agir, penser & sentir l'un par l'autre... Crois-moi, l'amour ne noüs a point égarés. La tyrannie capricieuse d'un seul homme devoit-elle anéantir cette voix intime & puissante qui nous crie d'aimer & d'être heureux? Nous le sommes. Ne profanons point le bonheur par le remords. Nous nous cherchions dans l'univers, nous nous sommes rencontrés; nous nous appartenons... Va, la servitude honteuse qu'on vouloit nous imposer, nous auroit dégradés, nous auroit ravi la gloire & le plaisir de l'existence...

Ne soyons point cruels à nous-mêmes & parjures à ces douces & saintes loix, les seules peut-être que firent l'amour & la nature.

ZOÉ.

Ma situation, Franval, est bien différente de la vôtre; vous êtes si transporté que vous n'appercevez seulement pas la confusion qui m'environne... Où suis-je?

FRANVAL.

Près de l'ami le plus sincere... Les affections de pere, d'époux, de frere, d'amant, je les réunis toutes en moi seul... Zoé, partage mon délire. Il est brûlant & délicieux.

ZOÉ.

Vous ne voyez que vous.... Vous ne considérez pas assez ce que je peux devenir; vous ne m'entendez plus... Il faudra donc vous dérober jusqu'à mes soupirs?

FRANVAL.

Qui, moi, ne point partager tes douleurs & tes peines; moi, qui ne consens plus à être heureux un seul moment sans toi!... Avec quels yeux me voyez-vous donc, Zoé?

ZOÉ.

Avec les yeux de l'amour, Franval. Il t'excuse & te pardonne.

FRANVAL, *lui baisant la main.*

Eh bien, je te conjure par cet amour même, & par cette confiance plus douce encore, de dissiper

per tes alarmes. Que tout ce qui n'eſt point amour, s'efface dans le ſentiment qui nous unit & nous enchaîne. Je réponds de ta félicité; oui, je remplacerai tout ce que tu as perdu, & tu ſeras dédommagée : crois-en ici le ſerment de mon cœur.... A chaque inſtant s'accroît le feu de mon amour: en douterois-tu, Zoé?

ZOÉ.

Je ſerois injuſte & je me punirois moi-même. Hélas, c'eſt l'unique lien qui m'attache à la vie... Ah! vous me l'avez trop fait entendre, Franval, je n'ai plus que vous ſur la terre... Tout le reſte m'opprime ou me mépriſe.

FRANVAL.

Tu te connois mal, Zoé: tes graces naïves & tes vertus forcent le reſpect.... Malheur à qui oſera t'offenſer!... Eh! ſi, m'oubliant une ſeule fois, j'élevois dans ton ame le moindre nuage de chagrin; ſi tu n'étois pas également, conſtamment adorée, reſpectée, prononce alors le nom d'un pere, & que je tombe foudroyé!

ZOÉ.

Ayez pitié de moi, Franval; pardonnez-moi. Mais à qui confierai-je mes peines, ſi ce n'eſt à vous? Elles ſemblent diminuer, lorſque je vous en fais l'aveu.

FRANVAL.

Ah! verſe-les toutes dans mon ſein, chere Zoé... Quel trouble vous agite?

ZOÉ.

Mon sommeil, vous le dirai-je! n'a été qu'un rêve pénible... Que ne puis-je vous peindre les frayeurs de cette nuit, aussi vivement que je les ai senties!.. J'ai entendu une voix qui m'ordonnoit de m'arrêter. C'étoit la voix de mon pere... Au moment où je me suis retournée, il a levé le bras sur vous, & j'ai vu votre sang couler... Vous appellerez mes rêves des tourmens imaginaires; mais ils sont pour moi des tourmens réels. Hélas! ne peut-il pas venir ici vous frapper jusques dans mes bras?

FRANVAL.

Qu'il épuise tout mon sang, puisqu'il a soif de le répandre... Je ne saurai point m'armer contre lui.

ZOÉ.

Eh! quel coup pourroit tomber sur vous sans revenir contre moi?.. Le ciel est juste, Franval, il punit dans le sein du repos celle qui a bravé l'autorité d'un pere.

FRANVAL.

Dans le monde entier c'est mon seul ennemi... Je sais qu'il est extrême dans ses vengeances; mais mon amour, non moins véhément, est au-dessus de ses fureurs; & quand ce cœur t'adore, il dédaigne apprend à trembler... Imite-moi.

ZOÉ.

Vous voulez que j'étouffe mes frayeurs? Hélas! le puis-je?

FRANVAL.

Il nous reste un appui; ton frere est pour nous. Crois-moi, nous serons invincibles.

ZOÉ.

Ce frere si tendre, hélas! je n'osois vous en parler... Je crains aujourd'hui tout ce qui m'a été cher... Que pense-t-il en ce moment de sa malheureuse sœur? Comment la voit-il? . . .

FRANVAL.

Il nous plaint & nous aime encore plus, j'en suis sûr. Son amitié ne ressemble point aux amitiés vulgaires : noble, forte, éclairée, courageuse, elle croîtra dans notre infortune.

ZOÉ.

Si je conserve encore son estime, cette consolation me sera bien précieuse... Où est le tems où je vivois honorée au sein de ma famille? Tout étoit calme autour de moi; comme tout est changé!.. Oh, qu'est à présent la maison de mon pere!

FRANVAL, *avec dignité.*

Vous y rentrerez, Zoé, avec un titre fait pour désarmer la haine... Mais faut-il que je te révele tout ce qui se passe en moi? Songe que je suis jaloux aujourd'hui d'occuper dans ton cœur la premiere place; elle m'est due... Regrette un pere, j'y consens; mais si ta tendresse est égale à la mienne, prends mon ame & triomphe de ces vaines terreurs. Si des hommes barbares nous persécutent, eh bien, que demandons-nous? que nous

faut-il ? Un désert & la liberté... Ose t'abandonner à moi; & sous un ciel nouveau, sur une terre étrangere, nous n'aurons-là que le ciel & l'amour pour témoins, pour juges & pour maîtres.

ZOÉ.

Vous voulez me subjuguer toute entiere... Eh bien, soyez satisfait, je ne sens, ne respire & n'agis plus que par votre volonté. Je retrouve en votre présence le courage qui m'abandonne loin de vous; mais tremblez aussi de vous abuser, & craignez, en m'annonçant le repos & le bonheur, de nous tromper tous deux.

FRANVAL.

Unis une fois, je défie le sort & les tyrans... Bientôt je vais... (*Il prend son chapeau & son fouet.*) Adieu pour quelques instans...

ZOÉ, *avec surprise & douleur.*

Vous me quittez, vous m'abandonnez seule ici ?

FRANVAL.

Je ne voulois m'offrir à vous qu'à mon retour. Je vole & reviens. Je n'avois pas prévu... Je suis forcé... Ce mot dit tout. Lisez (*Il présente la lettre qu'il a écrite.*) Cette lettre vous instruira. (*Zoé ouvre la lettre, lit & garde le silence.*) (*Avec dignité.*) Il me tarde, Zoé, que vous soyez dans un lieu digne de vous recevoir. Je vais trouver cet oncle chéri dont je vous ai parlé... Là, vous retrouverez, j'ose le dire, ce que vous avez quitté; & vous y serez libre de me donner un titre qui ne

me sera précieux qu'autant que je l'obtiendrai d'un cœur maître de soi.

ZOÉ.

Je frémis de me séparer de vous, même pour un moment.

FRANVAL.

Et moi, que ne donnerois-je pas pour m'épargner ces heures lentes & cruelles! Mais le plus tendre des amis, le plus aimé des frères va bientôt se rendre ici. Je lui ai écrit, il ne tardera point; je le connois trop bien; son zele s'enflammera dans ces circonstances. Quelle joie pour mon cœur, de vous retrouver tous deux à mon retour! Ah, c'est bien au milieu de vous qu'existe mon univers!

ZOÉ, *après avoir relu la lettre.*

Allez, Franval, puisque tout l'ordonne; mais gardez-vous d'exposer votre santé par une course trop violente; différez plutôt de quelques heures: Je serai moins impatiente avec mon frere... Ménagez-vous, Franval, & songez que c'est à m'aimer.

FRANVAL.

Depuis que l'amour m'anime; je résiste à toutes les fatigues; l'amour semble avoir doublé mon être. Les veilles, les courses, rien ne me coûte, rien ne m'abat. Un frere généreux, le héros de l'amitié appuie notre tendresse; elle sera triomphante; j'en nourris le doux pressentiment. Qu'il vienne

dissiper tes craintes, qu'il te tienne lieu d'un pere dont la cruauté....

ZOÉ.

Arrête, cher Franval; respecte-le ce pere justement courroucé. N'ajoutons point à l'offense qui lui a été faite. Est-ce à nous de l'accuser? Peut-être en ce moment il maudit sa fille; il la dévoue à la colere céleste; en vous aimant, Franval, j'ai perdu sa tendresse... Si c'étoit pour jamais!.. Non, nous devons la recouvrer, ou mourir un jour de repentir & de douleur à ses genoux.

FRANVAL.

O Zoé, assemblage unique de toutes les vertus! après les tourmens qu'il m'a causés, tu parviendras encore à me le faire aimer. Cette derniere victoire t'est réservée; oui, j'ai tant d'amour près de toi, que je ne connois plus tout ce qui peut ressembler à la haine; je lui pardonne au seul son de ta voix... Regne entiérement sur mon ame, Zoé, éteins-y tout sentiment qui n'est pas l'amour, fais rentrer dans ce cœur toutes les vertus paisibles & douces; je ne veux plus qu'aimer, je ne veux plus avoir d'autre ame que la tienne. Mais seche ces larmes, si elles ne sont pas de tendresse, & songe que notre amour n'admet plus désormais ces plaintes & ces regrets, partage des ames foibles & vulgaires. Notre amour est vertu, l'œil chaste du ciel peut le contempler, & nos transports sont purs, comme sa lumiere. *(Il baise la main de Zoé dans un silence expressif, & dit à voix basse à Madame*

Gervais, qu'il emmene.) Venez, Madame; j'ai quelque chose d'important à vous recommander.

SCENE IV.

ZOE', *seule.*

Un frisson court dans mes veines.... Le présent ne déchire-t-il pas assez mon cœur, sans augmenter mes tourmens par la terreur de l'avenir! Quel fera-t-il?... Epuisée par les pleurs & les gémissemens, je voudrois être forte, & je succombe dès que sa voix ne frappe plus mon oreille.... O Franval! ton amante n'est plus rien, séparée de toi; & si elle a quelque fermeté, ce n'est que lorsqu'elle t'entend.

SCENE V.

ZOE', Madame GERVAIS.

Madame GERVAIS.

Avec quel empressement il me renvoie vers vous! En quels termes touchans il m'a recommandé de ne point vous quitter!... Quel feu! quelle ame! Non, j'ai peu vu d'amans comme lui. Il vous aime.... comme je veux que l'on aime. (*Un silence.*) Me voici donc entrée malgré moi dans votre confidence, je ne la trahirai point: il seroit bien difficile de ne point s'attendrir sur vous; on prend même votre défense en vous voyant. Vous

étiez véritablement nés l'un pour l'autre : pourquoi votre pere ?...

ZOÉ.

Jaloux à l'excès de son autorité, il n'a jamais voulu pardonner à mon amant ma propre désobéissance ; & les efforts que l'infortuné a faits pour le fléchir, n'ont servi qu'à l'irriter davantage.

Madame GERVAIS.

C'est un homme cependant bien estimable que votre amant.

ZOÉ.

Il est des caracteres inflexibles que rien ne désarme... Mon pere est du nombre.

Madame GERVAIS.

Je crois son respect sincere, profond, & je ne m'y trompe pas. D'ailleurs il a tout pour lui ; son ame est vraiment imprimée sur sa physionomie ; & je m'abuserois fort, si elle n'étoit pas remplie de vérité & de noblesse.

ZOÉ.

Vous avez bien su le connoître, Madame, & je me plais à vous entendre. Oui, mon amant est un homme vrai & digne de mon estime. Depuis cinq ans que je le connois, je n'ai découvert en lui que des vertus ; elles sont mêlangées, il est vrai, d'une certaine impétuosité de caractere que je condamne, mais qu'on pardonne aisément, car il redevient calme & doux un instant après. Il s'est

fait aimer ſans chercher à me ſéduire; dès le premier moment je l'ai diſtingué de cette foule de jeunes gens, dont les éloges, à force d'être flatteurs, deviennent preſque des outrages. Mon amant a toujours été ſimple dans ſes diſcours & franc dans ſes actions. Avec lui j'ai pu me trouver ſeule ſans avoir à redouter un regard, & c'eſt cette confiance intime qui m'a perdue à l'inſtant de cette fuite inconcevable... Ma faute eſt énorme, je le ſais; c'eſt en ce moment qu'elle ſe montre dans tout ſon jour, & je ſens trop que rien ne pourra jamais l'effacer.

Madame GERVAIS.

Vous pouvez vous regarder ici comme dans un lieu ſûr, je vous déroberai à tous les regards; mais permettez-moi quelques réflexions. Si l'amour eſt ſouvent plus fort que la raiſon, celle-ci ne peut-elle pas triompher à ſon tour? ne ſauroit-elle vous enſeigner les moyens de vous réconcilier avec un pere? Il n'attend peut-être que votre retour, & vous pourriez alors trouver grace à ſes yeux.

ZOÉ.

Non: mon crime eſt irréparable... Le remords me tourmente, mais ſans me ramener à lui. Je l'aime & je l'offenſe! Ah, qu'il eſt bien vengé!

Madame GERVAIS.

Il vous a beaucoup chérie, me diſiez-vous?

ZOÉ.

Hélas!

Madame GERVAIS.

En vous rejetant dans son sein, en satisfaisant au devoir, touché de cette soumission qu'il attend sans doute, il s'appaisera peut-être & vous pardonnera à tous deux.

ZOÉ.

Il ne pardonneroit pas & j'en perdrois la vie... Ce seroit peu; mais la tombe qui s'ouvre sous mes pas, mon amant m'y suit & s'y précipite après moi. Grand Dieu, je ne hasarderai point ses jours! Mes terreurs ne sont que trop légitimes; mon pere est l'homme inexorable; si je rentre en son pouvoir, je meurs, & le même coup, vous dis-je, donne la mort à mon amant.

Madame GERVAIS.

Pourquoi ce désespoir? Les entrailles d'un pere sont toujours prêtes à s'émouvoir aux cris de la nature & du repentir.

ZOÉ.

Si je le croyois... Mais non: il n'y faut plus penser... Je le vois toujours se débattant sous la main qui remporta cette horrible victoire. Il m'appelloit à grands cris tandis que je fuyois. Pâle de colere, ses yeux lançoient la foudre sur sa malheureuse fille: le désordre & le courroux de ce front vénérable... Mon supplice n'est point prêt à finir: cette image toujours présente sera mon éternel châtiment; elle abrégera ma triste vie. Non: plus de bonheur pour moi... Je n'ai plus de pere... Je l'ai trop offensé... Que le ciel retranche de mes

jours pour ajouter aux siens! Mais il n'est plus en moi de soutenir sa vue... Son aspect, à cette heure, me donneroit la mort.

Madame GERVAIS.

Dans un âge si tendre & avec des vertus si douces, comment avez-vous pu vous porter à tant d'audace, & contre qui?

ZÉ.

Je ne le sais pas moi-même, & lorsque je reporte mes regards sur cet instant de ma vie, je frissonne épouvantée, & je ne le conçois pas bien encore..... Un bras invincible sembloit m'entraîner... Plaignez-moi; mais si vous aviez pu suivre les progrès de cette passion fatale, voir comment l'amour, chaque jour plus victorieux, s'est rendu maître de mon cœur... Que n'ai-je point fait pour l'assujettir!.. Vains efforts! L'idée affreuse d'être séparée de lui, & pour jamais, m'effraya plus que si les gouffres de l'enfer se fussent ouverts à l'instant même, pour me dévorer... J'ai reculé, j'ai fui, j'ai cherché un asyle... Non: ses tendres soins, sa vue, son langage tiennent désormais à mon existence; je ne me livrerai plus d'inutiles combats, je rentre dans mon ame & j'y trouve l'orgueil d'être aimée de lui. J'oserois révéler sa tendresse à toute la terre; & dans ce moment même, malgré tout ce qui m'environne, je ne me regarde point comme avilie.

Madame GERVAIS.

Sans vouloir placer sous vos yeux des images désespérantes, je ne puis vous dissimuler qu'en

fuyant ainſi, vous haſardez la tête de celui que vous aimez.

ZOÉ, *épouvantée.*

Je haſarde ſa tête, moi? Mais il ne m'a point enlevée, jamais il n'en eut le deſſein ni la penſée; c'eſt moi qui lui ai crié de me délivrer....

Madame GERVAIS.

Il n'en ſera pas moins jugé criminel; & les loix, malgré tout ce que vous pourrez dire, ne ralentiront pas leur rigueur.

ZOÉ.

Hélas! je n'ai point ſongé aux loix des hommes. Qu'eſt-ce que les loix des hommes, & comment pouvoient-elles lire dans nos cœurs? Mais je répéterai dans les tribunaux, je dirai à toute la terre que mon amant n'eſt point un raviſſeur, ni un ſéducteur; que j'ai fui volontairement; que je me ſuis donnée....

Madame GERVAIS.

Il ſera ſous le glaive de la juſtice tant qu'il plaira à un pere de frapper.

ZOÉ.

Il frappera! Il n'épargnera pas le plus aimable des hommes!... Jamais il n'a ſu le connoître. Il ne mourra pas ſeul, il eſt vrai; mais ſe peut-il que j'aie expoſé ſes jours? Que ne m'a-t-il plutôt oubliée!.. M'oublier! Ah! j'embraſſe tous les tourmens avant celui-là... Eh bien, fuyons ſur

une terre étrangere; que j'y habite la plus humble des cabanes, que j'y vive solitaire, cachée, méconnue de l'univers, mais chere à celui pour qui je consens à tout abandonner.

Madame GERVAIS, *la serrant entre ses bras.*

Combien vous redoublez mon intérêt, aimable & malheureuse enfant! Combien vous m'attendrissez! Envain je blâmerois votre amour; il est trop au-dessus des passions ordinaires.

ZOÉ.

Depuis ce que vous m'avez dit, les terreurs s'amassent dans mon sein. Quoi! on le chargeroit de ma propre révolte? Hélas! je voudrois être en ce moment dans un désert inhabité, le soustraire, le dérober à tous ces hommes insensibles & cruels, à ces tyrans farouches, à ces bourreaux qui ne savent ni connoître ni pardonner à l'amour. Ils n'ont donc jamais aimé? Je voudrois.... (*On entend du bruit.*) (*Avec le cri de la frayeur.*) On vient; cachez-moi.... Mes genoux chancelent... Tout est pour moi un juge, un accusateur, un ministre de la vengeance.

Madame GERVAIS, *la soutenant.*

Rassurez-vous... C'est la voix de notre André, ce serviteur fidele... Oui, c'est lui-même; il a fait diligence. Je vous l'avois bien dit que ce garçon-là iroit grand train.

SCENE VI.

ZOE, Madame GERVAIS, ANDRE.

André tout botté & le fouet à la main, entre, & on le voit buvant un verre de vin à la porte.

Me voilà... Me voilà... Eſt-ce bien aller? Oh, oh, c'eſt que je ſuis tout cœur, voyez-vous, pour le monde que j'aime moi!.. Mais où eſt-il donc le Monſieur?

Madame GERVAIS.

Le Monſieur va venir..... En attendant, rends toujours compte de ton meſſage à Mademoiſelle.

ANDRÉ, *ſecouant la tête.*

Oui, vraiment oui, rendre compte à d'autres! Vous avez beau être ma maîtreſſe; je ſais mon devoir, moi... Tenez, je vous le dis, tant que vous reſterez-là, on ne m'arrachera pas ſeulement une ſyllabe.

Madame GERVAIS.

Et pourquoi donc, André?

ANDRÉ.

Pour raiſon. C'eſt qu'il y a des choſes dans cette affaire, que le Monſieur ne vous a pas dites, & que je ſais, moi, mais ſous le ſecret... Ainſi, vous me voyez bien, me voilà; mais je ne parlerai ni plus ni moins qu'un terme.

(*Madame Gervais va pour ſe retirer.*)

ZOÉ, *l'arrêtant.*

Mais il n'y a point de secret pour vous, Madame; mes plus intimes pensées vous sont déjà connues & je ne vous en cacherai aucune... Restez, restez, je vous en prie; j'ai trop besoin de vos consolations, elles me sont trop cheres. Parlez, André, parlez devant Madame, & dites tout ce que vous savez, comme si j'étois seule.

ANDRÉ.

Puisque Mademoiselle le permet, à la bonne-heure, cela change la these... Je vais donc parler d'après votre volonté, Mademoiselle. (*A Madame Gervais.*) Sans cela, quoique ma maîtresse, vous ne seriez point dans la confidence de ce que j'ai vu.

ZOÉ.

Parlez, mon cher André, parlez; vous pouvez tout dire : qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous appris ?... Ne me déguisez rien... Il faut que je sache tout, quelque funestes que puissent être ces nouvelles.

ANDRÉ.

J'obéis donc; c'est que je fais mon thême, moi, voyez-vous. On ne me surprendra point à babiller sur les histoires d'autrui. Cela ne me regarde pas, chacun pour soi... Voilà donc ce que j'avois à vous rapporter... Je suis arrivé dans une maison, où je crois qu'il n'habitoit plus personne... Ce qui y restoit étoit dans une affliction comme on n'en voit pas. On disoit que le maître du logis ve-

noit de le quitter, mais pour bien du tems, jusqu'à ce qu'il eût rattrapé sa fille, pour la cloîtrer entre quatre murailles à tout jamais.... Je suis donc entré dans une solitude, où tout le monde étoit effaré. J'ai demandé après M. de Saint Maxandre fils, qui est Monsieur votre frere, n'est-il pas vrai, Mademoiselle? & cela pour lui remettre, sans être vu de qui que ce soit, à lui-même en main propre & point à d'autre, la lettre dont j'avois l'honneur d'être le porteur. Les gens me regardoient sans me voir, & me répondoient sans m'entendre. Tant à la fin que Monsieur votre frere est venu lui-même en personne à ma rencontre. Quand il m'eut dit son nom, & qu'il me l'eut répété plusieurs fois, je vis bien que c'étoit lui, & alors je tirai une lettre de ma poche, & je la lui gliſſai dans la main, en regardant autour de nous si personne ne nous voyoit... Oh, si vous aviez vu avec quelle précipitation il a brisé le cachet! Il ne la lisoit pas cette lettre, il la dévoroit... C'est un bien beau garçon que votre frere, Mademoiselle; & ma foi, si vous me permettez de vous le dire, il vous ressemble beaucoup: mais en même tems c'est un excellent cœur; car je l'ai vu pleurer & cela m'a tout attendri... Il vouloit écrire, & puis il ne vouloit plus; il marchoit, s'arrêtoit, sanglottoit; & puis tout-à-coup me serrant dans ses bras, il m'a dit: *pars, mon cher ami, pars, dis que je m'y rendrai.* Et puis reprenant son silence, portant la main à son front, & marchant à grands pas, il n'a plus rien dit du tout... Je m'en allois; il m'a rappellé; &

se mettant à écrire devant moi ce qui est là-dedans, il m'a embrassé encore une fois: ce qui m'a fait plus de plaisir en vérité que tout l'argent qu'il me donnoit; car n'eût-ce été la crainte de lui faire une insulte, je lui aurois rendu son argent: tant j'ai pris de l'amitié pour lui, sur sa bonne mine & sur ses nobles façons... Je l'aime, moi, je l'aime; car c'est un homme bien aimable... Aussi, comme il m'avoit recommandé de venir vîte, j'ai couru ventre à terre & voilà la lettre.

Zoé, *la prenant avec vivacité, & faisant un mouvement pour la décacheter, puis s'arrêtant tout à coup.*

Qu'allois-je faire! C'est à lui qu'elle est adressée & non à moi; il y a là peut-être des choses que je dois ignorer... Et ne t'a-t-il rien dit pour moi, mon frere?

ANDRÉ.

Non, Mademoiselle, pas un mot. En me quittant, il s'est caché le visage de ses deux mains, & puis il s'est enfoncé dans cette longue maison, où je l'ai perdu de vue...

ZOÉ.

Rien pour moi!... Que cet oubli m'est sensible! Eh! mon frere me verroit-il avec mépris? Ce seroit bien là le dernier coup du malheur.

Madame GERVAIS.

Mais la lettre dit sans doute ce qu'il n'a pu dire de vive voix.... Attendez, & vous y verrez sûrement des marques de sa tendresse.

ZOÉ.

Ah, s'il ne m'aimoit plus, que deviendrois-je! Faudroit-il tout perdre en un jour! (*A André.*) Allez vous repoſer, mon cher André, & ſoyez ſûr que vos peines ſeront bien récompenſées.

ANDRÉ, *gaiement.*

S'il le faut, je ſuis prêt à repartir, quoique bien las; le tout pour votre ſervice, Mademoiſelle, entendez-vous? & cela ſans intérêt au moins.... Demandez à Madame comme je ſuis.... Allez, quand quelqu'un me plaît, & qu'une perſonne eſt belle & touchante comme vous, honnête & poli comme ce Monſieur, il n'y a pas beſoin de me dire mon devoir: j'irois à Rome d'un trait.... Je vais là bas faire un ſomme, ſous votre bon plaiſir; mais pour peu que vous ayez beſoin de moi, vous n'aurez qu'à crier, alerte André, alerte! Et André ſera debout à vos ordres. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

ZOÉ, Madame GERVAIS.

ZOÉ.

VOILA un garçon qui me paroît d'un excellent naturel.

Madame GERVAIS.

Il m'eſt fort attaché. Il poſſede d'ailleurs un de ces caracteres heureux, qui prennent le tems com-

me il vient. Il eſt même ſuſceptible d'une ſorte de grandeur d'ame. Quelque fatigue qu'il eſſuie, on ne l'entend jamais ſe plaindre; habitué à ſon genre de vie, comme il n'en connoît pas d'autre, il ne murmure point, & jamais la peine ne lui ôte la gaieté.

ZOÉ.

Il a vu cette maiſon, où j'ai ſemé le trouble & la conſternation; cette maiſon abandonnée par les amis de mon pere, qui s'y plaiſoient tant; aujourd'hui triſte & ſolitaire... ah! je ne mérite point ſes regrets. Suis-je digne qu'il daigne pourſuivre ſa fille coupable?.. Eh! ſi mon frere ne venoit point, s'il abandonnoit ſa ſœur.... que deviendrois-je!..... Dans le monde entier je ſuis ſeule. Ah, Franval, Franval, où êtes-vous! (*Un grand ſilence.*)

Madame GERVAIS, *la retirant d'une rêverie profonde.*

Vous tombez dans un état bien ſombre. Ne vous abandonnez pas à vos lugubres penſées. Cherchez plutôt à vous diſtraire... Je ne vous propoſerai point de prendre l'air autour de la maiſon, il y auroit peut-être du danger; mais deſcendez au jardin, vous vous promenerez ſous une allée couverte, & j'éloignerai tout le monde...

ZOÉ, *dans un certain déſordre.*

Mon pere!... mon frere!... Franval!... Ils ſont là... Je les vois; ils m'interrogent; ils m'accuſent; ils me parlent tous enſemble... Dieu! à

qui résister des trois? (*Madame Gervais cherche à la distraire.*)

Madame GERVAIS.

Ne suivez point ces fantômes de votre imagination.

SCENE VIII.

ZOE', Madame GERVAIS, BERTRAND.

BERTRAND, *d'un ton niais & très-lent.*

Je viens, Madame, selon que vous m'avez dit tantôt, qui étoit de vous avertir de tout ce qui viendroit ici. Il y a là-bas, au haut du grand chemin, sur la montagne, une chaise de poste qui nous arrive au grand galop. Je ne fais que de l'appercevoir.... Quels chevaux donnera-t-on? Il en faudra quatre, car il y a postillon.

ZOÉ.

Une chaise de poste! Tout mon sang se glace... Si c'étoit!...

Madame GERVAIS.

Mais il arrive ici des chaises de poste à toutes les heures. Je veillerai sur vous; n'ayez point d'inquiétude. (*A Bertrand.*) André dort?

BERTRAND.

Oui, Madame. Il est présentement dans l'écurie, occupé à ronfler tout son saoul,

Madame GERVAIS.

Ne l'éveillez pas; je vais voir ce que c'eſt. Allez toujours, allez, Bertrand.

BERTRAND.

Oh! vous avez encore un bon quart-d'heure avant que l'on arrive; car le chemin eſt gliſſant.

SCENE IX.

ZOÉ, Madame GERVAIS.

Madame GERVAIS.

C'EST peut-être votre frere; ne l'attendez vous pas?

ZOÉ.

Mon frere? Non: ce n'eſt pas lui, il arriveroit ſeul à franc étrier. Il ne m'a pas envoyé un mot d'écrit... Que penſe-t-il de ſa ſœur!... Si j'avois perdu ſon eſtime!... Ah, quel tourment!... Madame, ne me quittez pas, je vous en conjure.

Madame GERVAIS.

Deſcendez dans la ſalle-baſſe. Comme elle n'eſt pas deſtinée aux voyageurs, perſonne n'y entre, & vous y obſerverez facilement de l'œil qui viendra... Si c'eſt votre frere, vous frapperez cinq petits coups, & je l'introduirai ſur le champ. Enfin vous ne ſerez apperçue de qui que ce ſoit, & vous verrez arriver tout le monde. Retenez bien

le signal. En attendant, si vous voulez vous distraire, je vous prêterai quelques livres.

ZOÉ.

Je suis trop troublée pour pouvoir lire. J'ai assez de rêver à mes malheurs.... Je me trouve dans un accablement mortel; ma tête est dans un désordre... Déjà cette journée me paroît éternelle.... Qui sait l'heure où Franval arrivera!... Qui sait?.. Ah, Franval, Franval!..... si j'ai quelque fermeté, elle m'abandonne dès que je ne jouis plus de ta présence.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(On voit Zoé qui traverse la scene & fuit avec précipitation; elle est toute effrayée & se cache le visage. Madame Gervais la suit.)

ZOÉ, Madame GERVAIS.

ZOÉ.

CIEL! où fuir?.. où me cacher?... où trouver un abîme assez profond? Malheureuse!... Terre, ensevelis-moi!

Madame GERVAIS.

Vous me jettez dans un terrible effroi.... Seroit-ce votre pere?

ZOÉ.

Oui, c'eſt lui... Jamais je ne ſoutiendrai ſa vue... je tomberois anéantie.

Madame GERVAIS.

Et pourquoi ſortir de l'endroit où vous étiez ?

ZOÉ.

Il parloit d'y entrer. J'ai entendu ſa voix terrible, menaçante : la frayeur, plus forte, a emporté mes pas. J'ai couru ſans ſavoir où j'allois ; tout mon ſang s'eſt retiré de mes veines... Un nuage épais ſe répand ſur ma vue... Je ne puis plus marcher... ſerourez moi....

Madame GERVAIS.

Modérez vos frayeurs... Si vous alliez vous évanouir...

ZOÉ.

C'eſt ſa voix redoutable qui briſe encore mon ame... Soutenez-moi ; je me meurs.

Madame GERVAIS, *ouvrant un cabinet voiſin avec précipitation.*

Ah, malheureuſe enfant! vous ne pouvez plus revenir ſur vos pas. Poſſédez-vous. J'entends du bruit. Entrez vîte dans ce cabinet & fermez-vous en dedans.

ZOÉ, *ſe traînant avec peine.*

C'eſt le froid du trépas qui eſt venu glacer tous mes ſens.

Madame GERVAIS, *la pouſſant dans le cabinet.*

Du courage, ou vous vous perdrez... Entrez & tirez le verrouil.

SCENE II.

SAINT MAXANDRE pere, Madame GERVAIS.

SAINT MAXANDRE pere. *On l'entend, lorſqu'il eſt encore derriere le théâtre.*

JE ſais ce que je veux; je ſais ce que je cherche.... Je prétends viſiter partout... qu'on me laiſſe... retirer.

(*Il entre en regardant de tous côtés dans la chambre; il tient ſes piſtolets d'une main, & les poſe ſur une table; il s'aſſied bruſquement, ſe leve, marche à grands pas, le viſage tourné tantôt vers la porte, tantôt ſur Madame Gervais. Il eſt comme un homme fort agité & qui héſite s'il doit ſortir ou reſter.*)

Madame GERVAIS.

Vous avez bien de la peine, à ce qu'il me paroît, Monſieur, à trouver une chambre qui vous convienne.... Avez-vous aſſez parcouru toute ma maiſon, pour vouloir bien vous décider?

SAINT MAXANDRE pere.

Eſt-ce vous, Madame, qui êtes la maîtreſſe de ce logis?

Ma-

Madame GERVAIS.

Oui, Monsieur.

SAINT MAXANDRE pere.

Répondez-moi : quel est le monde logé ici?

Madame GERVAIS.

Il n'y a personne pour le présent, Monsieur; vous êtes maître de toutes les chambres & vous pouvez choisir.

SAINT MAXANDRE pere.

Gardez-vous de me tromper, Madame, & dites-moi la vérité en tout. J'ai droit de vous interroger. Il doit avoir passé par ici deux coupables que je poursuis. L'une est une malheureuse dont je suis le pere; l'autre est son suborneur & son ravisseur. Sont-ils venus? Se sont-ils arrêtés? Sont-ils partis? Les avez-vous vus? Je vous ordonne de me déclarer ce que vous savez & de m'indiquer la route qu'ils ont prise.

Madame GERVAIS.

Cette poste, Monsieur, est éloignée de la route ordinaire. Si ce sont des gens qui fuient, ils n'auront certainement pas pris ce chemin... Je ne connois point ceux dont vous me parlez.

SAINT MAXANDRE pere.

Si vous m'en imposiez, Madame, vous auriez lieu dans la suite de vous en repentir... Je vous en préviens.

Madame GERVAIS.

Je ne sais pourquoi vous m'adressez de telles menaces, Monsieur...

SAINT MAXANDRE pere.

Elles ne seroient pas vaines... (*Se recueillant.*) J'aurai donc mal combiné... O fureur! (*Se levant.*) Allons... Si je savois qu'ils fussent cachés quelque part & que vous les dérobassiez à ma juste vengeance, j'embrasserois cette maison de mes mains, plutôt que de les voir m'échapper... Je les joindrai, quoi qu'ils fassent. Le châtiment pourra être tardif, mais il est inévitable... S'il faut errer toute ma vie, je la dévoue toute entiere à leur poursuite... Il faudra bien enfin que je les rencontre, & alors malheur à tous deux. (*Un domestique entre & lui présente sur une assiette du pain & du vin.*)

LE DOMESTIQUE, *d'un ton de voix touché & suppliant son maître.*

Nous vous en conjurons tous, Monsieur, un moment de repos; prenez du moins quelque nourriture; n'altérez pas à ce point votre santé. Depuis trois jours...

SAINT MAXANDRE pere. *Il prend un morceau de pain, & après l'avoir trempé dans du vin, il le porte à sa bouche; au lieu de l'avaler, il le rejette sur l'assiette & dit:* Ote cela... J'étouffe.

LE DOMESTIQUE.

Mais, Monsieur, prenez sur vous...

SAINT MAXANDRE pere.

Ote cela, te dis-je; nous ne ſommes pas encore prêts de nous repoſer... Remonte à cheval ſur le champ. Pourſuis la route à droite, tant que tu pourras aller; je prendrai la gauche; tu reviendras enſuite, ſi tu n'as rien découvert... Obſerve tout, interroge tout, ſeme l'argent, n'épargne ni ſoins ni promeſſes, ſuis les moindres indices... Allons, des chevaux; je ne demeure plus ici qu'un inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Mais encore, Monſieur, écoutez nos prieres..... Quoi, ſans vous débotter?.. Vous ne vous donnez pas un moment de repos. Il ſeroit tems néanmoins de ſonger à vous.

SAINT MAXANDRE pere, *avec un ton & un geſte de colere.*

Ne m'as-tu pas entendu?.. Non, non, mes yeux ne ſe fermeront au ſommeil, que lorſque les tenant en ma puiſſance, j'aurai puni l'infame à ſes yeux. C'eſt alors que je pourrai me permettre quelque repos.

Madame GERVAIS, *à M. de St. Maxandre.*

Monſieur ſeroit beaucoup mieux dans la ſalle, où il y a du feu, que dans cette chambre.

SAINT MAXANDRE pere.

Je m'y plais. (*Après un ſilence.*) Ecoutez-moi, Madame, je vous fais compter mille louis, ſi vous parvenez à me les faire découvrir. C'eſt le prix auquel je m'engage pour qui me rendra ce ſervice;

mais songez en même tems que je deviens l'implacable ennemi de quiconque aura favorisé leur retraite, ou dissimulé leur fuite.

Madame GERVAIS.

Eh! comment voulez-vous, Monsieur, que je protege la retraite ou la fuite de ceux dont vous me parlez?

SAINT MAXANDRE pere.

Il vous sera facile de les reconnoître. Le crime est gravé sur le front du ravisseur; il est un de ces hommes audacieux & lâches, qui comptent pour rien l'honneur & le repos d'une famille. Votre devoir, Madame, est d'embrasser ma cause; c'est celle de tous les peres. La société doit s'armer contre la perfidie, le rapt & la licence. Je suis pere, Madame, & pere outragé dans ce que j'avois de plus cher. Vous m'en voyez verser devant vous des larmes de douleur & de rage.

Madame GERVAIS.

Croyez, Monsieur, que je ne suis point une femme que l'on touche avec de l'or. Vos paroles suffisoient.... Je vous plains d'être dans une situation si violente. Ne pourriez-vous pas commander à vous-même? Je desirerois beaucoup que vous fussiez plus calme, ou du moins plus modéré.

SAINT MAXANDRE pere, *frappant du pied.*

Modéré!... modéré... quand on vous arrache le cœur, quand je suis sur un brasier ardent qui me

dévore!.. Soulagez-moi, soulagez-moi, en m'indiquant le chemin qu'ils ont pris, ou laissez-moi à ma juste fureur. (*Après un repos.*) Ah! pluton, Madame, entrez dans l'excès de mes peines. Aucune tache n'a jamais souillé ma vie. J'ai vécu avec honneur soixante ans, & tout ce qui m'environnoit, faisoit ma gloire. La honte & l'opprobre m'attendoient au terme de ma carriere; un ennemi de mon sang m'a enlevé mon enfant qu'il a séduite. Il a porté sur moi ses mains hardies... Je cours lui arracher d'une main sa proie, & de l'autre le renverser sanglant à mes pieds. Il servira d'exemple à tous les scélérats de son espece, & celui-là du moins sera puni d'une maniere éclatante... Mais que fais-je! Mes propres emportemens me trahissent; on me redoute, on se tait en ma présence; on me déguise la vérité... Si ces murs pouvoient parler, ils me diroient peut-être qu'ils ont séjourné en ce lieu même. Eh! je ne sais quelle fausse pitié rend autrui complice du forfait.... C'est ce que je vais savoir plus loin; & s'il faut que vous les ayez protégés, Madame, tremblez. (*Il prend ses pistolets, fait le tour de la chambre, observant tout avec attention. Il s'arrête devant la porte du cabinet.*) Mais qu'est ceci, Madame? est ce une porte de cabinet ou d'escalier? Je n'ai point vu là-dedans. (*Il fait un geste pour pousser la porte.*)

Madame GERVAIS *effrayée, se met au devant.*

Monsieur, c'est une porte condamnée.

SAINT MAXANDRE pere.

Une porte condamnée ? Pourquoi donc cette précipitation, Madame ? Vous changez de couleur...

Madame GERVAIS.

J'ai droit d'être offensée du scandale que vous faites chez moi.... Vous devez savoir, Monsieur, qu'on n'est point autorisé à faire de pareilles visites.

SAINT MAXANDRE pere, *avec joie.*

Quel coup de lumiere !... O l'heureux moment de ma vie ! en croirai-je mes soupçons. Cette porte est un foible rempart... je le renverse.

Madame GERVAIS, *se mettant devant la porte.*

Arrêtez, Monsieur, arrêtez.... Au secours !

SAINT MAXANDRE pere.

Vaine résistance. Croyez-moi, Madame, retirez-vous.

Madame GERVAIS.

Quelle violence ! Au secours ! au secours !

(*Quelques personnes de la maison montent, & s'arrêtent à la porte de la chambre.*)

SCENE III.

(Zoé ouvre elle-même la porte du cabinet, & tombe à genoux devant son pere; Madame Gervais la soutient dans cette humble posture. Pendant ce tems, Saint Maxandre pere, mettant un pistolet en arrêt, se précipite dans le cabinet.)

SAINT MAXANDRE pere, *entrant dans le cabinet.*

Si tu es-là, malheureux, demande pardon à Dieu; voici ton dernier moment. (*Il revient sur la scene.*) Il échappe à ma vengeance.

ZOÉ, *toujours prosternée.*

Mon pere!

SAINT MAXANDRE pere, *avec la froideur du mépris & de l'indignation.*

Je devrois te renverser, te fouler sous mes pieds. Mais non: je veux que tu gémisses de ta trahison chaque jour de ta vie.... Va, cesse de pleurer; les larmes m'endurcissent.

ZOÉ.

Je n'ai point l'audace d'attendre ici ma grace; mais dans cet état d'humiliation & de terreur, mon pere, ayez pitié de moi.

SAINT MAXANDRE.

Je ne serai pas seul à être malheureux... Que le remords te déchire & que la honte t'écrase! Tu

vas recueillir les fruits de ta rebellion. Sois préparée à tout. Ce n'eſt qu'en marchant ſur ma tombe, que tu pourras ſortir de la priſon où tu vas deſcendre. ... Demande préſentement au ciel l'heure de ma mort; appelle mon trépas. Ces vœux ſeront dignes de toi.

ZOÉ.

J'embraſſe les chaînes les plus peſantes & avec la plus parfaite réſignation; mais croyez du moins que je reſpecte, que je chéris, que je bénis la main qui me frappe & ſous laquelle je m'humilie.

SAINT MAXANDRE.

Fille dénaturée, qui dans un ſeul inſtant as oublié vingt années de tendreſſe & de ſoins paternels... toi que j'aimois, toi que j'ai trop aimée.... ſois maudite!

ZOÉ, *en jettant un cri.*

Mon pere, épuiſez ſur moi toutes vos vengeances, je les mérite; mais ne me maudiſſez pas.

SAINT MAXANDRE pere.

Ma malédiction reſtera ſur ta tête, pour prix de ta révolte, & je ne ſais moi-même quand je la leverai.

ZOÉ.

S'il ne faut que mon ſang pour effacer mon crime, il eſt à vous; mais, mon pere, mon pere, ne me maudiſſez pas. (*Levant les yeux au ciel & les mains jointes.*) Dieu bon & miſéricordieux, Dieu

clément, qui prends pitié des cœurs repentans, éclaire-moi, guide-moi, inspire-moi! Que dois je faire pour fléchir un pere, pour éloigner de ma tête la foudre de sa malédiction?

SAINT MAXANDRE pere.

Il falloit l'invoquer au moment que tu conçus ton coupable projet. Le ciel n'exauce point les vœux d'une fille rebelle, lorsque les cris vengeurs d'un pere les interceptent & la vouent à l'anathême qu'elle a mérité.

ZOÉ.

Ah! tout crime est pardonné, quand il est suivi d'un vrai repentir... O ma mere, ma mere, pourquoi n'êtes-vous plus! Je vous invoque; que mes cris percent votre tombe. Parlez au cœur de mon pere.

SAINT MAXANDRE pere.

Ta mere, qui fut vertueuse, rougit de toi; elle doit s'estimer heureuse de n'être point ici témoin de ta honte... Cesse de l'invoquer: elle rejette tes prieres.

Madame GERVAIS, *suppliant M. de Saint-Maxandre.*

Ah, Monsieur, de grace, épargnez-la par pitié!.. Voyez... Si foible, hélas! comment peut-elle résister à tant de souffrances?

SAINT MAXANDRE pere.

Leve-toi & prends des forces... Tu en auras besoin pour les épreuves que tu dois subir.

ZOÉ, *après avoir été relevée & assise par Madame Gervais.*

Tous les objets me paroissent troubles. (*A Madame Gervais.*) Eh! pourquoi me secourez-vous? Laissez-moi mourir... Que la mort me paroîtroit douce en ce moment!

SAINT MAXANDRE *pere, d'un ton ironique.*

L'amour donne du courage, & l'on peut tout braver, tout endurer avec un tel sentiment. (*Après un silence.*) Mais quoi, il t'a déjà délaissée? Sitôt infidele? Ainsi le séducteur dédaigne le premier sa victime... Il faut encore que ton pere te fasse violence pour te procurer un asyle... Tes yeux semblent chercher les traces de ses pas; tu irois au-devant de lui; le supplier d'être moins inexorable; mais dans le cours de ses conquêtes, il est allé, sans doute, chercher ailleurs quelqu'autre malheureuse qui ne lui coûtera pas plus que toi à séduire.

ZOÉ.

O mon pere! je vous vois comme un Dieu courroucé. Je me prosterne sous la main qui me châtie; mais, oserois-je vous le dire? c'est contre votre propre conscience que vous outragez Franval. Vous savez qu'il n'est ni vil, ni lâche, ni corrupteur; vous l'avez estimé; & depuis que l'orgueil, trop ordinaire à votre sang, a imposé silence à votre amitié, c'est dès ce moment que vous n'avez plus voulu le connoître: & voilà la source de nos malheurs... Non, je ne résisterai point à votre autorité; je la respecte & je subirai cour-

geuſement ma deſtinée... Que n'avez-vous été témoin de mes combats! Ils ont ſurpaſſé mes forces... Mais avant de mourir, ſouffrez que je vous diſe qu'il ne tenoit qu'à vous de trouver un fils ſoumis & tendre dans ce même homme pour qui ſeul vous fûtes injuſte, & dont vous brûlez aujourd'hui de répandre le ſang.

SAINT MAXANDRE pere.

Quoi, tu oſes le juſtifier en ma préſence! Quoi, ton aveugle paſſion t'égare à ce point! Précipite-moi dans la tombe, mais épargne-moi un dernier affront. (*Après un ſilence.*) C'eſt là l'enfant dont je me plaiſois autrefois à enviſager les vertus, celle que je voyois croître pour être l'honneur de ma maiſon & la conſolation de ma vieilleſſe... Ah! Dieu, je ne ſens aujourd'hui que le regret de t'avoir fait naître!

ZOÉ.

Eh, pourquoi ſuis-je née!

SAINT MAXANDRE pere.

Que n'es-tu morte au berceau, avant...

ZOÉ.

Il m'eût été plus facile de mourir que de ne point enfreindre votre inexorable défenſe.

SAINT MAXANDRE pere.

Avec le tems j'aurois pu me laiſſer fléchir.

ZOÉ, *vivement.*

Vous auriez pu vous laiſſer fléchir? Eſt-ce vous qui parlez, mon pere?... Non... non, c'eſt

une image que vous m'offrez aujourd'hui pour combler mon désespoir.

SAINT MAXANDRE pere.

L'obéissance & la soumission auroient pu me désarmer!

ZOÉ, *poussant un cri douloureux.*

Ah, Dieu, est-il possible!.... L'obéissance!

SAINT MAXANDRE pere.

Elle auroit imprimé sur ton front la dignité d'épouse; mais indigne à jamais de ce nom, étrangere aujourd'hui à tes parens, au lieu de l'allégresse de ta famille, des larmes de joie & des bénédictions d'un pere, tu ne recueilles que l'opprobre & la honte. Je t'y vois insensible, parce que rebelle à tous les devoirs, perfide, dénaturée, livrée à ton fol amour & peut-être au fond du cœur, parricide....

ZOÉ, *avec véhémence.*

Moi, parricide! Arrêtez, mon pere, arrêtez. Ici le châtiment surpasse le crime...

SAINT MAXANDRE pere.

Quel droit as-tu à ma pitié?.... Tu as foulé aux pieds cette vertu qui dans ton sexe nourrit toutes les autres; & que dois-je attendre d'une ame que le vice a souillée?

ZOÉ.

Je ne prétends point diminuer l'énormité de ma faute; mais, je puis le protester devant vous,

devant Dieu que j'atteste & dont l'œil voit tout, ce cœur eſt demeuré pur. Digne de votre courroux, mon pere, il ne l'eſt point de vos mépris.

SAINT MAXANDRE pere.

Je tire le rideau : que m'importe ce que tu es ? je vois ce que tu paroîs être... Allons, il eſt tems de marcher vers le cloître, d'où tu ne ſortiras qu'au moment où mon cercueil deſcendra dans la terre.

ZOÉ.

A ce prix, puiſſé-je n'en jamais ſortir !

SAINT MAXANDRE pere.

C'eſt pour la derniere fois que nous ſommes enſemble & nous ne ſommes plus faits pour nous rencontrer.... Le dernier vœu que ma commiſération te laiſſe, c'eſt que tu appaiſes la colere du ciel, & que tu te réconcilies avec les vertus que tu as méconnues.

ZOÉ.

Ah ! ſi le ciel eſt ſenſible à la profondeur, à la vérité des remords, j'ai déjà obtenu grace devant lui. (*A Madame Gervais.*) Adieu, Madame ; je ne vous oublierai jamais. (*En l'embraſſant, elle lui dit à l'oreille :*) Ecartez Franval, prévenez le plus grand déſaſtre... C'eſt pour lui que je tremble.

Madame GERVAIS, *à voix baſſe.*

Mon zele redoublera ; repoſez-vous ſur moi. (*Haut.*) Je voudrois bien ne vous avoir jamais

connue, aimable & malheureuſe enfant. Je ſoutiendrai que vous êtes ſans tache, que votre cœur eſt noble & pur; un jour vous appaiſerez le courroux d'un pere & il vous verra telle que je vous vois. Croyez au pardon, au retour de ſa tendreſſe.

ZOÉ.

C'eſt la ſeule grace que je vais demander au ciel... J'ai commis une grande faute; je vais l'expier. (*Embraſſant Madame Gervais.*) Adieu. (*On voit paroître dans le fond du théâtre Saint Maxandre fils.*) Ciel, que vois-je! Mon frere!

SCENE IV.

SAINT MAXANDRE pere, SAINT MAXANDRE fils, ZOÉ, Madame GERVAIS.

SAINT MAXANDRE fils, *ſe précipitant dans les bras de ſa ſœur.*

Ah, Zoé, où te conduit mon pere!.. Tu es dans mes bras; ils ne te quitteront plus!

ZOÉ.

Et tu oſes m'embraſſer!

SAINT MAXANDRE fils, *la preſſant ſur ſon ſein.*

Si je l'oſe!.. Aurois-tu douté de ton frere dans ces circonſtances extrêmes?.. Combien tu l'aurois offenſé!

SAINT MAXANDRE pere.

Je te reconnois, fils ingrat. Qui t'amene ici? Ta lâche amitié pour un traître... Au lieu de venger notre affront, tu proteges un vil suborneur; tu te rends son appui. Viens, viens le défendre contre moi. Mais ne crois pas le dérober à mes coups; il n'eſt aucune puiſſance ſur la terre capable de le ſauver. En le couvrant de ton corps, tu n'écarterois point la mort que je lui deſtine.

SAINT MAXANDRE fils.

Oui, vous l'avez dit. J'accours ici & graces au ciel, j'arrive aſſez à tems pour ſauver ma ſœur, vous & mon ami.

SAINT MAXANDRE pere.

Ton ami!

SAINT MAXANDRE fils.

Mon pere, la fureur égare votre raiſon, & je viens vous rendre à vous-même... Tous trois également aveuglés par la paſſion, l'amitié ſainte & courageuſe m'ordonne de me montrer, de parler & d'agir... Eh quoi! lié à elle dès l'enfance, connoiſſant ſon cœur & ſes vertus, j'abandonnerois ma ſœur, je la laiſſerois expoſée à vos rigueurs dans un moment où vous ne vous connoiſſez plus vous-même?.. Le ſang me donne auſſi des droits... Elle n'a plus de mere, hélas! pour plaider ſa cauſe; elle a perdu votre eſtime: je veux parvenir à lui rendre tout ce qu'elle a perdu.

SAINT MAXANDRE pere.

Crains de te rendre bientôt auſſi coupable qu'elle.

SAINT MAXANDRE fils.

Ce que je crains le plus, c'eſt ſon éternelle infortune... N'allez pas ſuivre le courroux qui vous domine; voyez plutôt des enfans qui ſe ſont égarés, mais qui demandent de revenir à vous & qui crient à votre cœur de pardonner.

SAINT MAXANDRE pere.

Moi, pardonner!

SAINT MAXANDRE fils.

Oui, vous êtes pere... Je l'aſſiégerai ce cœur de tant de manieres, qu'à la fin j'en trouverai l'endroit ſenſible... Je dois m'oppoſer à ce qu'elle ſoit captive... Vous voulez la jeter dans un cloître. Dût-il m'en coûter ici la vie, j'oſe m'y oppoſer & la prendre ſous ma garde.

SAINT MAXANDRE pere.

Je ne m'attendois pas à cet excès d'audace... Ainſi vous devenez tous téméraires, quand il s'agit de me braver! Et voilà mes enfans!

ZOÉ, *aux pieds de ſon pere.*

Vous me voyez à vos pieds, ſoumiſe & réſignée au plus rigoureux châtiment.

SAINT MAXANDRE fils; *avec rapidité.*

Vous m'approuverez, mon pere, mais dans un tems plus calme... Soyez moins inexorable, & nous

nous ſommes toujours vos enfans... Rien ne peut-il vous toucher? Ma ſœur mourante, ma douleur & mes larmes.... Voyez ce que vous avez fait avec votre inflexible rigueur. Vos volontés trop abſolues devoient ſentir qu'elles échoueroient contre le pouvoir de l'amour; vous avez voulu briſer le plus invincible des liens. Eh! pourquoi? Pour un frivole point d'honneur, pour un reſſentiment perſonnel & qui leur étoit étranger... J'ai vu la triſteſſe & l'ennui conſumer lentement ſes plus beaux jours. Elle voulut vous obéir; elle tomba dans un abattement mortel. Tant de combats paſſerent ſa force & troublerent ſa raiſon. Elle ſouhaita longtems d'être délivrée du fardeau de la vie... Oui, il n'a pas tenu à vous qu'elle n'expirât de douleur.

SAINT MAXANDRE pere, *pâle de colere.*

Saint Maxandre!

SAINT MAXANDRE fils, *vivement.*

Dans l'état où je ſuis, je ne diſpoſe plus de mes idées & ne puis garder aucun ménagement. Il s'agit de ſon repos &, je l'oſerai dire, du vôtre... Le ciel a voulu qu'elle le revît, qu'ils s'aimaſſent davantage. Loin de vous attendrir de tant de conſtance, vous avez préparé leurs dernieres infortunes... Ce n'eſt point la rebellion, c'eſt le déſeſpoir paſſionné qui l'a jettée entre les bras de celui qu'elle aimoit. Elle a rompu un joug devenu inſupportable; elle a ſuivi le libérateur qui avoit plus d'empire qu'elle-même ſur ſon ame.

SAINT MAXANDRE pere.

Insensé, crois-tu que ton délire me gagnera? Penses-tu que ton imagination séduira la mienne? Lâche, si je t'en croyois, tu me conduirois jusqu'à m'humilier devant le ravisseur de ma fille, jusqu'à le prier de recevoir sa main... Va, je suis au-dessus des illusions que tu veux me faire adopter; maître d'elle & juge absolu de sa conduite, son arrêt est prononcé, elle le subira.

SAINT MAXANDRE fils.

On doit du respect à une passion si constante &, je l'oserai dire, si parfaite... Eh, que de tourmens ont déjà racheté sa faute! Changerez-vous son cœur, en le brisant de douleur? Non, elle l'aimera encore dans la retraite, aux pieds des autels, dans le silence de la solitude. Elle le verra partout, & partout loin de lui les ennuis & les larmes épuiseront sa vie avant son amour.

SAINT MAXANDRE pere.

Ainsi tu te rends son complice, ainsi il t'a corrompu avec elle; il a détruit du même coup tous sentimens d'honneur dans ton sein. Quel mépris tu m'inspires!... Mais est-ce bien devant moi que tu oses parler de l'amour qu'elle porte à un homme que je hais!

SAINT MAXANDRE fils.

Et pourquoi le haïssez-vous?

SAINT MAXANDRE pere.

Pourquoi je le hais? Il est possible que ce soit mon fils qui me le demande, qui loin de se join-

dre à un pere, se range du parti d'un vil séducteur!

SAINT MAXANDRE fils.

Lui?.. Eh, qu'avoit-il besoin de recourir à la bassesse de la séduction, lui que la nature a formé pour intéresser au premier coup d'œil tous les cœurs sensibles? Interrogez-les, vous les verrez tous épouser sa situation, se pénétrer de ses douleurs & toutes les bouches enfin prêtes à parler pour lui. S'ils se sont trop aimés, imposez-leur l'obligation de s'aimer d'un amour approuvé par les loix... Ils volent au-devant de ces liens, & vous les rompez, lorsque leurs mains les attendent.

SAINT MAXANDRE pere.

Eh! que devient l'honneur qui doit nous être plus cher que la vie? Sera-t-il impuni l'outrage qu'il a fait à notre famille? Va le caresser encore, ame foible & pusillanime, va lui prodiguer les soins d'une amitié servile.

SAINT MAXANDRE fils.

Je le connois & mon estime ne lui est pas ravie. Le véritable honneur est d'être juste & de ne point punir autrui des maux qu'on s'est faits à soi-même. Il est coupable, mais il peut réparer sa faute. Ce n'est plus le tems aujourd'hui de combattre un penchant que vous avez autorisé, & qui ne peut finir qu'avec leur vie. Tout, jusqu'à vos fureurs indiscretes, la livre à l'homme que vous poursuivez... Pourquoi votre haine a-t-elle pour objet ce caractere sensible & généreux? Vous même, je vous

ai entendu faire l'éloge des talens que la nature lui a prodigués. Vous vous félicitiez d'avoir rencontré un tel gendre. Cependant, dans une vaine dispute, votre orgueil un jour est blessé; votre sang s'allume; on ne s'humilie point, & vous voilà furieux... Vous croyez votre rang, vos droits anéantis; & faisant tomber sur l'innocent la faute d'un autre, vous bannissez celui à qui vous aviez ouvert votre maison; vous lui défendez tout-à-coup d'aimer, comme si cela étoit en son pouvoir. Il fait tout pour vous désarmer; mais toujours inexorable, vous demeurez insensible aux soumissions de son amour, aux cris de sa douleur.

SAINT MAXANDRE pere.

Il auroit dû respecter ma défense, s'éloigner, comme je le lui avois ordonné, épier le tems & chercher les moyens de m'appaiser.

SAINT MAXANDRE fils.

Eh! vous appaise-t-on?... Ah, si plaignant enfin le sort d'un homme infortuné qui vouloit s'appeller votre fils, si rappellant pour lui vos premieres tendresses, vous vouliez n'envisager dans sa faute que les emportemens d'un amour éperdu, & terminer ainsi les malheurs de tous trois, quel moment! Comme vos enfans tomberoient à vos genoux! Comme ils les arroseroient de larmes de joie!

SAINT MAXANDRE pere.

Que tu es loin de moi, Saint Maxandre! Non, tu n'auras jamais que l'ame molle & foible de ta mere. J'aurois voulu pouvoir te transmettre la mien-

ne. Tu ne ſais pas à quoi tient cette juſte ſévérité. Aucune de mes actions ne porte d'empreinte humiliante. J'ai repouſſé, par ce caractere ferme, les complots des méchans & leur calomnie; tout veut, tout exige que je le puniſſe... Va recueillir les traits de ma vie; n'ayant outragé perſonne, je n'ai jamais ſouffert d'outrages; la foibleſſe dégrade l'homme qui, trop indulgent, ne ſent pas d'une maniere aſſez forte ce qu'on doit à l'honneur. Il faut ſavoir épouvanter l'audace & la licence... Auſſitôt vengé de l'auteur de mon affront, je ſuis ſatisfait, j'invoque le trépas. Il ne tardera gueres à venir terminer ma honte & ma douleur... Depuis trois jours le déſeſpoir a bien avancé ma vie. Eh! pourquoi voudrois je vivre davantage? Qui peut m'attacher encore au monde? J'ai vu mon ſang ſe ſoulever contre moi!

SAINT MARANDRE fils, *avec ſentiment.*

Non, non: vos enfans ſont à vous, ils vous chériſſent... Nous voici près de votre cœur; qu'il ne ſe ferme point à nos prieres; dites un mot & tout rentre dans l'ordre. Rendez la vie, l'honneur à votre fille; vous retrouverez en elle les mêmes vertus qui vous furent ſi cheres. Ce même amour qui les égara par les obſtacles, rendu légitime, ſera le commencement de leur félicité & la ſource de votre bonheur. Ah! mon pere, ne perſécutez pas la ſeule fille que le ciel vous ait donnée; ne réduiſez point au déſeſpoir l'homme que vous avez aimé, & que vous aimerez peut-être encore, quand.....

SAINT MAXANDRE pere.

Au lieu de ſupplier pour autrui, tremble en ce moment pour toi-même.

SAINT MAXANDRE fils.

Quoi! je n'obtiendrai point cette grace de vous? (*Se jetant à ſes pieds.*) Je l'obtiendrai, ou j'expirerai à vos pieds. L'infortuné Franval s'humilie par ma voix, embraſſe vos genoux, implore le pardon qu'on doit au repentir.

SAINT MAXANDRE pere.

Je t'ai défendu de prononcer ce nom en ma préſence, ce nom fait pour être flétri & qui rallume mon courroux. J'ai voulu voir juſqu'où tu porterois ton indigne attachement. Je ſuis éclairé, & je rougis de l'être. (*A ſa fille.*) Séparez-vous à l'inſtant.... Qu'on me ſuive....

SAINT MAXANDRE fils, *éperdu, prenant ſa ſœur entre ſes bras.*

Vous me déchirez l'ame, mon pere!... Non, vous ne l'enfermerez point... Puiſque vous voulez la tuer, il ne lui reſte plus que moi. Je m'attache à ſes pas.

SAINT MAXANDRE, *le bras levé en menaçant.*

Baiſſe les yeux, téméraire, & ſors de ma préſence.

ZOÉ, *à genoux,*

Ah, mon pere, c'eſt pour moi qu'il parle! Que votre colere ne tombe que ſur moi.

SAINT MAXANDRE fils, *embraſſant de nouveau ſa ſœur.*

Frappez : c'eſt ce que j'attends... Avant de lui ôter la vie, arrachez-moi la mienne. Vous m'épargnerez bien des tourmens.... Je ne déguiſe plus le fond de mon cœur, &, je le dirai hautement, s'il dépendoit de moi d'unir ces deux amans, ne doutez pas que je n'achevaſſe l'ouvrage du ciel, en repouſſant la haine qui vous trompe & vous aveugle... Puniſſez cet aveu.

SAINT MAXANDRE pere.

Ote-toi de mes yeux, fils indigne de moi. Va retrouver l'infame que tu chéris. Je ne te connois plus.

ZOÉ, *à ſon frere & l'arrêtant.*

Ah, mon frere, calme-toi!.. Je cede à l'autorité que tu as toujours reſpectée : je ſaurai ſupporter mon malheur, en ſongeant à ta tendreſſe... Ta noble amitié me conſole de tout.

SAINT MAXANDRE fils.

Combien j'admire ton courage!.. Tu es donc aſſez forte pour commander à tes larmes!.. Et moi, ah! je ſuccombe... Faudra-t-il donc vivre éloignés l'un de l'autre!

ZOÉ, *avec tendreſſe.*

Nos cœurs ſe répondront. Adieu, cher frere.

SCENE V.

ACTEURS précédens, ANDRE'.

SAINT MAXANDRE pere, *à André.*

LES chevaux ſont-ils mis?

ANDRÉ, *tout botté & le fouet à la main.*

Oui, Monſieur.

SAINT MAXANDRE pere.

Tu es d'une lenteur inſupportable. (*A ſon fils.*) Tu as cru ſervir ta ſœur: Imprudent, tu n'as fait qu'appeſantir ſes chaînes... Je te punirai dans elle. Tu appercevras les murs de ſon cloître, ſans jamais les franchir. Tu ſeras privé de ſa vue... Vous pourrez me braver, enfans dénaturés, mais quand je ne ſerai plus; avant ce tems, je vous ferai ſentir mon autorité.... Va retrouver le raviſſeur que tu proteges; dis lui qu'enhardi par ſon exemple, tu allais imiter ſa coupable audace. Mais ajoute en même tems que, ſi je ne venge pas bientôt mon injure, & de ma propre main, c'eſt, j'en jure par l'honneur, c'eſt ſur un échafaud que je ferai tomber ſa tête.

(*Zoé, marchant devant ſon pere, jette un dernier regard à ſon frere.*)

SCENE

SCENE VI.

SAINT MAXANDRE fils, Madame GERVAIS, ANDRÉ.

SAINT MAXANDRE fils, *désolé.*

Il l'emmene; rien n'a pu le toucher. Je croyois disposer son ame à la clémence... D'un mot il anéantit toute ma fermeté... Il m'a fallu un intérêt aussi cher, aussi pressant, pour sortir des bornes étroites que j'ai toujours respectées.... Hélas, à quels regrets, à quels pleurs amers va-t-elle être abandonnée!.. Elle sera seule avec son tourment, & je ne pourrai même la consoler. Sa présence m'est interdite. Ce matin encore j'avois la douce espérance; elle m'est enlevée. Eh! que dire au malheureux qui l'aime? Comment lui annoncer ce désastre? Comment le sauver de lui-même?... Dieu, que je redoute son désespoir!

ANDRÉ, *sanglottant à moitié.*

Monsieur, pourquoi faut-il que je sois obligé de participer, par mon ministere, à cet enlevement!...

SAINT MAXANDRE fils.

Eh! c'est toi, mon cher garçon, qui hier au soir vins me porter cette lettre?... Dans mon trouble je ne t'ai pas reconnu.

ANDRÉ.

Allez, Monsieur, je suis aussi désolé, aussi chagrin que vous pouvez l'être.

SAINT MAXANDRE fils.

Mon pauvre ami, que n'ai-je prévu ce qui est arrivé! J'aurois... Combien je souffre! Que faire, hélas! De quel côté tourner mes pas!.. Affreuse situation!... (*A Madame Gervais.*) Madame, faites les suivre, je vous prie, par quelqu'un de confiance. Que je sache du moins l'endroit où l'on va la renfermer. Je trouverai peut-être le moyen, par mes lettres, d'adoucir l'horreur de sa captivité.... Elle m'attendoit, hélas! pour que je lui servisse de pere... Le ciel, vous le voyez, en a ordonné bien autrement.

ANDRÉ.

En vérité, Monsieur, je suis tout attendri de votre bon naturel, & je ne sais comment j'aurai le courage de contribuer pour ma part à une telle désolation.... Est-il possible que l'on mene de force au couvent une aussi gentille Demoiselle, & sur le point de se marier encore! (*En pleurant à moitié.*) O cela me perce le cœur! (*On entend une voix qui appelle : André!*) On y va, on y va.... Le jour tombe, la nuit sera des plus noires. (*A Saint Maxandre fils.*) Laissez-moi voir, Monsieur, ce que tout ceci deviendra. Car tenez, moi, je partage votre affliction. (*On entend la même voix, qui appelle : André!* (*Avec humeur.*) Eh! j'y vais, j'y vais. (*A Madame Gervais.*) Venez, Madame,

ſuivez-moi; j'ai quelque choſe à vous confier & je ſuis bien aiſe de vous en avertir. Je vous dirai tout cela en deſcendant l'eſcalier.

SCENE VII.

SAINT MAXANDRE fils, *ſeul.*

O ſœur ſi tendrement chérie dès tes plus jeunes années, ſoutiendras-tu l'aſſaut du malheur!.. Que de fois tu m'appelleras d'une voix gémiſſante, étouffée! & tes plaintes ſe perdront dans un éternel ſilence... Et toi plus malheureux encore, cher Franval, infortuné Franval, auras tu la force d'entendre un funeſte récit? Je n'ai pu te la conſerver, le ciel m'en eſt témoin. Un pere me la diſputoit... Hélas! je crois te voir, mourant, inanimé, défaillir dans mes bras & y déteſter la vie... Que répondrai-je à tes cris douloureux?... J'ai beſoin de tout mon courage; mais je le ſens qui cede à la vue de ton déſeſpoir... Calme-toi, ami infortuné; attends tout du tems, & reçois dans mes embraſſemens le gage de la tendreſſe de ma ſœur... Oui, elle vivra pour t'aimer... Elle ne ſera point parjure: elle a l'ame grande & digne de la tienne, elle exige ſeulement que tu vives. Elle ſera à toi, malgré l'inflexibilité du deſtin... J'en ſuis le garant, ſon cœur t'appartiendra, & rien dans l'univers ne pourra te l'arracher... Mais que fais-je! Volons au-devant de l'infortuné qui ignore ſon

malheur; empêchons-le de se trouver sur la route. Mon cœur frissonne seulement de l'idée... Nous tâcherons ensuite de l'entraîner loin de cette maison fatale.

ACTE III.

(Le théâtre représente une autre chambre de la même hôtellerie. Il est nuit; on doit voir une lumiere dans un coin.)

SCENE PREMIERE.

FRANVAL.

(Il arrive avec précipitation, hors d'haleine, & comme un homme inquiet, égaré, qui regarde de tous côtés.)

VOICI enfin de la lumiere..: Quoi, personne ici non plus! *(Il appelle.)* Madame Gervais! On ne répond point... Ciel, où peut-elle être à cette heure! Mon impatience, ma terreur redoublent. *(Il frappe violemment du pied.)* Quelqu'un! quelqu'un! Holà! répondez!.. Quel silence!.. On vient enfin.

SCÈNE II.

FRANVAL, BERTRAND.

BERTRAND, *d'un ton lent & triſte.*

Hé, c'eſt vous, Monſieur?

FRANVAL.

Oui, c'eſt moi... Où eſt Zoé?... Où eſt Madame Gervais?... Que fait-elle?.... Réponds.

BERTRAND.

Elle eſt là-bas ſans lumiere, bien triſtement aſſiſe dans un coin de la ſalle.

FRANVAL.

Elle eſt triſte, dis-tu?.... Un frémiſſement univerſel me ſaiſit... Et de quoi?

BERTRAND.

Elle ſe déſole, Monſieur, & perſonne ne peut plus lui parler depuis que votre Demoiſelle eſt partie.

FRANVAL, *pâliſſant d'effroi.*

Partie? Comment? Que dis-tu? Partie? Ah, Dieu! mon cœur ſe briſe.

BERTRAND.

Allez, Monſieur, cela a fait bien du train dans cette maiſon. Nous ne l'aurions jamais laiſſé emmener, ſi ce n'eût été ſon pere.

FRANVAL.

Son pere? O transport! ô fureur! Le barbare! Son pere? Il seroit venu, il me l'auroit enlevée?

BERTRAND.

Il nous a fait à tous grand[s] peur, je vous l'assure.

FRANVAL.

Malheureux!... sauve-toi de ma rage.... Zoé! Zoé!

BERTRAND, *effrayé, prend la fuite.*

FRANVAL.

Je ne me connois plus! Je me meurs. (*Il tombe.*)

SCENE III.

FRANVAL, Madame GERVAIS.

FRANVAL, *se levant précipitamment & allant au devant de Madame Gervais qui lui ouvre ses bras.*)

MADAME!....

Madame GERVAIS.

Ah, Monsieur, calmez-vous!... Vous n'avez pas rencontré votre ami? Il alloit au-devant de vous.

FRANVAL.

Qui? quel ami? Saint Maxandre? Me l'a-t-il conservée?.... L'a-t-il défendue? Où est-elle? où est-elle? Répondez, de quel côté faut-il voler sur leurs pas?.... Un désespoir affreux déjà m'égare..... Je la reverrai, quoi qu'on fasse. Je veux laisser mon cœur & ma vie à ses pieds.

Madame GERVAIS, *en pleurant.*

Hélas! malgré nos soins & nos efforts, elle est rentrée au pouvoir du plus inflexible des hommes....

FRANVAL, *jettant un cri.*

C'est la mort que vous m'annoncez.

Madame GERVAIS.

Ah! remerciez le ciel de n'être pas resté ici. Vous ne feriez plus... Tenant en main un pistolet chargé, il a cru s'élancer contre vous... J'ai frémi, comme si vous eussiez été présent.

FRANVAL.

Que tout mon sang n'a-t-il rejailli sur ces murailles! Je souffrirois moins... Allez, c'est trop tard me donner des larmes. Je ne serai pas longtems séparé de moi-même... Mourons tout entier, puisque je n'existe plus pour elle. (*La main sur la garde de son épée & la tirant.*) Je me perce le cœur...

Madame GERVAIS, *se précipitant sur lui.*

Que faites vous!.. Arrêtez... Au secours!

FRANVAL, *se débattant.*

Laissez-moi... J'ai besoin de mourir.

SCENE IV.

FRANVAL, SAINT MAXANDRE fils, Madame GERVAIS.

SAINT MAXANDRE fils, *entrant & le désarmant.*

ARRETE, malheureux ami, arrête!.. Ma sœur te commande de vivre.

FRANVAL.

Ta sœur? Elle n'est plus ici... Tu m'as donc trahi?

SAINT MAXANDRE fils.

Moi, te trahir?

FRANVAL.

Oui, cruel, si tu ne t'es armé au péril de ta vie pour la défendre & l'enlever à son tyran.

SAINT MAXANDRE fils.

M'armer! Contre qui? Contre un pere!

FRANVAL.

Contre le monde entier... Lui?.. Il n'en mérite plus le nom.... Il en a perdu tous les droits & le caractere... C'est un barbare, qui outrage l'amour de deux cœurs innocens. Je ne le respecte plus; & son fils...

SAINT MAXANDRE fils.

Il eſt ton ami.

FRANVAL.

Non, non, il fut ſans courage, & c'eſt par lui que mon malheur eſt comblé.... Tu me donnes des larmes.... C'eſt bien à préſent! Tu n'avois donc pas prévu mon déſeſpoir? ... Ami foible & lâche, que tu connois peu l'amour qui brûle dans mon ſein!.. Va, il ne me reſte plus qu'à invoquer la mort. Ta ſœur va mourir auſſi, & tu en ſeras la cauſe.... Rends-moi mon épée; que je me ſoulage. Laiſſe-moi... Je n'ai plus beſoin de ta ſtérile amitié, de ta tendreſſe ni de tes ſoins... (*D'une voix affoiblie & mourante.*) Tout s'efface, tout finit pour moi. (*Il tombe comme anéanti.*)

SAINT MAXANDRE fils.

Ah, mon frere, mon ami, ſors de cet état d'anéantiſſement! (*A Madame Gervais après un ſilence.*) Le malheureux! encore s'il pouvoit pleurer!

FRANVAL, *ſe relevant tout-à-coup & avec impétuoſité.*

Mais que dis-je? C'eſt moi qui ſuis le lâche. N'a-t-elle pas reçu mes ſermens? ne s'eſt-elle pas donnée à moi?... Je ſuis l'époux de ſon choix, elle m'appartient... Allons, je ſaurai bien les atteindre.... Ce n'eſt plus un pere, je le chériſſois encore; c'eſt un rival odieux que je pourſuis. Je n'ai plus devant moi que l'image de ſes cruautés; je fonds ſur cet objet de ma rage, je le dévore...

Aux battemens de mes arteres, je ſens avec quelle rapidité je vais le pourſuivre & l'atteindre.

SAINT MAXANDRE fils.

Arrêtez, Franval!

FRANVAL, *furieux.*

Veux-tu diſputer ici ta vie contre la mienne? Ecarte-toi. Tu es le fils de l'homme qui cauſe mes tourmens.

SAINT MAXANDRE fils.

Tu me méconnois, ingrat, moi, ton ami? Mais je n'en perdrai ni le nom, ni le caractere, ni la fermeté; & dans ces momens extrêmes, je ſaurai l'être malgré toi plus que jamais.

FRANVAL.

Crains... crains, te dis je.

SAINT MAXANDRE fils.

Zoé te parle ici par ma voix. Zoé t'ordonne de ne point oſer la ſuivre.

FRANVAL.

Zoé? Eh! c'eſt à ce nom que je vole, que je frappe, que je reſſaiſis mon tréſor.

SAINT MAXANDRE fils.

Inſenſé! mes bras t'enchaîneront, & je te ſauverai dans ton délire.

FRANVAL.

Tu es donc le complice du barbare. Eh bien, que je commence ici par me verger de toi.

SAINT MAXANDRE fils.

Zoé s'eſt ſoumiſe à ſa deſtinée.

FRANVAL.

Ah, je le crois! Tendre, foible, innocente, quel recours pouvoit-elle avoir contre la férocité? Mais toi à qui je l'avois confiée...

SAINT MAXANDRE fils.

Que dis-tu? Je te devois donc la vie de mon pere? Et c'eſt ainſi que tu profanes l'amour? Eſt-ce par la violence, l'enlevement & le parricide, que tu parviendras à la mériter?.. Zoé approuvera-t-elle cet excès de fureur? Tremble plutôt....

FRANVAL.

Moi, trembler! Tu ne la vois pas comme moi, dans les larmes, ou dans un déſeſpoir muet, plus terrible encore... On l'empriſonne dans un lieu ſolitaire. Sa beauté, ſa jeuneſſe vont s'uſer & ſe flétrir à l'ombre d'une clôture éternelle; & je n'aurois que des ſoupirs ſtériles, que des larmes impuiſſantes à répandre!.. Que ferai-je donc de cette force brûlante, intrépide, qui m'eſt donnée, qui conſume tout mon être, & qui me pouſſe à tout entreprendre pour la repoſſéder?... (*Comme s'il étoit ſeul.*) Non, non, divine amie, tu ne ſeras point condamnée à ne plus voir les heures de l'amour; je ſaurai me ſacrifier, pour que tu ſois libre; & ſi je ne puis rompre les barreaux de fer qui te captivent, je les teindrai de mon ſang,

en expirant contre la barriere qui me sépare de toi!...

SAINT MAXANDRE fils.

Que ton désespoir est cruel pour ceux qui en sont les témoins!.. Reviens à toi, cher Franval, reviens à toi;.. Peux-tu méconnoître le frere de Zoé?

FRANVAL.

Elle m'est ravie.... Je n'ai plus de frere, je n'ai plus rien au monde.

SAINT MAXANDRE fils.

Tu m'outrages..... Mais je m'exposerai à tout, plutôt que de t'abandonner à toi-même.

FRANVAL, *avec une violence extrême.*

Tu me fais perdre un tems précieux, & qu'il gagne devant moi!.. Ecarte-toi, te dis-je; ou je ne réponds plus...

SAINT MAXANDRE fils.

Acheve, forcené, n'écoute plus que ta fureur; mets en oubli tous les devoirs & toutes les vertus. Je ne vois plus en toi qu'un cœur livré au vil sentiment de la vengeance. Et l'amour a pu y régner!... Je devrois te haïr en ce moment; mais non, pour sortir de ces lieux, tu fouleras aux pieds le corps de ton ami.

FRANVAL, *comme sortant d'un songe pénible & le considérant avec des yeux étonnés.*

C'est à moi que tu parles! Ah, Saint Maxan-

dre, que viens-tu de prononcer ! Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ?...

SAINT MAXANDRE fils.

Tu me reproches de n'avoir pas été parricide, & tu n'en frémis pas ?...

FRANVAL, *étonné.*

Moi ?

SAINT MAXANDRE fils.

Tu aimes les enfans, dis-tu, & tu cours frapper leur pere ?

FRANVAL, *plus étonné.*

Moi ?

SAINT MAXANDRE fils.

Barbare ! tu excites mon cœur & ma main à la révolte..... Sois épouvanté..... Quel eſt le ſang qui coule dans mes veines ? Quel eſt le ſang qui a donné le jour à Zoé ? Réponds.... Crains de te rendre odieux à ceux qui juſqu'ici t'avoient plaint, & tremble d'élever entre nous une éternelle barriere.

FRANVAL, *verſant enfin une larme d'attendriſſement, & tombant entre les bras de Madame Gervais & de Saint Maxandre.*)

Ah ! pardonne, ami, pardonne aux convulſions de la ſouffrance..... De tous côtés cruellement déchiré, je ne puis arracher le trait qui envenime ma bleſſure... Il fut une heure fortunée dans ma vie, une heure ! Elle eſt écoulée, un

instant m'a replongé dans l'abîme, & je suis semblable à ces malheureux dont on n'interrompt le supplice que pour le leur rendre plus sensible. Je commençois d'exister pour le bonheur, je retombe dans la nuit du néant.

SAINT MAXANDRE fils.

Crois-moi, cher Franval, l'espérance n'est pas entiérement éteinte. Ma sœur l'a promis; elle te conservera les mêmes sentimens; & son cœur, tu le sais, n'est point fait pour être parjure. Mets seulement en ce jour ton courage à l'épreuve, soutiens l'adversité; c'est-là le premier pas qui doit te conduire vers un avenir plus heureux; il peut te luire d'un moment à l'autre; ce que le sort te ravit, le sort peut te le rendre... Je te chéris comme le plus tendre des freres; mais crois que ton malheur ajoute aujourd'hui à la sainte amitié qui nous unit tous trois, & que ma sœur elle-même, s'il se peut, t'en aimera davantage...

FRANVAL, *attendri.*

Ah! conviens-en, mon frere, conviens-en; nous aurions pu tous trois nous refugier au bout du monde, & là, dans quelqu'asyle ignoré, y vivre pour l'amitié, la tendresse & l'amour... Sa place seroit d'être assise entre nous deux... Son cœur répond si bien à nos cœurs!... Elle gémit en ce moment, & nous appelle d'une voix douloureuse.... Chacune de ses larmes que je vois couler, retombe sur mon cœur & le brûle.... Je n'ai voulu la posséder que pour la rendre heureuse, & je me vois la cause des tourmens qu'elle en-

dure... Quand finiront-ils!.. Un pere courroucé saura-t-il pardonner ou s'attendrir?.. Ah! Maxandre, crois-moi, ce n'eſt point la paſſion qui me tyranniſe; je t'ouvre mon cœur & mon ame tels que Dieu les pénetre; crois que, ſi je pouvois en ce moment m'anéantir dans ſa penſée, & lui rendre à ce prix cette paix, ce repos, ce premier état de tranquillité que l'amour a fait diſparoître, crois-moi, crois-en ton ami, quoique profondément déchiré du regret de ne plus exiſter pour elle, je ſupporterois ma douleur avec fermeté, je mourrois ſans me plaindre avec le doux ſentiment du ſacrifice; mais voir Zoé captive, gémiſſante, condamnée aux ennuis de l'eſclavage, & la laiſſer ſouffrir un ſupplice ſi long, ſi cruel pour qui a pu aimer! Non, non: cet effort eſt au-deſſus de moi. La vois-tu?... Elle meurt en tournant ſes regards vers nous. (*Après avoir regardé ſon ami qui pleure.*) Hélas! tu as encore des larmes à répandre, & moi je n'en ai plus. (*La tête penchée ſur le ſein de Saint Maxandre.*) La mort eſt-là, je le ſens; bientôt tu n'auras plus d'ami. Je voudrois me dompter; mais la douleur qui me tue eſt la plus forte, j'y ſuccombe.

(*Il reſte quelque tems dans une attitude d'expreſſion douloureuſe & muette.*)

SCENE V.

SAINT MAXANDRE fils, FRANVAL, Madame GERVAIS, ANDRE'.

ANDRÉ, *botté & le fouet à la main, entrant sur la pointe du pied & avec précipitation.*

EH! vîte, vîte, vîte donc, Madame!... Et vous, Monsieur, dépêchez-vous, s'il vous plaît, sortez.

Madame GERVAIS, *étonnée de le revoir.*

Quoi? qu'est-ce donc? Déjà de retour?

ANDRÉ, *promptement.*

Dépêchez, dépêchez vîte, vuidez le plancher.

Madame GERVAIS.

Mais encore?...

ANDRÉ.

Oh! vous ne saviez pas pourquoi je voulois absolument être son postillon. J'avois mon projet en tête; & par ma foi, je l'ai exécuté le plus heureusement du monde.

Madame GERVAIS.

Qu'as-tu fait?

ANDRÉ.

Il ne connoît pas le pays: je viens de lui faire faire une tournée de tous les diables, en le promenant circulairement dans tous les environs; & cette

cette nuit est tout juste d'un noir... on n'y voit ni plus ni moins que dans un four... Allez, il ne se doute seulement pas que je l'aie ramené ici.

Madame GERVAIS.

Est-il possible?...

SAINT MAXANDRE fils.

Ici? Qui, mon pere ici?

ANDRÉ.

Eh oui, lui-même en personne. Il s'imagine être à six lieues au moins de cet endroit. Sortez & cachez vous tous, pour qu'il ne se reconnoisse pas... J'ai eu la précaution de le faire entrer dans l'hôtellerie par la porte de derriere; & le petit François, à qui j'ai donné le mot, l'éclaire par la seconde cour, qu'il traverse sans se douter de rien. J'ai pris intérêt moi à cette Demoiselle, qui m'a tout attendri; je ne veux point qu'on la mette sous la grille, puisqu'elle a un amant qui lui convient. Si le pere ne consent pas au mariage, eh bien, qu'elle reste dans le monde, libre, à sa fantaisie. Il ne faut point enfermer les gens pour cela. On la verra du moins en passant; un visage comme le sien fait plaisir à voir à tout le monde, & quelquefois à notre tour nous le rencontrerons.

FRANVAL, *avec les gradations de la surprise & de la joie.*

Ami, dis-moi... est il possible? Tu l'as ramenée? Est-il bien vrai?... Tu as osé? Est-ce bien celle que tu as vue tantôt?

ANDRÉ, *vivement.*

Pardi, si c'est elle! la belle question! Est-ce que nous ne savons pas distinguer la grace de la figure tout comme un autre?... Oui, c'est elle. En descendant de la chaise, je l'ai portée entre mes bras, car elle étoit un peu foible.

FRANVAL.

Tu l'as portée entre tes bras?

Madame GERVAIS, *à part.*

Que deviendra tout ceci?

ANDRÉ.

Oui, vraiment... pour préserver son joli pied de la boue... C'est un miracle de beauté, légere comme un ange; cela ne pese rien: en la portant, on ne porte que de la soie... Ma foi, je porterois cela, moi, jusqu'à Rome.

FRANVAL.

O joie inespérée! Quel moment heureux! (*Embrassant André.*) Je le payerois de mon sang.... Va, tout mon bien est à toi... Je veux la voir.

SAINT MAXANDRE fils, *à Franval.*

Nous sommes tous perdus, si tu ne te maîtrises...

ANDRÉ.

Vous parlez raison, vous... Mais lui, il ne fait ce qu'il dit; sa pauvre tête n'y est plus. (*A Franval.*) Allez, vous me remercierez tantôt... Les voici qui montent... J'ai songé à cette cham-

bré-ci, parce qu'il ne la connoît sûrement pas, n'étant pas même entré dans ce corps-de-logis, qui tantôt lui a paru ne pas appartenir à l'hôtellerie.

Madame GERVAIS.

Quel événement singulier!.. Je redoute son emportement.

ANDRÉ.

Feu follet!.. Tout cela s'en ira en fumée & rien de plus.

Madame GERVAIS.

Dérobons-nous tous à sa vue. Ciel, quel moment! (*Prenant Franval par le bras.*) Monsieur, laissez vous donc entraîner.

SAINT MAXANDRE fils.

Préserve-toi, ami, d'une imprudence qui deviendroit funeste à tous... Ce n'est point ici le moment de rien hasarder... Dompte-toi.

FRANVAL, *avec une joie inquiete & mêlée de plaisir & de douleur.*

Ah! si je ne peux lui parler, si vous me condamnez à ce supplice, que du moins je puisse l'entrevoir... Je serai satisfait de l'avoir vue... Que je la voie!

Madame GERVAIS.

Oh, quel homme!.. Eh bien, vous le pourrez sans danger, si vous savez vous contenir: la

cloison du côté de la porte est entr'ouverte, je vous y placerai... Eh, vîte donc, les voici. (*Elle les pousse hors de la chambre.*) Toi, reste, André.

ANDRÉ.

Sans doute, je reste, & qui plus est, je l'attends de pied ferme.

SCENE VI.

ANDRÉ *seul.*

Oh! oh! je n'ai pas peur, moi. Quand j'ai une fois bien regardé mon homme en face, quelque méchant qu'il soit ou qu'il paroisse, il ne peut plus me faire trembler. Et puis, lorsque je fais les choses à bonne intention & pour ce qui est de mieux, je suis toujours dans la confiance que cela n'ira pas à mal, avec la grace de Dieu... Qu'il sera bien surpris, cet homme furibond, quand il se retrouvera au même endroit d'où il est parti, & la pauvre Demoiselle qui croyoit aller au couvent, oh! qu'elle sera contente de se revoir ici! Je l'aime, moi, en vérité, je l'aime. Et qui pourroit, s'il vous plaît, m'en empêcher?.. Quelqu'un gronde... Oh! c'est lui.

SCENE VII.

SAINT MAXANDRE pere, ZOÉ, ANDRÉ.

(*Un petit garçon qui porte une lumiere. Zoé, en arrivant, va se jeter sur une chaise à côté d'une table, & se couvre le visage de son mouchoir. André est sur le devant de la scene.*)

SAINT MAXANDRE pere, *ayant ses pistolets attachés à sa ceinture, dit au petit garçon :*

ALLONS, cela suffit, pose-là ta lumiere & va-t-en.... Tu diras que l'on songe à ce que j'ai dit; que l'on frappe partout. Il faut me trouver des chevaux sur le champ.

ANDRÉ, *prenant une prise de tabac.*

Il ne s'en trouvera point, Monsieur; je vous l'ai déjà dit. (*Il éternue.*)

SAINT MAXANDRE pere, *se retournant.*

Ah! c'est toi?... Mais, dis-moi donc, quel affreux, quel abominable, quel horrible chemin nous as tu fait prendre?... Je n'en reviens pas encore.

ANDRÉ.

Quand je vous le répéterois mille fois, en serez-vous plus gras? Ne vous ai-je pas dit que le pont de Rennefort avoit été rompu par les glaces? N'a t-il pas fallu prendre un tour de tous les diables?... Est-ce moi qui ai fait tous ces petits che-

moins raboteux, plein d'ornieres & semés de cailloux?... Encore vous êtes bien heureux vous, d'être ici clos & couvert; ce n'eſt pas comme moi, qu'il faut que je m'en retourne par la pluie & le vent au milieu du froid & de l'obſcurité.

SAINT MAXANDRE pere.

Tu n'aurois pas pu pourſuivre avec les mêmes chevaux, en te payant le triple?

ANDRÉ.

Oh! il n'y a pas de payement qui tienne. Je ſuis déjà aſſez en faute d'être venu par tous ces chemins-ci, pour abréger votre route.

SAINT MAXANDRE pere.

Maudit pays, manquer de chevaux à l'heure qu'il eſt!... Encore, perſonne ne remue dans cette maiſon, qui ſemble un déſert.

ANDRÉ, *hauſſant les épaules.*

Eh! puiſqu'on vous a dit en bas que maîtres & valets venoient de partir, il y a une heure, avec tous les chevaux pour conduire des équipages de prince, qui vous ont dévancé! (*Avec force.*) Oui, Monſieur, des princes... Qu'avez-vous à dire à cela?

SAINT MAXANDRE pere, *le payant.*

Tiens, voilà ce qui te revient.

ANDRÉ.

Bien obligé, Monſieur. (*Il s'en va.*)

SAINT MAXANDRE pere, *le rappellant.*

Dis-moi un peu : je t'ai dit que tu pourrois obtenir une forte récompense, si tu répondois juste sur...

ANDRÉ, *s'en allant sans attendre le reste.*

Oh! voilà encore que vous m'allez parler de lui.... Que diable! est-ce que je le connois, moi, cet homme-là? Est-ce que je suis espion sur les grands chemins?.. Serviteur, Monsieur; je suis las, & je n'ai pas de tems à perdre pour regagner mon gîte; on ne voit goutte, & j'ai grand' peur de me rompre le cou cette nuit... Ah, vie malheureuse de postillon! malheureuse vie! Bon Dieu, bon Dieu, quelle destinée!

SCENE VIII.

SAINT MAXANDRE pere, ZOÉ.

SAINT MAXANDRE pere.

IL faut donc se résoudre à passer ici la nuit. (*A Zoé.*) C'est bien malgré moi, comme tu vois; je presse assez le moment qui doit nous délivrer d'être ensemble.

ZOÉ.

Près de vous, loin de vous, mon cœur sera toujours le même, rempli d'obéissance, de respect & d'amour... Vous le connoîtrez un jour, mon pere, & peut-être lorsqu'il ne sera plus tems.

SAINT MAXANDRE pere, *s'asseyant de l'autre côté de la table.*

Tu te caches le visage... Tu crains de rencontrer mes regards.... Ils lisent au fond de ton ame... Ces larmes, cet accablement, ces soupirs contraints, tout me révele ce qui se passe en toi.

ZOÉ.

Ah! du moins, mon pere, laissez couler mes larmes en liberté, & ne vous en offensez point. Mon état, je l'avoue, se contentera de ces pleurs.

SAINT MAXANDRE pere.

Quelle illusion te domine?..... Ouvre les yeux, & renonçant à des images chimériques, consens à le bannir de ta mémoire... Après un tel effort, ton pardon est accordé... Tu n'as plus d'autre moyen pour me fléchir.. Tu me connois.... Crois-tu que je serai jamais assez lâche pour appeller du nom de fils, l'homme dont je brûle de répandre le sang?

ZOÉ.

Quel aveu! a-t-il pu sortir de votre bouche! Il fut un tems... Je ne vous le rappellerai point, de peur de vous offenser... Il fut un tems où vous approuviez sa tendresse. Mon cœur n'a pu changer comme le vôtre: voilà tout mon crime.

SAINT MAXANDRE pere.

Il a feint d'aimer pour te tromper; il a pu braver ton pere; il a osé porter sur lui sa main cri-

mi-

minelle; après une telle audace, après un tel outrage, il ne t'aime point.

ZOÉ.

Lui ne point m'aimer!.. Je suis certaine du contraire & je pleure.

SAINT MAXANDRE pere.

Crois-moi, l'homme qui s'est porté à cette violence, ne connoîtra plus de frein dans aucune action de sa vie... Tremble de lier ton sort à ce caractère audacieux; tu deviendrois tôt ou tard sa victime, tu gémirois sous le joug le plus dur.... Son ame est altiere, fougueuse, emportée, pétrie d'un naturel bouillant.

ZOÉ.

Elle ressemble à la vôtre, mon pere; souffrez que je vous le dise. Mais cette sensibilité vive ne s'est jamais complue dans la haine, encore moins dans la vengeance.

SAINT MAXANDRE pere.

Il m'a ravi ton cœur, ce cœur qui étoit mon bien, que j'avois formé, qui devoit m'appartenir tout entier; & tu prétends que je lui pardonne. Je le veux sans partage, ce cœur que j'ai vu croître sous mes yeux... Unis-toi à cette ame paternelle qui attend la tienne.... Te voici près de mon cœur, ma fille; un moment de force & de courage, & la grace est entiere...

ZOÉ.

Ah, Dieu!

SAINT MAXANDRE pere.

Songe à tout ce qu'a fait pour toi un pere dès tes plus tendres années... Quoi, tout ce qu'il te promet d'amour, d'eſtime, de tendreſſe, ne ſauroit-il balancer les ſéductions paſſageres d'un... Ah, Zoé, ma Zoe!

ZOÉ, *ſe proſternant.*

Mon pere, je vous ouvrirai mon ame ſans réſerve; il eſt tems que vous y liſiez. Les peines qui ſont raſſemblées autour de moi, ne ſont point à leur comble, je le vois; mais la plus cruelle que j'éprouve, eſt de vous offenſer. Je vous dois le jour; & me puniſſe le ciel, ſi je ne vous ſacrifierois ma vie! Mais quant à cette paſſion chere & fatale, je ne m'en ferai jamais un ſujet de remords. Mon amour eſt né de votre aveu, il ne peut plus aujourd'hui s'éteindre: & ſans chercher à le nourrir, je ne me tourmenterai point vainement pour l'étouffer... Non, jamais homme ne ſut aimer comme lui. Vingt fois je l'ai vu prêt à expirer de douleur à mes pieds; & j'oublierois cette image. Vous connoiſſez peu votre fille. Elle ne ſera point lâche, ni foible, ni parjure. Dans ce moment, faut-il vous le dire? je ſouffre avec joie en ſongeant que je ſouffre pour lui. J'allume votre colere, pardonnez; mais tout ce que j'ai enduré juſqu'ici ſemble épurer ma tendreſſe: ce penchant trop combattu doit ſervir enfin à ma félicité. Je retrouverai en moi l'eſtime que l'on veut m'ôter, & le bonheur qu'on ne ſauroit me ravir. Le cloître que je n'embraſſois tout-à-l'heure qu'avec ef-

froi, j'y vole avec une sorte de joie. Là, je pleurerai en liberté; là, je goûterai une espece de volupté à être triste & malheureuse; là, je demanderai au ciel qu'il vous change à son égard; son image ne m'abandonnera point, & tout s'embellira autour de moi. Mon amant, hélas! sera bien plus à plaindre. Il m'aimera dans le monde, & je l'adorerai dans la solitude.

SAINT MAXANDRE pere, *détournant la tête.*

Tu l'aimes à ce point!

ZOÉ.

Je ne dois plus m'en taire; une sympathie invincible a rapproché nos cœurs; aucune force humaine ne pourra les disjoindre. Je sens mes forces croître, & mon courage s'élever, parce que j'ai à le dédommager au fond de mon ame, & de votre inimitié & de vos injustices.

SAINT MAXANDRE pere.

Tu serois moins cruelle en me portant le poignard dans le sein... Malheureuse! ne t'arrête point dans tes aveux, & révele tout ce que t'inspire ta passion effrénée. Dis que, sachant bien que le tems ne m'appaise point, que certaine de n'obtenir jamais de mon vivant l'homme qui te subjugue, tu n'as plus rien de cher au monde que ton fol amour, & que tu me verrois porter avec une joie secrete au fond du cercueil où repose ta mere... Va, la mort qui ne tardera point, sera le dernier effet du poison amer que tu as versé dans mon cœur.

ZOÉ, *avec un cri douloureux.*

Eh, je ne meurs point après vous avoir entendu!... O ciel! ai-je pu donner lieu à cet abominable soupçon! Mon pere, accablez ma malheureuse existence! mais ne me défigurez pas sous de si détestables traits... Je n'ai point rougi de me montrer à vos yeux telle que je suis; mais ce qui vient d'échapper de votre bouche, votre cœur ne le croit pas. Non, il ne peut le croire. (*Se jetant aux genoux de son pere.*) Il ne le croit pas, dites? ou j'expire à vos pieds. (*Après un silence.*) Ne détournez point vos regards de votre fille infortunée; qu'ils s'attachent sur moi, qu'ils descendent dans la profondeur de mon ame, pour y mieux lire. Oui, je suis bien condamnable, je le sais, je l'avoue; mais vous, mon pere, vous, vous êtes cruel.

SAINT MAXANDRE, pere, *tandis que sa fille est à ses genoux.*

Eh! qui l'a été plus que toi? qui l'est encore?.... Tu as détruit la fille que j'avois formée, celle que j'aimois avec tant de complaisance, celle que je voyois croître pour la gloire de ma maison & la consolation de mes derniers jours. Elle étoit née pour me chérir.... Que devient-elle à cette heure? Elle s'arrache de mes bras pour se jeter dans ceux de mon ennemi. Je la rappelle, elle me fuit encore... Où est ma Zoé?.. où est-elle?.. Fais-moi revoir cette enfant soumise, chérie & respectée dans la maison paternelle, dont elle fai-

soit l'ornement; retrouve-moi ma fille telle qu'elle étoit, & que je puisse l'embrasser.

ZOÉ, *tenant la main de son pere & l'arrosant de larmes.*

Ah!

SAINT MAXANDRE, pere, *continuant.*

Est-ce bien la même que j'apperçois devant moi? Comme elle est changée!.... Mais, non, la voix du sang l'emportera; elle reviendra d'elle-même au sein de la nature; elle réparera ses égaremens; sa mere lui parlera du fond de son tombeau, elle.... tu t'en souviens, qui fut l'exemple vivant de la tendresse la plus constante; elle qui fut toute entiere à son époux dans tous les instans de sa vie; sa mere lui criera que rien ne doit l'emporter sur un pere qui supplie & qui pardonne. Rends moi tout ce que j'ai perdu en elle. (*Avec exclamation.*) Allons, viens, rentre dans mes bras, qui s'ouvrent pour te recevoir. (*Zoé est dans la plus grande agitation.*) Viens, que je triomphe de lui. (*Zoé voudroit parler, & la parole expire sur ses levres.*) Tu ne réponds rien, tu te tais! (*Il repousse la main de sa fille avec fureur, se leve & s'éloigne.*) Vil & méprisable objet, qui abuses de ma lâche indulgence, va, je te dédaigne trop pour te punir... Poursuis dans la carriere de la honte; rejette-toi dans les bras de l'infamie. Ton déshonneur est gravé sur ton front en traits ineffaçables. Ce corrupteur.... Une lumiere affreuse a passé dans mon

ame : j'ai de nouveaux droits pour le détester & le flétrir. Oui, le crime aura perdu toute son horreur à tes yeux, & mettant à profit ta folle ivresse, le lâche...

ZOÉ, *d'une voix plaintive & forte.*

Arrêtez... Oh, que le mépris est affreux! Non, non, l'homme que je chéris est digne de moi. Sa tendresse fut dans tous les instans noble & respectueuse... Il n'a pas plus attenté à mon honneur qu'à ma vie... Nous volions sur une terre étrangere, mais pour y rencontrer des loix plus justes & plus faciles, mais pour nous retrouver en présence des autels. Je n'emporterai de tous les jours, de tous les momens écoulés ensemble, que des souvenirs purs & chastes, & j'offrirai à l'œil du ciel que j'appelle en témoignage, une vie irréprochable, que la plus légere tache n'a jamais souillée.

SAINT MAXANDRE pere.

J'admire ton serment. Il est familier à ton sexe, hardi à renier sa honte sous la clarté des preuves... C'est toujours l'innocence qu'on accuse, qu'on outrage; mais ces clameurs effrontées n'en imposent qu'à la sottise crédule...

SCENE IX.

(*On entend un grand bruit. Franval se débattant de toutes ses forces, échappe à Saint Maxandre fils, qui le retenoit, & se jette à corps perdu sur la scene.*)

SAINT MAXANDRE pere, ZOÉ, FRANVAL.

FRANVAL, *qu'on entend derriere la scene.*

NON, je ne souffrirai point qu'on l'aviliſſe; & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, elle ſera reſpectée de l'univers entier, autant qu'elle l'eſt de moi.

SAINT MAXANDRE fils, *derriere le théâtre.*

Arrête, imprudent ami, arrête!... N'affronte pas...

ZOÉ, *dans le plus grand trouble.*

Quelle voix! Ciel! Franval! Mon frere!

SAINT MAXANDRE pere, *reculant de ſurpriſe en voyant Franval.*

Ici le téméraire! (*Il ſe ſaiſit impétueuſement d'un piſtolet, & le tire contre Franval.*) Meurs, audacieux. (*Saint Maxandre pere s'eſt élancé contre Franval, le piſtolet armé. On a entendu le coup, qui n'a point porté.*)

ZOÉ, *jetant un cri & tombant évanouie.*

Dieu! je me meurs!

SCENE X.

ACTEURS précédens, SAINT MAXANDRE fils, Madame GERVAIS, ANDRE', PLUSIEURS DOMESTIQUES.

SAINT MAXANDRE fils, *En entrant il saisit l'autre pistolet que son pere tenoit déjà sous sa main, & le lui arrache.*

ARRETEZ, mon pere!.. Donnez-moi...

Madame GERVAIS, *à la foule des domestiques.*

Jetez-vous tous sur lui, mes amis; que vos efforts le contiennent... Enchaînez-le. (*Les domestiques se rendent maîtres de la personne de Saint Maxandre pere.*)

SAINT MAXANDRE fils, *l'épée à la main.*

C'est mon pere, prenez garde... Respectez-le... Je réponds de tout.

LES DOMESTIQUES.

Nous ne lui ferons pas de mal, Monsieur: mais il faut le désarmer, car autrement il arriveroit malheur.

(*On le désarme, puis on le laisse libre. Madame Gervais est occupée à secourir Zoé.*

SAINT MAXANDRE pere, *étouffant de colere.*

Où suis-je! De scélérats environné!... Leur chef respire encore!... Il est accouru sur mes tra-

ces pour me braver jusqu'en ces lieux! Tremble... Ce bras désarmé t'arrachera la vie.

FRANVAL, *s'avançant au-devant de lui.*

Laissez-le tous libre, mes amis, & qu'il m'entende... Oui, j'attends la mort de vous. La mort n'est qu'un instant; je ne l'ai évitée que par miracle, & je ne puis dire encore si c'est un bienfait. Je vous parle, & je devrois être étendu sans vie à vos pieds; & mon sang, dont vous aviez soif, devroit ruisseler de mes veines déchirées... Ce spectacle auroit satisfait & recréé vos regards... Eh bien! écoutez ma voix, comme si elle murmuroit en sortant de mes blessures sanglantes. La haine, dit-on, s'éteint sur la cendre des morts, & la vengeance expire au fond des tombeaux. Voyez l'ombre de celui que vous avez assassiné, qui en sort, qui vous accuse, qui vous cite en ce moment au tribunal du Juge suprême. Nous comparoissons tous deux devant son œil redoutable; moi, avec cette flamme pure & sacrée qu'alluma en nous la main du Créateur; vous, avec cette haine vile & féroce, qui dégrade l'homme & finit par en faire un assassin... Répondez devant Dieu, pere inhumain... J'aimois votre fille, j'en étois aimé; pourquoi fûtes-vous injuste & barbare? Pourquoi m'avez-vous haï? J'ai voulu fléchir votre inimitié; je n'ai fait que vous irriter. Tous vos crimes sont ceux de l'orgueil; tous les miens sont ceux de l'amour. Vous voilà seul avec votre forfait, & moi je puis compter des cœurs qui s'intéressent à mon sort... Oui, j'étois né pour être

votre fils, pour vous aimer; mais vous n'avez plus devant vous qu'un accusateur. *En montrant Zoé.*) Regardez celle à qui vous donnez la mort... (*Après un moment de silence.*) Mais puisque la Providence m'a sauvé du trépas, quel est donc en ce moment l'arrêt du ciel & la voix de la nature? Abusant de vos droits en tyran, vous les avez annullés... Si la force a été jusqu'ici votre unique loi, elle devient plus justement la mienne à mon tour... Je déclare donc devant ces témoins, & à la face des cieux, que voilà ma femme; qu'elle m'appartient par son choix; que je suis l'époux de sa volonté; que notre alliance étant visiblement protégée par le ciel, je ne crains plus aujourd'hui sur la terre que le Dieu qui me voit, qui m'entend, qui lit dans mon cœur, & qui me prêtera en ce jour sa force, son assistance & son appui... Chere Zoé, sortez de cet accablement, & forte de votre vertu, daignez être à moi. (*A Saint Maxandre fils.*) Et toi, mon ami, mon frere, mon consolateur, viens, viens lui servir de pere. Elle n'en a plus, hélas! Mais deux amans unis & malheureux deviennent des êtres sacrés à toute la nature; marchons vers l'asyle où des loix plus raisonnables repoussent la tyrannie... Il est partout des autels pour recevoir nos derniers sermens.

ZOÉ, *avec fermeté.*

Arrête, Franval! Le cœur de ton amante est à toi; & la mort, tu le sais, ne nous séparera pas plus que la vie.... Si ton sang eût coulé, je me précipitois sur ton corps expirant, pour y mourir

en t'embraſſant. Tu vis! Que l'auteur de tous biens en ſoit loué!.. Mais c'en eſt trop, ami, trop d'horreurs s'aſſemblent entre nous. Rien ne peut plus tromper mon cœur, que ce moment terrible éclaire. J'ai offenſé l'autorité la plus ſacrée, & le ciel vient de nous épouvanter du châtiment qui peut-être nous étoit dû. Si je ne puis étouffer mon amour, je ſaurai du moins l'aſſujettir. Je pleure & j'obéis... Le devoir parle & j'écoute ſa voix. Ma main ne ſe donnera plus ſans l'aveu de mon pere.

FRANVAL, *avec le cri du déſeſpoir.*

Et toi auſſi contre moi, Zoé! toi... Je meurs à ce coup affreux, imprévu. . . . . .

ZOÉ, *montrant ſon pere.*

Regarde & vois ce que tu as à répondre. Lis ſur ce front vénérable & oſe répliquer... A quoi a-t-il tenu que je ne t'aie donné la mort, que je n'aie rendu mon pere homicide?.... Ah, malheur à toi ſi tu ne m'entends point!... L'amour a trop longtems combattu la nature, il faut que l'amour cede. Je dois m'immoler moi-même. (*Allant ſe ranger près de ſon pere.*) Diſpoſez de moi, mon pere; mon cœur n'eſt plus qu'à vous, & tout autre ſentiment s'anéantit devant le reſpect & l'obéiſſance que je vous dois. (*A Franval.*) Et toi que le ciel ſuſcita dans ſa colere, pour troubler la paix de notre maiſon, reçois ces derniers ſoupirs comme le gage d'un éternel adieu. Je vais conſacrer le reſte de mes jours à pleurer la perte de ſa ten-

dreſſe, à la recouvrer, à mériter mon pardon.... Tel eſt le ſacrifice qui m'eſt impoſé, & je l'accomplis.... Fuis-moi; ne m'écris point.... Je ne ſuis plus ſous ton empire, n'aigris point mes remords! Je t'aime de toutes les forces de mon ame, & je renonce à toi.... Adieu donc pour la derniere fois, adieu pour jamais..... Tu viens d'entendre ton arrêt, fuis.... Il pourra me coûter la vie, mais il eſt irrévocable.

FRANVAL.

Voilà le dernier coup!.... C'eſt le moment de ne plus exiſter!... Meurs, malheureux, que ferois-tu encore ſur la terre? Zoé te rejette. (*Dans un mouvement prompt & rapide, il ſaiſit le piſtolet que tient Saint Maxandre fils, & le levant en l'air, il s'écrie:* Ecartez-vous tous. (*Un genou en terre devant Saint Maxandre pere, il lui préſente le piſtolet.*) Reprenez cet inſtrument de mort, & ne me manquez pas... Dans le déſeſpoir où je ſuis, la mort m'eſt une faveur... Ôtez moi cette vie odieuſe, inſupportable..... Il faut, pour ſortir d'ici, pour m'abandonner ſeul, que vous marchiez tous deux ſur mon corps déchiré, palpitant... Soyez enfin ou mon pere ou mon aſſaſſin. (*Avec une expreſſion vive & terrible.*) C'eſt trop long-tems ſouffrir. Que je m'anéantiſſe, ou qu'elle me ſoit rendue... Prenez; ou ma main plus prompte... (*Il dirige le piſtolet contre lui-même & s'écrie avec le dernier effort du ſentiment:*) La mort, ou Zoé!

SAINT MAXANDRE pere, *ému de l'action & lui arrêtant le bras.*

Arrête, malheureux jeune homme, arrête.

FRANVAL.

Vous m'arrêtez, vous?

SAINT MAXANDRE pere.

Ta soumission te sauve... Je te la donne...

FRANVAL, *jettant le pistolet, tombe à ses pieds & les embrasse.*

Suis-je parmi les vivans? Aurai-je la force d'exister.

SAINT MAXANDRE fils, *sautant au col de son pere.*

Ah, mon pere, c'est un fils de plus! Comme nous allons tous vous aimer à l'envi!

ZOÉ

Le cœur de mon pere est généreux. Dieu juste, qui as tout conduit, mille actions de graces te soient rendues!

Madame GERVAIS, *serrant Zoé entre ses bras.*

Quel moment inespéré, heureuse fille!

SAINT MAXANDRE pere, *à sa fille.*

Oui, fois à lui; un rayon de lumiere... Toute ma fureur est tombée.... Mais souvenez-vous tous deux de l'instant où je pardonne.

FRANVAL.

Eh ! comment pourrions-nous l'oublier ? (*A Zoé.*) On n'a jamais passé avec tant de rapidité de l'excès de l'infortune à l'excès du bonheur... Mon ame est trop foible pour cet instant... Mon pere... Mon frere, chere Zoé ! mes amis ! unissez-vous tous à moi. (*A Saint Maxandre pere.*) Souffrez que votre fils vous embrasse... Je le suis.

SAINT MAXANDRE pere, *repoussant ses enfans qui l'environnent, mais sans rigueur.*

Je me prêterai à vos embrassemens, quand j'aurai réparu mes torts.

FRANVAL.

Tout est réparé.

SAINT MAXANDRE fils.

Nous sommes tous heureux.

ZOÉ.

Et vous le serez, mon pere.

SAINT MAXANDRE pere.

Laissez-moi. Je rougis encore, je sens la honte & les remords. Heureux de les sentir ! (*Après s'être un peu remis, à Madame Gervais.*) Mais, Madame, j'avois perdu la voix d'étonnement & de fureur, & je ne suis pas encore revenu à moi. Tout ce qui m'environne a droit de me confondre. Par quel événement vous trouvez-vous en deux endroits ?

Madame GERVAIS.

J'implore de vous, Monsieur, un nouveau pardon. Ne mettez point de bornes à votre générosité, vous n'êtes point où vous comptiez être.

SAINT MAXANDRE pere.

Comment?

Madame GERVAIS.

On vous a ramené chez moi par plusieurs détours qui vous étoient inconnus, & vous ne vous êtes point apperçu du stratagême pendant une nuit aussi obscure.

SAINT MAXANDRE pere.

Et dites-moi, qui a pu me tromper ainsi? Seroit-ce mon fils qui auroit projeté ?...

SAINT MAXANDRE fils.

Je n'en ai jamais conçu le dessein ni la pensée, mon pere.

SAINT MAXANDRE pere.

Et qui a donc osé? Je prétends le savoir.

ANDRÉ, *survenant & s'avançant.*

(*A part.*) Allons, voilà mon tour. (*Haut.*) Eh bien, Monsieur, puisqu'il faut tout révéler, c'est moi, ne vous en fâchez pas, qui ai tiré cette singuliere idée de ma cervelle.

SAINT MAXANDRE pere.

Toi? & tu n'as pas été conseillé?

ANDRÉ.

Non, Monsieur!

SAINT MAXANDRE pere.

Non ?

ANDRÉ.

Je me suis ingéré tout cela de mon chef... Comme vous l'emmeniez de force pour la cloîtrer, cette aimable & belle enfant, qu'elle retenoit ses larmes pour ne pas pleurer, ce qui me fendoit le cœur ; que d'ailleurs j'avois vu son amant, beau, tendre, poli, honnête, plongé dans un désespoir à se tuer, j'ai imaginé de les faire retrouver ensemble avant la derniere séparation... J'avois-là quelque chose en moi, qui ne me trompe gueres ordinairement, & qui me disoit que cela tourneroit sûrement à bien : aussi n'en est il arrivé aucun mal...

SAINT MAXANDRE pere.

Tu as beaucoup risqué, malheureux... Si je m'en fusse apperçu, j'aurois pu, dans mon premier transport, te brûler la cervelle.

ANDRÉ, *riant.*

Ah ! non, non, jamais, jamais.

SAINT MAXANDRE pere.

Comment, non ? De quel ton affirmatif...

ANDRÉ.

Je le savois bien, moi, Monsieur, que les pistolets manqueroient.

SAINT MAXANDRE pere, *étonné.*

Tu le savois ?

AN-

ANDRÉ.

Vous m'aviez fait grand'peur en me regardant; & dans la colere, n'eſt-il pas vrai? on ne ſe connoît pas. Je ne diſois mot; mais je vous obſervois. Vous ne vous ſouvenez point, en entrant dedans l'écurie, en hâtant monde & chevaux, d'avoir poſé vos piſtolets à droite, à côté de la mangeoire; & moi qui ai vu du pays, qui ai ſuivi de plus des Huſſards à l'armée, j'ai appris d'eux comme il falloit s'y prendre pour les rendre doux & pacifiques... Allez, j'étois bien ſûr qu'il n'y auroit dans tout cela que du bruit en l'air.

ZOÉ.

Ah, mon pere! Il nous a ſauvé la vie à tous trois.

FRANVAL.

A quoi tient notre deſtinée!

SAINT MAXANDRE pere.

Le ciel, à ce que je vois, a veillé ſur nous lorſque nous étions tous dans le délire. Il a daigné m'épargner un grand crime. Les paſſions furieuſes ſemblent bien petites au moment où on les abjure. En adreſſant votre contrat, mes enfans, aſſignez à ce garçon une penſion honnête.

ANDRÉ.

Oh! j'ai cent fois plus de contentement à les voir s'aimer de votre aveu, que de tout l'argent que je pourrois recevoir. Ils ſont ſi bien faits l'un pour l'autre! En vérité, tout le monde vous

bénira & vous félicitera de cette alliance... Moi, je ne veux point d'autre récompense que le plaisir de pouvoir rencontrer & saluer quelquefois Mademoiselle, si elle veut bien me le permettre.

SAINT MAXANDRE pere, *après un silence.*

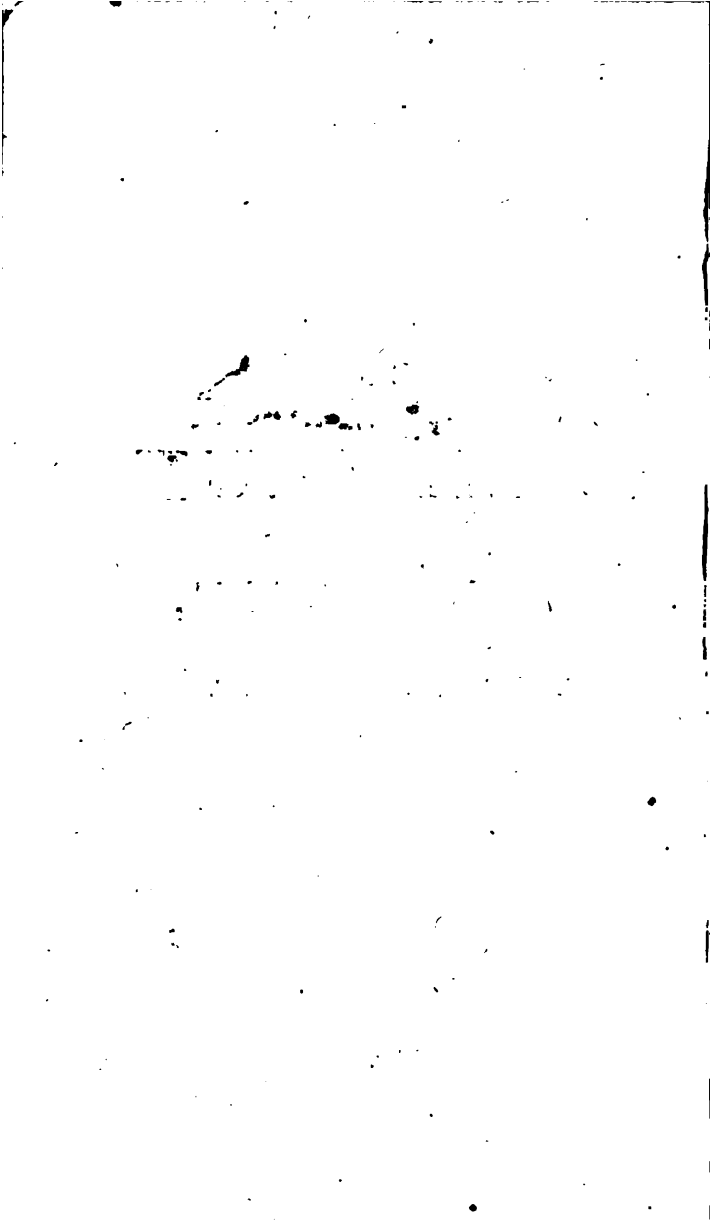
Retirez-vous, mes chers enfans; j'ai besoin de solitude... Ce sera demain à mon réveil, que je ne craindrai plus de vous serrer dans mes bras; car je ne serai bien satisfait de vous voir, que quand je serai plus content de moi-même.

(*Tout le monde sort, Saint Maxandre pere reste seul, & doit tomber la tête appuyée sur sa main, livré à une profonde rêverie.*)

LES TOMBEAUX DE VÉRONE,

DRAME EN CINQ ACTES.

N 2



LES TOMBEAUX DE VERONE.

Acte V. Scene IV.

AVERTISSEMENT.

Ce sujet touchant a été traité plusieurs fois; mais il semble appartenir spécialement à l'auteur, parce qu'il porte, plus qu'aucun autre, le vrai caractere du drame; genre auquel il s'est livré de préférence. Il vouloit d'abord mettre sur la scene le Roméo & Juliette, *de Shakespeare; mais bientôt il s'est apperçu qu'il falloit laisser à ce grand poëte ses dimensions & son originalité; que vouloir le corriger, c'étoit l'anéantir.*

M. Ducis, de l'académie françoise, en a fait une tragédie, dans laquelle il a plutôt peint la vengeance de Montaigu que les amours de Roméo & de Juliette. D'ailleurs, sa piece imprime à ses personnages une physionomie étrangere. L'auteur de ce drame s'est attaché, au contraire, à tout ce que Roméo & Juliette lui offroient d'intéressant. Il a choisi des couleurs plus douces, & a donné à Benvoglio un caractere jusqu'ici inconnu sur la scene. D'après son plan, un nouveau dénouement devenoit nécessaire : il croit en avoir imaginé un du plus grand effet, & qui doit offrir au spectateur un tableau neuf, frappant & vraiment théâtral.

PERSONNAGES.

CAPULET, } *chefs de deux maisons enne-*
MONTAIGU, } *mies.*
JULIETTE, *fille de Capulet.*
ROME'O, *fils de Montaigu.*
BENVOGLIO, *médecin-naturaliſte, attaché aux deux maiſons.*
Madame CAPULET, *mere de Juliette.*
LAURE, *ſuivante de Juliette.*
PLUSIEURS PARENS *des deux maiſons.*
DOMESTIQUES.

La Scene eſt à Vérone.

TOMBEAUX DE VÉRONE,

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un ſallon qui donne ſur un jardin.

JULIETTE, *ſeule.*

LA douzieme heure s'eſt fait entendre.... C'eſt le ſignal. O nuit, épaiſſis tes ombres, cache dans les ténebres deux amans malheureux & fideles!... Je vais jouir de ſa préſence! Inſtans rapides! il va paroître pour me quitter enſuite! Ainſi l'amertume ſe mêle à nos plus doux plaiſirs... Amour, que tes bleſſures ſont profondes, que de ſouffrances pour des momens qui fuient!... Mon cœur s'effraie de tout ce qui l'environne... Les auteurs de mes jours, paiſiblement endormis, ne ſoupçonnent point que la fille d'un Capulet, amante, épouſe d'un Montaigu... Sommeil! dérobe-leur les chagrins qui me conſument... Cette porte frémit...

eſt-ce lui? Non; ce bruit ne vient pas du côté du jardin... Ciel! ſi nous étions trahis!... Ah, je reſpire! c'eſt Laure.

SCENE II.

JULIETTE, LAURE.

JULIETTE.

SILENCE, Laure: que tes pas ſoient muets.

LAURE.

Quoi! ſeule, errante au milieu des ténebres?

JULIETTE.

La lune éclaire un peu... Que les nuages les plus épais n'obſcurciſſent-ils ſon front!

LAURE.

Vous gémiſſez...

JULIETTE.

Cette ſolitude profonde me plaît; j'y cherche le repos. Allez: je ne veux point de témoin de mes ſoupirs.

LAURE.

Mon devoir m'attache auprès de vous... L'ordre abſolu d'une mere me preſcrit...

JULIETTE.

Laiſſe-moi, Laure; tes ſoins m'importunent.

LAU-

LAURE.

Pour la premiere fois, votre ame ne reſpire plus la douceur... Vous n'êtes plus calme ni heureuſe... Voulez-vous irriter la farouche humeur de votre pere?

JULIETTE.

Mon pere! Il eſt terrible... Son orgueil a enfanté bien des maux! Mais ma mere eſt tendre, douce, compatiſſante; c'eſt ſon image qui attendrit & déchire mon cœur.

LAURE.

Et d'où vient cette douleur qui vous preſſe?

JULIETTE.

Ne ſais-tu pas que Théobald eſt mort? & de quel coup encore!

LAURE.

Oui; mais vous l'avez aſſez pleuré... Vous étiez donc deſtinée à l'aimer davantage après ſa mort, que vous ne l'aimâtes pendant ſa vie?

JULIETTE.

Il eſt des momens qui révelent les plaies ſecrettes du cœur... Le cri douloureux, longtems renfermé, malgré nous perce & s'échappe.

LAURE.

Enfin, ce n'eſt point un époux que vous avez perdu.

JULIETTE.

Ah, ſi c'étoit un époux!... Laure, ma douleur ne s'exhaleroit pas en ſtériles plaintes; je ne pleurerois pas, je mourrois.

LAURE.

Ne vous refusez pas aux douceurs du sommeil; il endormira vos douleurs.

JULIETTE.

Laisse-moi. Si quelque songe fatal.... Si l'ombre sanglante de Théobald...

LAURE.

Je serai-là pour dissiper ces fantômes. Théobald n'étoit pour vous qu'un parent; mais ce qui doit vous consoler, c'est qu'on poursuit hautement la vengeance de sa mort.

JULIETTE.

La vengeance!

LAURE.

Elle ne tardera pas; on saisira bientôt Roméo, son assassin.

JULIETTE.

Assassin! lui! arrêté!

LAURE.

Vous oseriez lui donner un autre nom, vous?

JULIETTE.

Je sais que la haine implacable des Montaigu & des Capulet est héréditaire; qu'elle a séparé de tout tems nos maisons; que chaque jour l'inimitié devient plus ardente. Mais Roméo, victime de ces débats antiques, a toujours chéri & demandé la paix. Même dans ce dernier combat...

LAURE.

Quoi ! c'eſt vous qui juſtifiez Roméo ?

JULIETTE.

Ah, Laure ! ce fardeau qui m'accable, mon ſecret va voler dans ton ſein.

LAURE.

Je l'attends de l'amitié.

JULIETTE.

Tremble de le recevoir....

LAURE.

Vous ſoupçonneriez ma foi ?

JULIETTE.

Non ; mais tu es attachée à mes parens... Quand tu ſauras ce fatal ſecret, ton repos ſera troublé, ou tu ſeras parjure...

LAURE.

Je ſuis attachée à vos parens, il eſt vrai ; mais notre ſexe, notre âge, nos cœurs établiſſent entre nous de plus grands rapports. Non, je ne vous trahirai point.

JULIETTE.

Malheur à toi ſi tu me trahis ! Tu mériteras d'éprouver tous les tourmens de l'amour, & de ne trouver alors perſonne qui te plaigne.

LAURE.

Je vous jure...

JULIETTE.

Eh bien, apprends que ce Roméo que je parois haïr, eſt à mes yeux le plus aimable... Tu pâlis ! Ah, Dieu, qu'ai je dit !

LAURE.

Quoi, Roméo n'eſt plus un aſſaſſin ?

JULIETTE.

Lui meurtrier ! C'eſt le nom que la haine lui donne. Roméo ne tira point l'épée dans cette rixe fatale ; ſa bouche invoquoit la paix, tandis que ſon farouche adverſaire n'écoutant que ſa colere, s'élança contre lui. Roméo m'aimoit... Penſes-tu qu'il eût été l'agreſſeur ? Penſes-tu qu'il eût expoſé des jours qui m'étoient conſacrés ? Sa vie étoit à moi ; non, il ne fut point jaloux de faire couler le ſang, il appartenoit à l'amour... Content de déſarmer ſon ennemi, deux fois il lui rendit ſon épée. Théobald devenu plus féroce par ce trait généreux, ſe précipite & reçoit le prix de ſon aveugle fureur. Et l'on a oſé dreſſer des échafauds, & l'on parle de faire tomber ſa tête ſous le glaive des bourreaux ! S'il a vaincu, ne pouvoit-il pas, hélas ! ſuccomber ſous les coups de ſon adverſaire ?

LAURE.

Et pourquoi donc pleurer ſans ceſſe ſur le ſort de Théobald ?

JULIETTE.

Sa mort a ſervi de prétexte à mes larmes ; je n'oſois en répandre ſur l'exil de Roméo ; tant de

témoins m'observent! Sans ce voile officieux, le désespoir m'eût étouffée... Ah! Laure, j'ai sujet de pleurer... Tu vois cet anneau...

LAURE.

Quel nouveau soupçon me saisit!

JULIETTE.

As-tu vu quelquefois la foudre au milieu d'un ciel clair & serein, tombant en un clin d'œil, écraser l'oiseau de Vénus auprès de sa bien-aimée?.. Tel est mon sort.

LAURE.

Hélas! que dites-vous!

JULIETTE.

Ainsi le malheur nous a séparés lorsqu'à peine nous étions unis.

LAURE.

Chaque mot qui sort de votre bouche m'inspire de l'effroi. Lui votre époux?

JULIETTE.

Mets la main sur mon cœur; sens comme il palpite en ce moment d'impatience & d'amour.

LAURE.

Vous attendre Roméo? Et comment l'avez-vous connu? Je ne reviens pas de ma surprise.

JULIETTE.

Te souvient-il de cette fête que donna mon pere pour célébrer le jour de ma naissance? Ro-

méo ſous le maſque ſe mêla parmi la foule des danſeurs. Le voir & l'aimer fut l'ouvrage d'un inſtant; tous les yeux étoient attachés ſur lui, & les miens ne perdirent pas un ſeul de ſes pas. Non, jamais mortel ne ſut allier comme lui la grandeur & la nobleſſe, la grace & la dignité. Je lui parlai; j'ai ſouvent entendu des ſons harmonieux; eh bien, ſa voix ſurprit plus agréablement encore mon oreille. Plus d'un homme a touché ma main, mais d'une main inexpreſſive & glacée. La ſienne... ah, quelle impreſſion! Nos cœurs dans un moment ſe ſentirent, ſe toucherent, s'unirent. Tous les ſpectateurs ravis ſe raſſemblerent autour de nous; & recueillis dans un profond ſilence, ils ſembloient ſe dire: ils ſont créés l'un pour l'autre. Jamais mon ame émue du plaiſir de plaire ne commanda plus expreſſivement à la légéreté de mes pas; je ſentois que je leur imprimois à ma volonté la préciſion & la grace. Je ne ſais ce que je devins pendant ces heures céleſtes, & je n'avois pas encore contemplé le front de mon vainqueur. Il parut: Juliette fut à lui, & ne croyoit plus habiter la terre, mais être tranſportée dans ces régions éthérées, où le plaiſir vif & pur devenoit l'état perpétuel des ames & anéantiſſoit tout ce qui n'étoit pas amour & volupté.

LAURE.

Mais comment le nom ſeul de Roméo n'éteignit-il pas cette flamme inconſidérée? La haine ardente qui diviſe vos deux familles eſt ſi connue, que j'aurois penſé qu'il eût ſuffi d'être un Montaigu pour...

JULIETTE.

La haine, la haine! Eh, ce mot que signifioit-il pour moi? Qu'est-ce que la haine, Laure?

LAURE.

Et vous osâtes former le projet?...

JULIETTE.

D'éteindre à jamais le flambeau de la discorde qui brûloit entre nos maisons. Les guerres les plus cruelles, les plus sanglantes, ne finissent-elles pas? nous disions-nous quelquefois; & pourquoi l'inimitié particuliere qui fait le malheur de deux familles n'auroit-elle pas son terme?.. Nous l'espérions: la mort fatale de Théobald a détruit notre espoir.

LAURE.

Où le revîtes-vous? comment trompâtes-vous tant de surveillans?

JULIETTE.

Que tu connois peu l'amour, Laure! L'amour, comme la pensée, invisible dans son essor, n'est point borné par les limites matérielles. L'amour vole & les barrieres tombent. Roméo m'apparoissoit en tous lieux, il se trouvoit sur mes pas, il se multiplioit, je n'avois qu'à le chercher dans la foule pour l'appercevoir. Etois-je sur un balcon? il passoit sous mes regards; assistois-je à une fête? il étoit le premier objet qui frappoit ma vue; au temple je distinguois sa voix parmi les voix profanes dont retentissoit la voûte. Que te dirai-je! une

nuit j'étois à cette même fenêtre, j'y venois respirer la fraîcheur de l'air & rêver aux sentimens délicieux qui rempliſſoient toute mon ame; la lune verſoit ſes paiſibles rayons. Un bruit léger me tira de ma douce rêverie; je l'apperçus comme un fantôme céleſte, appuyé contre cet oranger, dont il agitoit la cime odorante. Je n'eus point de frayeur; il me ſurprit ſans m'étonner; ce que nous nous dîmes dans ce calme intéreſſant de la nature, ce que nous nous jurâmes ſous la voûte azurée & ſilencieuſe du firmament, n'eſt point fait pour être répété par la langue écrite ou parlée. Eh, ſavons-nous nous-mêmes quel langage nous employâmes! Un enfant plongé dans les embraſſemens de ſa mere, n'eſt pas mieux preſſé, mieux environné de tendreſſe, que nous l'étions par la confiance intime, par le bonheur, par la volupté pure... Nos larmes... Elles étoient de ſentiment... Cette nuit heureuſe reſſembloit à celle-ci; mais quelle funeſte différence, Laure! il va venir pour me dire un triſte, peut-être un éternel adieu.

LAURE.

Pourquoi éternel?... Mais avec quel art vous avez trompé votre fidelle compagne!

JULIETTE.

Pardonne, tout l'exigeoit.

LAURE.

Et qui dans l'univers a oſé, a pu?...

JULIETTE.

Tu vas être surprise, le généreux Benvoglio a protégé nos amours.

LAURE.

Quoi! l'ami des Capulets?

JULIETTE.

Dis l'ami des hommes. Est-il sous le ciel une ame plus noble, plus éclairée, plus compatissante? L'élévation de son génie, sa profonde connoissance du cœur humain, l'amitié qu'il eut toujours pour Roméo & pour moi, tout l'a rendu notre soutien, notre protecteur. Il faut des lumieres pour oser être bon contre l'opinion qui gouverne les hommes. Sans la science, il n'est point de courage, il n'est point de véritables amis de l'humanité. Benvoglio, scrutateur assidu de la nature, à qui il a dérobé plusieurs secrets, après avoir lu dans nos cœurs, est devenu notre véritable pere. Nos deux familles divisées s'accordent dans l'estime qu'elles ne peuvent lui refuser; il avoit tout tenté pour les réconcilier, déjà il se flattoit du succès; la funeste épée qui priva Theolbald de la vie, a détruit jusqu'à l'apparence d'un traité... Roméo exilé de Vérone....

LAURE.

Mais la haine active des Capulets ne découvrira-t-elle pas l'asyle où il se cache?

JULIETTE.

Je le crains. Mais Benvoglio, ce héros de

l'amitié, poſſede encore l'œil vigilant de la prudence; il tient ici mon époux caché dans l'ombre d'un cloître. Ce fut lui qui nous redonna la vie en hâtant notre hyménée; il vit d'un côté la haine de nos parens, de l'autre l'amour de nos cœurs, non moins profond, non moins durable. Forcé d'opter entre notre trépas ou notre ſuprême félicité, il nous conduiſit au pied des autels; il y fut témoin de nos ſermens.

LAURE.

Vous me faites frémir. Que de déſaſtres vont renaître.

JULIETTE.

Que la mort vienne, nos cœurs ne ſeront point diſjoints.... C'eſt par cette porte ſecrete qu'il doit s'introduire..... N'entends-tu pas le feuillage s'agiter?

LAURE.

Non.... Vous avez tremblé!

JULIETTE.

Je ne tremble plus, Laure: ſi j'étois ſurpriſe ou trahie, (*elle tire un poignard.*) mon choix eſt fait. Pour me livrer toute entiere à l'amour, je me ſuis dévouée à la mort: maîtreſſe abſolue de mon cœur & de mes deſtinées.....

LAURE.

Jetez cet inſtrument odieux: vous perceriez plutôt mon ſein. Me jugeriez-vous indigne de votre confiance?

JULIETTE.

Chere Laure, écoute.... Les branches du grenadier qui eſt ſous mes fenêtres m'ont paru vacillantes.... C'eſt lui, laiſſe-moi.... Ces momens-ci me ſont précieux, ce ſont les derniers peut-être. Sortez, Laure, & veillez.

LAURE.

Je veillerai. (*A part.*) Funeſte découverte! redoutable avenir! que de malheurs j'entrevois!

SCENE III.

JULIETTE, ROMÉO.

JULIETTE.

Est-ce vous, Roméo?

ROMÉO.

Oui, Juliette.

JULIETTE, *embraſſant Roméo.*

O Roméo!

ROMÉO.

O ma Juliette! (*Silence.*)

JULIETTE.

Et c'eſt après ces douces étreintes que vous conſentirez à m'abandonner!

ROMÉO.

C'eſt l'inſtant du courage, Juliette... Le bruit s'eſt répandu que j'étois à Vérone. On a donné les ordres les plus précis pour m'arrêter. Si l'on y parvient, ce jour eſt le dernier de ma vie. Je ſors de mon aſyle pour t'embraſſer encore une fois; j'affronte la mort, pour te faire mes adieux à la douce clarté des étoiles.

JULIETTE.

Et quand le ſoleil reparoîtra ſur l'horizon, je ne reſpirerai donc plus l'air que tu reſpires? Je ne pourrai donc plus dire, il eſt dans cette enceinte que mon œil peut embraſſer? Ces murs fortunés recelent ma vie, mon tréſor.... Horrible penſée!

ROMÉO.

Les haches des bourreaux ſont prêtes; les poignards aiguiſés par la vengeance m'environnent; les tribunaux ſéduits par mes implacables ennemis, ont appellé meurtre la plus légitime défenſe..... Je ſuis contraint de fuir.

JULIETTE, *avec fermeté.*

J'accompagne tes pas.

ROMÉO.

Projet impoſſible, ma Juliette.

JULIETTE.

Impoſſible, Roméo! Et vous m'aimez? Qu'y a-t-il d'impoſſible à l'amour?

ROMÉO.

Ta foiblesse, ton sexe, ton rang...

JULIETTE.

Je prendrai des habits d'homme, j'en aurai le courage; je couperai ces longs cheveux, & à la faveur de ce déguisement je te suivrai partout.

ROMÉO.

Mais les forêts, les déserts, les dangers, nos ennemis, les fatigues multipliées d'une fuite obscure, précipitée....

JULIETTE.

Je brave tout, j'oublie tout. Vous m'aimez: plus de dangers, plus de fatigues. Que dis-je! j'adoucirai les tiennes; les sentiers les plus rudes, traversés ensemble, deviendront sous nos pas une plaine facile; rien ne me rebutera. Songe que je meurs dans les angoisses de la crainte si je reste ici, & que près de toi je ne sentirai ni désastre ni revers.

ROMÉO.

O ma Juliette, comme ton cœur s'égare! Ce transport ne m'en est pas moins cher, moins précieux. Mais, ma bien-aimée, vois ce que tu hasardes; la ville entiere a les yeux ouverts sur toi; ta beauté est trop rare pour qu'elle disparoisse un moment sans éveiller de toutes parts les cent voix de la renommée. Qui ne te connoît pas? qui ne devinera pas de loin ta céleste figure? Tout seroit bientôt découvert; & la rage de mes enne-

mis, plus active, ne nous envelopperoit de toutes parts que pour demander à grands cris ma mort, & tu leur aurois donné le signal de mon trepas.

JULIETTE.

O Dieu! que dis-tu?

ROMÉO.

Tout Vérone voleroit sur nos traces: quelle route choisir, & moi quel nom porterois-je? On m'a peint comme un assassin, je passerois pour un vil ravisseur. Nos nœuds, quoique sacrés, nous justifieroient-ils aux yeux de la prévention & de la haine? Tous les cœurs sont-ils semblables à celui du généreux Benvoglio? Il y a peu d'hommes parmi la foule vulgaire, capables d'apprécier les passions fortes & courageuses. La multitude insensée condamne ce qui est au-dessus d'elle, & flétrit dans ses basses habitudes, des vertus qu'elle est incapable de sentir.

JULIETTE.

Arrêtez, Roméo... Hélas, je suis donc forcée de rester! Je croyois comme épouse... Je sens que je ne puis vous suivre... Mais apprenez-moi à supporter votre absence.

ROMÉO.

Mon exil ne sera pas long; la vérité se fera jour; & comme je suis sans remords, je suis sans crainte. Si d'un côté la haine parle, de l'autre l'équité impartiale fera entendre sa voix. Pourquoi n'espérerions-nous pas, après cet orage,

des jours sereins, où nous pourrons nous aimer librement & avouer le saint nœud qui nous lie?

JULIETTE.

Quel bonheur m'offrez-vous, Roméo!... Ah! si nos parens avoient senti une partie de ce que nos cœurs éprouvent, ils détesteroient leur aveuglement, ils abjureroient leurs tristes haines. Mais qu'ils sont loin de nous, Roméo, qu'ils sont loin de nous!

ROMÉO.

J'aime trop, ô Juliette, pour croire que les malheureux mortels veuillent toujours haïr: ils apprendront enfin à aimer. Je vous laisse avec Benvoglio, ame sublime & grande, dont l'amitié rare & courageuse se partage entre nous deux. Qu'elle se réunisse toute entiere sur mon épouse... Et parmi vos femmes n'est-il pas une amie à qui vous puissiez ouvrir votre cœur?... Ma Juliette manqueroit-elle d'être aimée?

JULIETTE.

Laure sera cette amie.

ROMÉO.

Chaque jour, jusqu'à la fin de mon cruel exil, mon fidele domestique vous fera parvenir une lettre. Je ne veux point faire un pas que ma Juliette n'en soit informée. Ce fut un amant malheureux, ô ma Juliette! qui inventa l'art d'écrire.... Je lui ressemble. Nous nous rapprocherons du moins par

la penſée... Que de fois dans mes adverſités votre nom ſera dans ma bouche, ô ma chere Juliette!

JULIETTE.

Arrête, Roméo! ne répete pas ſi ſouvent mon nom.

ROMÉO.

Pourquoi, ma bien-aimée?

JULIETTE.

Je ne puis ſoutenir l'émotion que tu me cauſes en le prononçant.

ROMÉO.

O ma Juliette! la mort ſeule nous ſéparera.

JULIETTE.

La mort!.... Quel mot avez-vous prononcé!... Oui, ce ſera peut-être la mort qui nous réunira... Ah, qu'elle me frappe avant vous!... Mais pourquoi ces lugubres idées?

ROMÉO.

On ne ſauroit s'aimer, ma Juliette, ſans enviſager le terme inévitable où tout finit. La crainte de perdre le bonheur rapproche l'image du cercueil, & cette idée rend les larmes que verſent les amans plus attendriſſantes & plus délicieuſes. Mais non; ce charme profond qui pénetre nos ames ne ſauroit s'éteindre; il eſt immortel comme elles; cette flamme pure échappe au trépas. Mais l'inſtant de notre ſéparation s'approche: n'entendez-vous pas la meſſagere du matin, l'alouette,

qui

qui s'éleve en chantant à travers les ombres qui fuient devant le crépuscule du jour?

JULIETTE.

Non, non, c'eſt le roſſignol qui ſe plaît à percer les ténebres de ſes accens.

ROMÉO.

Tous les flambeaux de la nuit ſont éteints: vois la lune qui pâlit à l'approche de l'aurore.

JULIETTE.

Non, c'eſt un nuage qui la voile... Le jour eſt encore loin de paroître.

ROMÉO.

Une lueur blanchâtre s'étend ſur le ſommet de cette colline. Ces traits de lumiere qui percent les nuages vers l'orient?

JULIETTE.

C'eſt quelque météore. Ah, mon cher Roméo, un inſtant! C'eſt le dernier peut-être.

ROMÉO.

Veux-tu le ſacrifice de ma vie? Je reſte, & je meurs.

JULIETTE.

Que dis tu, Roméo! Il eſt grand jour: fuis, fuis, ſois cruel, arrache toi ... Ces rayons de lumiere, jaloux de notre bonheur... Fuis... On vient. Je friſſonne.

SCENE IV.

ROMÉO, JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere Juliette, votre mere vient de s'arracher brusquement au sommeil. Tenez-vous sur vos gardes.

JULIETTE.

Que je suis malheureuse!... O Roméo, Roméo, quittez-moi! (*Avec un cri étouffé.*) Regardez-moi, encore.... Oh, comme vous êtes pâle!... Soutiens-moi, Laure.

ROMÉO.

Adieu. Sens battre ce cœur sous ta main.

JULIETTE.

Adieu, Roméo... Je sens mon ame qui fuit.

ROMÉO.

Je m'arrache, il le faut... Laure, prenez soin d'elle.... Je n'ose plus la regarder... Fuyons.

SCENE V.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere maîtreſſe, remettez-vous... Infortunée! elle va ſe trahir elle-même... Eſſayons de la conduire dans ſon appartement.

JULIETTE, *revenant à elle.*

Roméo, où êtes-vous?... Roméo!..

LAURE.

Il ne pouvoit reſter plus longtems ſans expoſer ſa vie.

JULIETTE.

Si je pouvois le voir encore du ſommet de la tour....

LAURE.

Il a dû fuir; voyez l'aurore.... Diſſimulez; j'entends votre mere.

JULIETTE.

Dieux, dérobez ſes traces aux yeux de ſes implacables ennemis!

LAURE.

Remettez-vous du déſordre où vous êtes.

JULIETTE.

Qu'a-t-il dit en partant?

LAURE.

Vous le saurez... Il est tems de prendre du repos.

JULIETTE.

Du repos! Il n'en est plus pour moi.

LAURE.

Il faut en ce moment éviter votre mere; elle liroit dans vos regards.

JULIETTE.

Oui, oui, je veux être seule pour m'occuper entiérement de lui. Comme tout va me déplaire dans ce superbe & triste palais!... Au milieu de sa pompe, quelle affreuse solitude!

LAURE.

Venez dans votre appartement; ne vous refusez pas au sommeil.

JULIETTE.

Ah! je le sens, Laure; plus de sommeil qui ne soit troublé, plus de joie qui ne soit empoisonnée... La terreur.... Ah! si je pouvois pleurer, je souffrirois moins... Malheureuse, que ne puis-je pleurer! Mais mon cœur est serré... Ah, Laure! ne m'abandonne pas; j'ai besoin de ton secours, soutiens moi; je marche à peine....

(*Elle sort appuyée sur Laure.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Madame CAPULET, LAURE.

Madame CAPULET.

Elle a, dites-vous, passé toute la nuit à pleurer?

LAURE.

Oui, Madame.

Madame CAPULET.

Vous auriez dû m'en avertir.

LAURE.

Elle m'avoit recommandé de respecter votre sommeil; vous savez qu'on ne résiste pas à ses prieres.

Madame CAPULET.

Je ne comprends rien à cela. Cette amitié est plus vive que ne l'est ordinairement celle qui se forme entre des parens.

LAURE.

Je pense de même: mais elle prononce incessamment le nom de Théobald. Elle croit le voir, couvert d'un pâle linceul, errer autour d'elle.

Madame CAPULET.

Je vous ai déjà dit qu'il n'étoit pas fait pour inspirer un amour aussi violent... Fougueux, impru-

dent, téméraire, je puis dire entre nous qu'il s'eſt attiré ſon funeſte ſort.

LAURE.

J'oſe encore moins parler ſelon ma penſée; mais on convient en général que Roméo uniſſoit la nobleſſe & la grandeur d'ame au courage. Tous ſes ſoins, dit-on, tendoient à une réconciliation ſincere.

Madame CAPULET.

Oui, Laure; mais ce ſeroit un crime de tenir ici ce langage; ce ſeroit ſurtout déplaire mortellement à Juliette, car elle a, comme ſon pere, une averſion inſurmontable pour tous les Montaigus.

LAURE, *diſſimulant.*

Il eſt vrai...

Madame CAPULET.

Ma fille ſe conſume viſiblement: ſes couleurs s'effacent, elle dont le teint naguères auroit défié la roſe. Sa mélancolie augmente chaque jour; elle m'aime, je le ſais, mais elle ſemble fuir ma préſence. Je l'obſerve quelquefois, recueillie dans un ſilence douloureux, étouffant des ſoupirs qu'elle voudroit me dérober.... Peut-être le mariage que ſon pere projette, mettra-t-il fin à cette langueur.

LAURE.

Ses idées, ſi j'oſe le dire, s'arrêtent plus volontiers ſur la tombe que ſur l'autel de l'hyménée.

Madame CAPULET.

Quelle eſt donc cette peine ſecrete qui lui donne ces triſtes idées?... Mais ſon pere, peu diſpoſé à écouter les plaintes, à céder aux gémiſſemens de notre ſexe, voudra être obéi; il eſt abſolu... Ah! pourquoi ne m'ouvre-t-elle pas ſon cœur?

LAURE.

C'eſt ce que je lui recommande ſouvent, mais elle ſe plaît à demeurer abſorbée en elle-même.

Madame CAPULET.

Penſes-tu que le Comte Lodrano, à qui elle eſt promiſe & qui eſt jeune & aimable, puiſſe l'enlever à ce triſte état?

LAURE.

Je ne le crois pas: elle paroît même avoir quelque éloignement pour lui.

Madame CAPULET.

Mais point de répugnance?

LAURE.

Pardonnez-moi.

Madame CAPULET.

Vous avez donc le privilege de lire mieux que moi dans le fond de ſon ame?

LAURE.

Non; mais j'ai ſeulement remarqué en elle plus

de joie que de triſteſſe lors de la derniere abſence du Comte.

Madame CAPULET.

Laure, vous détruiſez ma plus chere eſpérance. Cet aveu inattendu manquoit à ma douleur.. Et la cauſe de cette affliction, que rien ne peut guérir, ſeroit?..

LAURE.

La mort de Théobald.

Madame CAPULET.

Peut-on donner de ſi vifs regrets à une ombre, tandis que Théobald vivant ne ſembloit point alté-er ſes regards?

LAURE.

L'amour que l'on ſent & que l'on diſſimule eſt plus violent que celui qui nous agite en liberté.

Madame CAPULET.

Mais l'amour le plus vif, après les premieres plaintes, s'enſevelit ordinairement dans le tombeau avec l'objet aimé. Ainſi l'a voulu la nature qui, bornant nos douleurs comme nos plaiſirs, ſeche nos larmes quand il n'y a plus de remede ni d'eſpérance.... Quel autre époux pourroit deſirer ma fille? Le Comte a pour lui le rang, les richeſſes, le crédit, les qualités même extérieures.

LAURE.

Ces brillantes qualités ne ſont pas toujours victorieuſes, & l'amour a des yéux qui lui ſont particuliers.

Ma-

Madame CAPULET.

Vous êtes trop cruelle, Laure. Je n'ai plus d'espoir qu'en son médecin; j'ai remarqué que sa présence adoucissoit l'humeur sombre où elle est plongée: elle devient plus calme, & le sourire encore à demi-voilé par la tristesse, renaît sur ses levres. J'appellerai auprès d'elle le sage Benvoglio, dont l'esprit réunit toutes les sciences sublimes, & dont l'éloquence persuasive parle aux cœurs; lui seul pourra m'aider à disposer ma fille à l'obéissance. Allez; & si elle repose, n'interrompez pas son sommeil! mais à l'instant qu'elle se réveillera, dites-lui que sa mère l'attend. (*Laure sort.*)

SCENE III.

Madame CAPULET, *seule.*

Un triste pressentiment, que je ne puis étouffer, me trouble sans cesse. Ma fille n'est plus la même; elle est changée au point que mes yeux n'osent plus s'arrêter sur sa personne. Son pere a l'ame trop austere pour chercher à connoître & à dissiper son chagrin; il ne croit pas aux douleurs profondes dont notre sexe est susceptible, il traite de chimeres les peines causées par la sensibilité. Chere enfant! j'ai à supporter tes ennuis & les miens; & l'on me croit heureuse! & dans un rang moins élevé & plus tranquille on envie les dehors vains & brillans qui environnent & cachent ma triste vie! Ah, que l'œil d'autrui est trompé par les apparences!.. Mais voici mon sévere époux.

SCENE VII.

M. CAPULET, Madame CAPULET.

M. CAPULET.

Votre fille, Madame, viendra-t-elle ?

Madame CAPULET.

Elle n'eſt pas bien, ſa ſanté eſt plus altérée que l'on ne penſe. Cette nuit encore elle l'a paſſée à ſoupirer, à gémir, à s'entretenir de tombeaux. Elle a vu l'ombre de ſon couſin.

CAPULET.

Je ſuis las, Madame, de ces éternelles complaintes. Vous auriez dû élever votre fille de maniere à me les épargner... Le Comte Lodrano m'a fait annoncer ſon retour, & me preſſe de conclure: ſon amour impatient lui fait deſirer que ce ſoit dès aujourd'hui. J'ai répondu & j'ai promis.

Madame CAPULET.

Mais...

CAPULET.

Qu'avez-vous encore à m'objecter, Madame?

Madame CAPULET.

Vous ſavez que vos volontés ſont & ſeront toujours des loix... Néanmoins j'aurois penſé que la bienſéance demandoit qu'on attendît que le deuil de Thibald...

CAPULET.

Il finit demain, Madame; & pour jouir d'une plus grande tranquillité, la cérémonie du mariage se fera à la campagne en présence de nos parens les plus proches; nous réserverons les fêtes pour la ville. Le Comte desire vivement cet hymen; & puisqu'il faut m'expliquer, je le souhaite autant que lui.

Madame CAPULET.

Votre fille est dans un abattement....

CAPULET.

Il est tems qu'elle en sorte. Quel est l'objet de ses lamentations? Qui pleure-t-elle? Théobald?.. Je l'ai regretté, & ses regrets ne doivent pas être plus étendus que les miens. Je cherche de tout mon pouvoir à venger sa mort; & si Roméo n'a pas encore payé ce meurtre de sa tête, c'est qu'il s'est dérobé promptement à mes poursuites: mais elles ne seront pas longtems vaines; de tous côtés on l'épie, & si mon attente n'est pas trompée, nous ne tarderons pas, Madame, à voir les échafauds teints de son sang.

Madame CAPULET.

Quoi, toujours du sang! Ma fille a raison d'être troublée. Un parent qu'elle avoit vu la veille, tué à la fleur de son âge, l'image du meurtrier sanglant, de la vengeance qui le poursuit, tout doit faire une impression vive & profonde sur l'esprit d'une jeune personne; à cet âge surtout où l'on est

tout ſenſibilité pour les autres & pour ſoi.... Elle eſt ſi timide, ſi craintive....

CAPULET.

Timidité ou affectation, il eſt tems que cela finiſſe. Prenez garde, Madame, d'être abuſée: remontez à la ſource de ſes ſoupirs; étudiez-la mieux que vous ne faites. Il eſt un âge où une fille eſt toute à la vérité: mais il en vient bientôt un autre, & le paſſage eſt rapide, où elle diſſimule, où elle y eſt forcée peut-être, parce qu'elle doit paroître le contraire de ce qu'elle eſt en effet.

Madame CAPULET.

Juliette eſt au-deſſus de toute affectation, vous le ſavez. Nous avons plus d'une fois admiré ſa candeur naïve & l'innocence de ſon ame. Une imagination vive & prompte à s'émouvoir peut lui cauſer des peines & des plaiſirs fantaſtiques; mais l'amour, je vous l'aſſure, n'entre point dans les chagrins de ma fille.

CAPULET.

Que cela ſoit ou non, ſon ſort eſt décidé, & pour ſon bonheur même. Le changement d'état la fera ſortir de cette mélancolie dont la cauſe eſt inconnue. Je vais la voir & lui intimer mes ordres.

Madame CAPULET.

Ah! de grace, laiſſez à la voix d'une mere le ſoin de la préparer à ce que vous exigez... Vous ne la trouverez pas moins obéiſſante.

CAPULET.

Obéiſſance, entière obéiſſance, voilà le devoir des enfans.

Madame CAPULET.

Jugez ſa vie entiere. Jamais fille ne fut plus douce, plus ſoumiſe à ſes parens.

CAPULET.

Qu'elle reçoive la main de l'époux que je lui donne, ſans objection, ſans murmure. Je vous remets le ſoin de lui annoncer mes volontés.

Madame CAPULET.

Je l'accepte, & je regarde cette permiſſion comme une faveur; mais pourrois-je vous prier?..

CAPULET.

De quoi encore?

Madame CAPULET.

Ne me refuſez pas; accordez-lui quelques jours; elle en a beſoin pour que ſa beauté, altérée par la maladie, reprenne ſon premier éclat.

CAPULET.

Prétexte frivole! Sa beauté renaîtra. Ne pouſſez pas trop loin une molle complaiſance, ou je retire...

Madame CAPULET.

Relâchez de votre inflexible ſévérité.

CAPULET.

Point de délai: j'ai mes raiſons, & vous m'ap-

p'audirez. Vous le ſavez, mes ordres ne reculent jamais. Il faut qu'elle obéiſſe aujourd'hui. Peſez ces dernieres paroles, & faites les ſentir à votre fille.

SCENE IV.

Madame CAPULET, *ſeule.*

AINSI les hommes ne ſavent que commander d'un ton abſolu, & ne veulent pas employer les moyens de ſe faire obéir. De la douceur, des égards & ils ſubjugueroient toutes nos idées; mais l'image de la tyrannie révolte une ame qui ſe connoît la faculté de raiſonner & de ſentir. Maîtres cruels, votre autorité embraſſe donc tout le cercle de notre exiſtence! Filles, épouſes, nous dépendons d'eux toute notre vie; & l'on nous croit foibles & bornées, parce qu'en toute occaſion on a pris ſoin d'aſſujettir nos penſées & nos ſentimens... Si j'allois la trouver contraire au choix que ſon pere a fait pour elle!... Non, ſon ame eſt neuve, elle n'a point appris à diſpoſer de ſon cœur; aucun objet fait pour la ſéduire ne l'a frappée... La voici.

SCENE V.

Mad. CAPULET, JULIETTE, LAURE.

LAURE, *bas à Juliette.*

REMETTEZ-VOUS; avancez.

JULIETTE, *s'inclinant vers sa mère.*

Ma mere, qu'aucun jour de ma vie ne se passe sans obtenir votre bénédiction.

Madame CAPULET.

Ma chere fille, que Dieu te bénisse; mais pourquoi donc si tremblante, si affligée? (*A part.*) Comme elle est pâle!

JULIETTE.

Ah, j'ai passé une nuit en même tems si douce & si cruelle!

Madame CAPULET.

Douce & cruelle! on croiroit plutôt le dernier, aux traces de larmes encore empreintes sur votre visage.

JULIETTE.

Vous pouvez m'en croire.... Théobald m'est apparu, il m'a fait signe du doigt de le suivre dans la tombe... Que ne l'ai-je suivi!...

Madame CAPULET.

Ecartez ces lugubres images, oubliez Théo-

bald ; au fond de son cercueil il est plus heureux que son meurtrier.

JULIETTE.

Vous l'avez dit ; il est plus heureux que Roméo, qui voit le glaive de la vengeance suspendu sur sa tête ; il est plus heureux que moi, qui pleure une perte irréparable ; délivré de toute crainte, exempt de toute souffrance, il ne redoute plus l'incertain avenir.

Madame CAPULET.

Pourquoi donc gémir encore sur une cendre insensible ? Ma fille, je ne puis vous comprendre.

JULIETTE.

Ah, c'est sur moi que je pleure ! Foible soulagement à mes maux, ne le puis-je goûter en liberté ? Tout ce qui m'environne est triste ; le ciel est sombre, orageux, l'air pesant, si pesant qu'à peine je respire.

Madame CAPULET.

Asseyez-vous ; si vous chassiez ces tristes idées, Juliette, alors le ciel vous paroîtroit plus serein, l'air plus pur.

JULIETTE.

Je le voudrois ; mais mon destin s'y oppose : puis-je commander à mon cœur ?

Madame CAPULET.

Idées chimériques ! oui, ma chere enfant,

vous le pouvez. Vous ne savez pas à quel point vous m'affligez, Juliette.

JULIETTE.

Ah! ce n'est pas mon dessein, ma tendre mere.

Madame CAPULET.

Eh bien! si vous ne résistez pas aux conseils d'une mere qui vous traite en amie, vous pourrez encore prétendre au bonheur.

JULIETTE.

Le bonheur! Ah, qu'il est loin de moi!

Madame CAPULET.

Il est plus près que vous ne pensez, si vous ne vous y refusez pas. Je vous apporte une nouvelle intéressante, satisfaisante pour votre pere, pour vous, pour toute notre maison.

JULIETTE.

Notre maison!.., (*A part.*) Roméo!... Je tremble, ma tête se perd... Ciel! (*Se remettant.*) Madame, dites avant tout, Roméo est-il puni?

Madame CAPULET.

Toujours Roméo, Théobald!... Quoi! votre pere est consolé & vous ne l'êtes?

JULIETTE.

Dites, ô ma mere, Roméo est-il arrêté?

Madame CAPULET.

Non, ma fille.

JULIETTE.

(*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Il ne l'eſt pas, vous en êtes ſûre?

Madame CAPULET.

Gardons le ſilence ſur cet événement fatal; laiſſons la vengeance aux loix: & pourquoi ajouter la haine à leur rigueur? Je vous le répete, on veut vous rendre heureuſe: votre pere, qui, deſire votre bonheur autant que moi, va vous placer dans un rang.... Vous frémiſſez....

JULIETTE, *ſe levant & d'une voix forte.*

Je ne veux point du bonheur que vous allez m'offrir.

Madame CAPULET.

Et quoi! ſans m'entendre?

JULIETTE.

N'achevez pas. Je vous entends, hélas!...

Madame CAPULET.

Votre pere, ma fille...

JULIETTE.

Je lui déſobéirois... Epargnez-moi ce malheur.

Madame CAPULET.

Jamais je n'aurois prévu....

JULIETTE.

Ne me dites rien, ma mere, ô la meilleure & la plus tendre des meres: non, non, de grace, ne me dites rien.

Madame CAPULET.

C'eſt trop d'obſtination, ma fille: vous devez m'écouter, recevoir avec reſpect les ordres d'un pere.

JULIETTE.

Ah, qu'il eſt cruel! Que veut-il de moi?

Madame CAPULET.

Votre pere cruel!... Dieu! eh, pourquoi? Eſt-ce en vous donnant le Comte Lodrano pour époux?

JULIETTE, *avec un cri.*

Ouvrez-moi le cercueil qui renferme Théobald: il eſt tems que je meure; c'eſt-là qu'eſt le repos & que la tyrannie ceſſe.

Madame CAPULET.

O ciel, que de maux je prévois!... Ma fille, répondez, où ſont donc les malheurs d'une telle alliance?

JULIETTE.

Ouvrez-moi un tombeau, vous dis-je, afin qu'en m'y précipitant j'échappe au Comte.

Madame CAPULET.

Je vois que la raiſon n'a plus ſur vous aucun empire, ma fille; n'abuſez pas de ma tendreſſe; craignez que je vous abandonne au courroux d'un pere irrité.... Mais j'exige qu'en ce moment vous m'expliquiez la cauſe de vos ſuperbes refus. Re-

nonce-t-on à la main d'un homme estimable sans en dire les motifs?

JULIETTE.

Ma main ne peut se donner à un homme que je n'aimerai jamais.

Madame CAPULET.

Jamais!... Quel est donc l'homme qui pourra toucher votre cœur, Juliette?

JULIETTE.

Ah! il n'existe plus... Il n'est pas au moins dans l'enceinte de cette ville.... Il est.... Il n'est plus.

Madame CAPULET.

J'ai pitié de votre égarement : consentirez-vous donc à vivre dans des illusions perpétuelles? Le Comte a la naissance, les richesses, les qualités qui plaisent; il vous aime....

JULIETTE.

Il m'aime! Eh! si Roméo, le plus cruel ennemi de notre famille, si l'assassin de Théobald m'aimoit aussi, répondez, lui devrois-je le don de mon cœur?

Madame CAPULET.

Vous m'alléguez l'impossible... Roméo nous hait autant que nous le haïssons. Mais tout se réunit en faveur du Comte : son amour, le choix de vos parens, ce que cet hymen vous promet d'heureuses destinées...

JULIETTE.

Ma mere, si vous ne voulez pas que j'expire à vos pieds; épargnez-moi l'horreur d'en entendre davantage.

Madame CAPULET.

Ah, malheureuse enfant, je pleure & m'attendris sur toi!

JULIETTE.

Punissez une fille rebelle.

Madame CAPULET.

Pour l'amour de vous même, ma fille, pesez la réponse que je dois faire à votre pere.

JULIETTE.

Dites-lui que je préfere la mort, que je baiserai la main paternelle qui me délivrera de la vie.

Madame CAPULET.

Je ne vous reconnois plus... Ah! que vous servira ma tendresse? Mes prieres seront vaines, je n'obtiendrai point votre pardon: mais vous aurez mérité le malheur qui vous menace; votre désobéissance, le délire auquel vous vous livrez, attireront sur vous le courroux paternel. Il s'appesantira sur vous, sans que personne ose vous plaindre. Vous direz que vous aimez Théobald: & qui croira que l'on garde aux morts une fidélité si inviolable, tandis que votre amour pour lui n'a éclaté qu'à l'heure de son trépas?

JULIETTE.

Je sens la force de vos raisons, ma respectable mere, & vos bontés ajoutent à mon désespoir... Mais...

Madame CAPULET.

Achevez.

JULIETTE.

Je ne puis.

Madame CAPULET.

Ah, cruelle enfant, quelle atteinte vous donnez à ma tendresse!

JULIETTE.

Eh bien! obtenez-moi un délai; que ce fatal mariage soit différé d'un mois, d'une semaine.

Madame CAPULET.

Je ne m'en flatte pas, je l'ai déja demandé inutilement.

JULIETTE.

Quoi, un délai me seroit refusé?... Dieu!

Madame CAPULET.

Elle pâlit... elle est prête à perdre connoissance.... Laure! (*Aidant à l'assoir.*) Recourons à Benvoglio... Je suis la plus malheureuse des meres!

LAURE.

Madame?

Madame CAPULET.

Restez auprès de Juliette. Secourez-la, cherchez à la ranimer; je vais faire appeller son médecin, & tenter un dernier effort sur son pere.

SCENE VI.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

Ma chere maîtreſſe, reprenez vos ſens... Nous ſommes ſeules.

JULIETTE.

Vous l'avez entendu, Laure... Ouvrez-moi le ſein de l'amitié ; ſauvez-moi de moi-même, du monde entier.

LAURE.

Combien je partage vos peines !

JULIETTE.

Ah ! ſi vous me plaignez, délivrez-moi des careſſes touchantes d'une mere : je les crains plus que les menaces d'un pere en courroux.

LAURE.

Où attachez-vous vos regards, tantôt attendris, tantôt effrayés ?

JULIETTE.

Hélas ! c'eſt-là que j'ai ceſſé de le voir ; il a franchi ce ſeuil fatal. Je voulois le ſuivre. Je n'aurois pas dû le quitter... Quoi, notre ſexe ſera donc toujours ſous la tyrannie, toujours aſſujetti à une obéiſſance muette & paſſive eſclaves dès l'enfance, nous ne ſerons pas maîtreſſes de nos ſen-

timens ! Les oiseaux ont tous une retraite où, libres & voisins du ciel, traversant d'une aile rapide l'espace des airs, ils échappent à la prison, aux barreaux de l'esclavage ; & la malheureuse Juliette, cent fois plus captive, gémira, courbée sous un joug éternel ! On lui arrachera des sermens que son cœur abhorre ! Et elle n'aura, pour se délivrer de ses chaînes, que la profondeur de la tombe !.. Eh bien, que j'y descende ! Eloigne-toi, pere absolu & barbare !.. Ici ton pouvoir expire... Je suis libre, je suis à moi-même, j'habite avec la mort...

LAURE.

Ah ! ma chere maîtresse, calmez-vous !.. Dans quel désespoir vous tombez !

SCENE VII.

JULIETTE, BENVOGLIO, LAURE.

JULIETTE, *jettant un cri de joie.*

BENVOGLIO, ange consolateur, c'est bien à présent que j'ai besoin de votre présence ! Eloigne-toi, Laure.

BENVOGLIO.

J'accours, ma digne amie... C'est votre mere qui m'envoie vers vous. Elle m'auroit effrayé, si j'eusse ignoré ce qui s'est passé cette nuit.

JULIETTE.

JULIETTE.

Et Roméo ?.... Satisfaites à ma vive impatience.

BENVOGLIO.

Sa fuite a été heureuse; les gardes l'ont cherché vainement; l'aube du jour ne l'a point surpris dans cette ville.

JULIETTE.

O généreux ami, ô le meilleur des hommes, ange revêtu d'une forme humaine! vous auteur, témoin & protecteur de notre félicité; vous dont la supériorité du génie a soutenu, dirigé mon esprit contre les préjugés honteux de la barbarie & de la haine; vous à qui je dois tout, la vie, la pensée & le sentiment, ne vous lasserez-vous point de tourmenter votre âge pour deux infortunés ?

BENVOGLIO.

On ne vit qu'autant que l'on aime, ô ma Juliette! L'on n'est heureux qu'autant qu'on goûte le bonheur de ses semblables. Eh! peut-on mieux jouir ici-bas que par la félicité d'autrui?... Vous êtes la fille de mes soins, j'élevai votre enfance, je vis croître par degrés vos graces & vos vertus, je vous ai aimée avec une tendresse paternelle. J'aimai Roméo plus qu'un frere. L'amitié pure & sainte qui m'unit à vous, est un lien trop au-dessus de la foible conception des mortels, pour qu'ils l'apprécient; ils n'y croiront pas; leurs

passions sont viles, petites, intéressées, orgueilleuses. Pour moi, qui ai su aimer, je rends graces à l'être bienfaisant qui versa dans mon ame cette sensibilité précieuse qui m'attache à tous les êtres que l'amour rend infortunés.

JULIETTE.

Vous avez hasardé votre état, votre repos, votre vie même, pour servir & protéger nos amours.

BENVOGLIO.

J'ai dû le faire. D'autres me condamneront; mais j'aurai accompli à la face de la nature, modele éternel des loix, ce que le ciel autorise & ordonne. La contemplation assidue des merveilles créées a de bonne heure éclairé mon esprit & élevé mon ame; je n'ai pas vu sans mépris les institutions bizarres & cruelles que les hommes ennemis d'eux-mêmes ont forgées dans leur insigne folie, & dont ils se sont rendu les esclaves. J'ai vu votre sexe, l'ornement de la terre, privé de sa liberté, & les loix & les mœurs terrassant votre aimable génie, vous opprimer sous un joug constant & déraisonnable. Dans le printems de votre vie, dans cet âge heureux & rapide qui, une fois écoulé, ne revient plus, lorsque le cœur plein des plus douces sensations s'ouvre à l'amour, présent d'un Dieu bienfaiteur, il s'agissoit d'un choix qui assurât votre bonheur & vos vertus. Ayant à prononcer entre votre pere & vous, j'ai jugé que rien n'imposoit à l'homme le sacrifice

de son cœur & de sa liberté. J'ai trompé la haine pour servir l'amour. Falloit-il livrer au stérile désespoir deux cœurs généreux qui s'élançoient l'un vers l'autre? Vous aimiez, vous périssiez. Roméo, né pour la gloire, déja l'oublioit; & vous, Juliette, vous alliez vous flétrir comme la fleur qu'un rayon de soleil trop ardent a frappée. Que m'importoit l'inimitié héréditaire qui divise vos familles? Si la haine est le dieu des ames viles & personnelles, le mien est l'amour: j'aime, je chéris, je défends, je protege les êtres sacrés qui ressentent ses flammes divines; je deviens leur frere, leur ami, leur compagnon; ma tendresse inquiete les suit, les observe, & ne repose, comme la nature, qu'après avoir contemplé leur mutuelle extase.

JULIETTE.

Que vous êtes un mortel rare au milieu de tant d'ames froides & insensibles à ces tourmens du cœur, les plus cruels de tous!

BENVOGLIO.

Si l'amour n'habite plus ce cœur triste & glacé par les ans, le souvenir de ses bienfaits augustes n'en est pas effacé; la mémoire remplie de ses ineffables délices, je lui ai élevé un temple au fond de mon cœur, & c'est-là que je lui ai voué un culte éternel & inviolable. Tous les soupirs échappés à une ame que pénetre ce feu céleste, me touchent, m'intéressent. Je sens ses peines & ses inquiétudes.... O volupté pure, quelle bou-

che eſt digne de chanter tes myſteres! C'eſt en vain que les inſtitutions humaines contrarient ce noble élan des cœurs; dès que la voix du ſentiment s'eſt fait entendre, les profanes clameurs du préjugé s'évanouiſſent & cedent à la plus légitime, comme à la plus ſacrée de toutes les loix.... Vous fûtes à mes yeux deux êtres que toute la nature devoit embraſſer & recueillir dans ſon ſein; j'ai applani les obſtacles, j'ai guidé vos pas, j'ai dirigé vos ames ardentes & inconſidérées: vous vous êtes trouvés par mes ſoins en préſence des autels; je n'ai craint ni les reproches ni l'autorité de votre pere; Roméo & Juliette s'aimoient, il leur appartenoit d'être heureux.

JULIETTE.

O mon bienfaiteur! ſortira-t-il de ma mémoire, ce jour où nos levres tremblantes purent à peine s'ouvrir pour prononcer les ſermens de l'amour! Sermens ſuperflus! nos cœurs n'en formoient déjà plus qu'un. Les cieux apportant la volupté, ſembloient s'abaiſſer autour de nous pour nous environner d'un nouvel athmoſphere. Etions-nous encore ſur la terre? Non.... Le prêtre, les flambeaux, les ombres, la majeſté du temple, tout avoit diſparu; je ne voyois que Roméo; ſa noble main preſſe, confondue dans la mienne.... O raviſſement!.. Point de trouble dans mon cœur, une joie douce & profonde en écartoit la terreur & la crainte; le concert des immortels ſembloit retentir à notre oreille charmée, & leur félicité devenoit la nôtre... Vous êtes mon véritable pe-

re, Benvoglio. Capulet m'a donné le jour; mais à qui dois-je ce calme, cette élévation, cette force de la penſée, qui a déterminé le bonheur de Roméo & le mien?... Mais, ô revers! comme en un inſtant cette joie s'eſt changée en triſteſſe! Qu'il a peu duré, ce bonheur! Savez-vous tout?... Hélas!

BENVOGLIO.

Je ſais que votre pere a réſolu votre hymen avec le Comte Lodrano.

JULIETTE.

N'avez-vous pas frémi?

BENVOGLIO.

On m'a informé de votre réſiſtance.

JULIETTE.

Dites plutôt de mon horreur.

BENVOGLIO.

Vos parens m'ont chargé de vous parler en faveur d'un homme qui vous eſt odieux, de vous perſuader de remplir ce qu'ils appellent des devoirs.

JULIETTE.

Vous ſavez quels ſont les miens aujourd'hui.

BENVOGLIO.

Moi ſeul vous connois, ô ma Juliette! & j'en ſuis orgueilleux; moi ſeul ai deſcendu dans cette ame ſenſible; moi ſeul en connois les tréſors igno-

rés. Souvent en ma préſence votre pere a parlé de vos graces, & il méconnoiſſoit vos vertus. Votre mere diſoit que vous étiez noble & bonne : foibles expreſſions pour rendre l'aſſemblage de vos rares qualités. Vous avez marché au milieu d'un monde aveugle, qui n'étoit point fait pour vous apprécier. Exiſtez pour Roméo & pour moi ; c'eſt à nous de réparer l'inattention de ce qui vous environne. Vous aviez reçu de la nature une ame douce & ſenſible ; j'ai voulu qu'elle fût forte, courageuſe, qu'elle fût grande.... Elle l'eſt.

JULIETTE.

J'oſe le dire, magnanime ami, oui, elle l'eſt tant qu'elle ſera ſoutenue par vos conſeils & par vos leçons.

BENVOGLIO.

J'aime à reconnoître le cœur que j'ai formé... Il eſt bien à moi ce cœur ?

JULIETTE, *ſe jetant dans les bras de Benvoglio.*

Ah, mon pere !...

BENVOGLIO.

Je me complais dans mon heureux ouvrage... Que Capulet tonne, menace.... Vous ne ſeriez pas liée à Roméo par des ſermens inviolables, vous ſeriez en ce moment indépendante & libre, que je vous dirois : noble amie, que le vice qui calcule, réponde à l'ambition ; mais que l'amour

ne réponde qu'à l'amour : réſervez votre main pour celui qui aura touché votre cœur. Qui cede ſans amour, le profane & ſe dégrade. L'amour marque la perfection ſublime de notre être, ou ſon dernier aviliſſement. C'eſt un tranſport ſacré, ou le plus vil de tous les menſonges.

JULIETTE.

Toujours vous portez un jour nouveau dans mon ame ; vous élevez, vous fortifiez mon courage. Mais ce n'eſt pas aſſez de me protéger contre mon pere, ſauvez-moi de cet hymen odieux,.... Le tems preſſe.

BENVOGLIO.

Votre époux n'eſt encore qu'à ſix milles de Vérone. Je vais tenter de toucher le cœur de Capulet : je vous repréſenterai foible, mourante ; & ces doux attraits que l'amour ſeul a pâlis, je les peindrai languiſſans dans l'ombre de la maladie. Si votre pere reſte inflexible, ſoudain je dépêche vers Roméo.... Je ne m'explique point encore ; mais vous connoiſſez mon zele, & tout ce qu'il oſe entreprendre... Croyez en ce jour aux prodiges, aux miracles de l'amitié.

JULIETTE.

Ah ! j'y crois, Benvoglio, j'y crois.

BENVOGLIO.

C'eſt à vous qu'il appartient de les enfanter.

JULIETTE.

Ce matin je voulois, à l'aide d'un déguiſement,

m'échapper avec Roméo : il n'a pas voulu y consentir.

BENVOGLIO.

Il eut pour vous de la prudence... Et comment échapper, lorsque votre pere a tout crédit & des alliés puissans. Où vous refugieriez-vous ?.. Sans mes soins assidus & vigilans, auriez-vous pu jouir une seule fois de la présence de votre amant ? N'a-t-il pas fallu choisir l'asyle obscur & mystérieux d'un cloître pour écarter tout soupçon ?.. Vous pouvez tromper, mais non braver son autorité... Que le repos soit votre partage. A moi, chere Juliette, les travaux & les soins de vous rendre heureuse.

JULIETTE.

Le ciel m'a favorisée entre toutes les mortelles, en daignant m'accorder un ami tel que vous... Oui, je lui dois plus d'actions de graces pour ce bienfait que pour Roméo même.

BENVOGLIO.

Ah, Juliette, quelque sensible, quelque profondément reconnoissante que soit votre ame, non, elle ne saura jamais elle-même combien vous m'êtes chere. Ce sentiment, dans sa mâle énergie, ne sera jamais conçu par tout ce qui respire ici-bas. Quarante ans plutôt j'aurois aspiré à votre main, mais séparé de vous par l'intervalle de l'âge, ma félicité du moins ne fut pas entiérement trompée ; nos cœurs furent unis par l'amitié, qui

qui a ſes jouiſſances & ſes pures délices. J'ai mis mon bonheur à placer votre main dans celle de Roméo; j'ai goûté vos plaiſirs, j'ai joui de vos tranſports; je puis mourir, j'ai tout ſenti... Plus heureux, j'oſe le dire, que vous ne l'avez été, les larmes que vous répandîtes dans le ſein de la volupté n'ont pas coulé, j'en ſuis ſûr, plus délicieuſement que les miennes.

JULIETTE.

Eh! qui vous récompenſera de tant de généroſité?

BENVOGLIO.

Vous. En vous aimant toujours, en étant, s'il ſe peut, l'un à l'autre d'une maniere plus intime. Amour! ô ſentiment plein de raiſon, premier mouvement d'une ame tendre & pure! oui, tu es une paſſion vraiment céleſte. Tandis que toutes les autres concentrent l'homme en lui-même, tu le fais vivre dans l'objet aimé. Tu éteins dans ſon cœur le farouche intérêt perſonnel pour lui révéler les jouiſſances que donne le plaiſir de ſervir ce qu'on aime. Il eſt toujours inſenſible & froid, l'homme qui ſe refuſe à tes feux: ſon cœur qui s'iſole ſe durcit, il n'eſt plus diſpoſé à la compaſſion ni à la pitié. Malheureux! il ne connoît point l'élan rapide & mutuel des ames. O Juliette, ô Roméo! ames nées pour ſentir le bonheur & le répandre autour de vous, aimez-vous, mes enfans, aimez-vous, parce que l'amour eſt ce qu'il y a de meilleur ici-bas, en ce qu'il nous diſ-

pose aux vertus, parce que le cœur s'améliore par l'exercice précieux du sentiment, parce que l'amour est compagnon de la force, du courage, des nobles & grandes entreprises. Que le foyer de votre tendresse se rapproche de celui de l'humanité; que vos plaisirs élevent, agrandissent vos ames & les portent vers des idées vastes & généreuses. Vous marcherez alors comme des dieux au milieu de la race humaine, & vous laisserez la haine, la froideur, l'égoïsme, l'orgueil, aux ames basses & rétrécies. Le flambeau sacré des vertus, qui brûlera dans votre sein, perfectionnera votre union; & en faisant des heureux, vous apprendrez à l'être.

JULIETTE.

O magnanime ami, généreux bienfaiteur des humains, qui après avoir soulagé leurs souffrances, leur donnez encore la force & l'élévation de l'ame, soyez béni & révéré... Ah, que le ciel nous aime, lorsqu'il nous envoie une ame faite pour soutenir & guider la nôtre!... Non, nous ne pensons avec énergie que dans le noble sein de l'amitié. Que je m'y plonge...

BENVOGLIO, *la serrant dans ses bras.*

Ah, Juliette!... Vous voulez donc me faire redouter la fin de ma carriere!.. Dieu!.. je ne saurai plus mourir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAPULET, Madame CAPULET.

CAPULET.

Épargnez-moi vos prieres, Madame. Je n'aurois pas imaginé que vous euſſiez donné dans les chimeres qu'il plaît à votre fille de ſe forger.

Madame CAPULET.

Ne briſez pas ſon cœur, lorſque vous pouvez le plier ſans effort. Croyez-moi, Juliette eſt malade, plus malade que vous ne penſez. Sa maladie eſt dans l'ame....

CAPULET.

Vous avez armé contre moi juſqu'à ſon médecin. Vous pouviez vous épargner ce dernier artifice: il n'aura pas l'effet que vous en attendiez. Ce n'eſt pas moi que l'on conduit ainſi.

Madame CAPULET.

Quoi! lorſqu'elle eſt foible, tremblante, inconſolable....

CAPULET.

Je me doutois bien que ce ſeroit-là la ſuite de vos repréſentations. Votre excès d'indulgence

envers une fille rebelle n'a servi qu'à la rendre plus opiniâtre. Jamais l'autorité paternelle ne doit lutter avec des enfans.

Madame CAPULET.

Notre cœur, vous le savez, ne se laisse pas toujours guider par cette raison mâle qui vous caractérise. N'êtes-vous point trop sévere, en lui refusant un court délai? Craignez qu'un ordre violent ne lui devienne fatal.

CAPULET.

Je connois son sexe; quand une fille s'abandonne au caprice, il faut l'enchaîner par la loi du devoir. Nous verrons si elle soutiendra en face sa désobéissance.

Madame CAPULET.

J'ai tout tenté pour vous fléchir, je n'aurai rien à me reprocher, & cette tyrannie au moins ne sera pas mon ouvrage.

CAPULET.

Si vous n'êtes pas entiérement privée de raison, ainsi que votre fille, souvenez-vous, Madame, que Juliette ne doit avoir aucune sorte de volonté. Mais la fermeté que vous n'avez pas sera mon partage, puisqu'on m'y force. Gardez seulement que le Comte n'ait entrevu sa résistance. Allez, & qu'elle se rende ici.

SCENE II.

CAPULET, *seul.*

J'AI promis, je ne puis différer ; mon honneur, mon autorité, tout m'oblige à remplir mon projet : & pourquoi m'en laisserois-je détourner ? Si le changement d'état porte un certain trouble dans un cœur neuf & inexpérimenté, bientôt l'effroi se dissipe & fait place à la tendresse. Je dois contraindre ma fille, pour la déterminer à son bonheur.

SCENE III.

CAPULET, JULIETTE, LAURE.

JULIETTE, *dans le fond du théâtre.*

Je vais entendre mon arrêt.... Quel regard ! Ciel !...

CAPULET.

Sortez, Laure. (*Laure sort.*) Il faut donc que je sois moi-même le porteur de mes ordres.

JULIETTE.

Pardonnez, Seigneur ; je suis votre fille unique. De ce choix que vous m'imposez d'autorité, dépend le bonheur de ma vie.

CAPULET.

Vous ſerez heureuſe, ma fille.

JULIETTE.

Jamais... Permettez que j'uniſſe ma voix à la voix gémiſſante d'une mere pour émouvoir votre tendreſſe.

CAPULET.

Eſt-ce vous, Juliette, qui êtes rebelle à mes volontés? Depuis quand affectez-vous ce courage?

JULIETTE.

Je n'affecte rien, Seigneur.

CAPULET.

Je n'accorde aucun délai. Je ne reçois aucune excuſe. Voyons ſi vous avez mis votre gloire à réſiſter à mon autorité, ſi l'orgueil...

JULIETTE.

Ah, mon pere! il n'y a point d'orgueil.

CAPULET.

Qu'y a-t-il donc?... J'attends une ſoumiſſion ſans bornes... Dans un âge tendre & ſans expérience, ayez une ſage défiance de vous-même, ma fille, & laiſſez-vous conduire. Voudriez-vous être plus éclairée que vos parens, & ſoutenir votre rebellion par l'entêtement?

JULIETTE, *s'inclinant.*

Je vous ſupplie à genoux...

CAPULET.

Levez-vous.... Cette humilité apparente peut tromper une mere crédule, faire couler ſes larmes; mais je ſuis au-deſſus de pareilles ſéductions. Epargnez-vous les pleurs: je n'y crois point. J'ai tout peſé mûrement, & mon expérience, vous m'en croirez peut-être, eſt faite pour vous guider. Préparez-vous à me ſuivre à la campagne dès aujourd'hui; là, vous donnerez votre main au Comte Lodrano. Il eſt d'une race illuſtre, & tout vous ordonne...

JULIETTE.

Je vous conjure par la tendreſſe paternelle, par le ſoin du bonheur de votre fille, que vous aimez ſans doute encore...

CAPULET.

N'achevez pas.... Mais... Parlez cependant, & me dites ce qui vous déplaît dans le Comte Ladrano, & quel eſt le motif de cette déſobéiſſance formelle?

JULIETTE.

Souffrez que je renonce pour toujours au mariage. La mort de mon malheureux couſin a tellement flétri mon cœur...

CAPULET.

Comment ajouter foi à ce long déſeſpoir?... Votre pere n'a-t-il pas un cœur auſſi?... Théobald m'étoit auſſi cher qu'à vous.

JULIETTE.

Une répugnance invincible pour le comte....

CAPULET.

Elle ne durera pas : il est jeune, aimable ; vous l'aimerez bientôt.

JULIETTE.

Vous avez tout pouvoir. La mort ne me refusera pas son secours.

CAPULET.

Vous perdez le respect... Cette menace.... Je veux bien l'oublier.

JULIETTE.

Ne me rejetez point de vos bras, ô mon pere ! Daignez au moins m'accorder du tems pour me résoudre à ce que vous exigez...

CAPULET.

C'en est assez ; je vous ai écoutée & vous m'avez entendu.

JULIETTE.

Il n'y a donc plus de pitié ! Mon pere est inflexible.

CAPULET.

Je dois l'être. Quelles sont vos réponses ? Des plaintes vagues, les rêves d'une imagination exaltée. L'époux que je vous ai choisi est d'un sang illustre, d'une conduite irréprochable & d'une figure peu commune ; & vous refuseriez sa

main? & vous feriez cet affront à lui; à votre pere? Et la cauſe d'un ſi étrange refus ſeroit enveloppée d'un myſtere impénétrable? Non: c'eſt pour la derniere fois que ma bonté s'explique. Tenez-vous prête à partir: je vous l'ordonne par toute l'autorité que je puis avoir ſur vous. Obéiſſez.

SCENE IV.

JULIETTE, *ſeule.*

Il eſt donc prononcé ce terrible arrêt!.. Mais d'où vient que cet ordre deſpotique n'a fait aucune impreſſion ſur mon ame?... Les larmes de ma mere m'ont plus touchée que ſes menaces. Je ſens mon cœur qui ſe roidit, au lieu de ſe ſoumettre... Traînée de force au pied de l'autel! Dieu! l'autel trembleroit, l'autel s'enfonceroit ſous terre... O Roméo, Roméo! pourquoi ton nom eſt-il un crime? Je l'euſſe prononcé... Mon pere m'appelle une fille rebelle, inſenſée. Dieu que j'atteſte, tu ſais la cauſe de mes refus. Non, non, je ſuis épouſe, j'en remplis les devoirs. Eh! quels autres ſont plus ſacrés? Allons: le déſeſpoir m'a rendu le courage; mon ame doit s'élever au-deſſus des revers... Je ſaurai mourir.

SCENE V.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

COMMENT vous trouvez-vous? Qu'a produit cet entretien? Je tremble d'en apprendre l'issue.

JULIETTE.

Je ne suis plus si mal, Laure.

LAURE.

Arrêtez. Votre ton de voix m'effraie.

JULIETTE.

Vous n'avez pas encore vu un corps privé de vie, Laure?

LAURE.

Ah, Dieu! quelle image vous m'offrez!

JULIETTE.

Eh bien; vous le verrez bientôt; n'allez point en frémir. Considérez-le....

LAURE.

Ne parlez pas ainsi, ma chere maîtresse.

JULIETTE.

Vous ferez témoin, vous dis-je, de mes funérailles; mais malgré le sang que j'aurai perdu, je paroîtrai plus belle dans le cercueil que dans le lit nuptial. Quand le Comte Lodrano, accom-

pagné de mon redoutable pere, viendra pour s'emparer de la tremblante Juliette, il ne trouvera plus qu'une main froide & glacée; la pâleur de la mort sera empreinte sur ses joues décolorées; bientôt la cloche funebre retentira dans les airs; les portes bruyantes du temple s'ouvriront; les larmes rares de l'amitié arroseront ma tombe, tandis que d'autres suivront mon convoi avec une morne insensibilité.... Mon pere pleurera peut-être... Son pouvoir n'existera plus; je serai avec la mort, qui rend à tous les êtres, égaux alors, leur liberté primitive.

LAURE.

Ciel! je frissonne. Quelles lugubres idées!

JULIETTE, *avec un cri de joie.*

Je renais... Voilà Benvoglio... Eloigne-toi, Laure. Va, je n'affligerai pas longtems tout ce qui m'environne.

SCENE VI.

BENVOGLIO, JULIETTE.

JULIETTE, (*elle joint les mains & pleure.*)

AH, Benvoglio! je lis sur votre visage...

BENVOGLIO.

On n'appaise point un Capulet... Votre pere! Qu'il est petit dans ses grandeurs!

JULIETTE.

Le bonheur n'auroit donc lui qu'un instant pour nous.

BENVOGLIO.

Il n'est pas détruit encore, il ne le sera point, j'ose vous en assurer, Juliette.

JULIETTE.

Mon pere est inflexible, dites-vous, quel espoir peut me rester?

BENVOGLIO.

Oubliez-vous ce que peut ma tendresse?... J'ai intercédé pour vous, & soudain j'ai vu le courroux enflammer son visage: j'ai été forcé de promettre que je m'employerois à vous persuader; car les grands sont tellement familiarisés avec le despotisme, qu'ils s'imaginent que ceux qui se trouvent sous leurs pas sont faits pour leur servir de ministres. Le court espace de tems qui vous reste, ma digne & malheureuse amie, va bientôt s'écouler. Il ne faut point compter sur l'indulgence d'un pere qui ne suit que ses idées ambitieuses; dans trois heures il vous enleve, il force votre main...

JULIETTE, *fièrement.*

Il force ma main!... Mais répondez, tous les peres sont-ils ainsi?.. Non, non, je m'arrête.... Je dois respecter mon pere. Dieu! qui m'eût dit qu'un pere ne seroit plus à mes yeux le plus cher des mortels!.. Il forcera ma main... Vous m'a-

vez dit cent fois que le courage étoit la premiere vertu & la plus néceſſaire dans la carriere orageuſe de la vie... (*Elle tire un poignard.*) Voyez-vous ce poignard? Au moment de la violence...

BENVOGLIO.

Donnez-moi ce fer, cruelle amie. Non, ce n'eſt point là une de mes leçons.

JULIETTE.

Le droit le plus ſacré à une ame généreuſe, n'eſt-il pas de mourir à ſon gré?

BENVOGLIO, *lui ôtant le poignard.*

Vous ne vous appartenez plus, vous êtes à Roméo.

JULIETTE.

Eh! ne pouvant plus vivre pour lui, il faut bien que je meure!

BENVOGLIO.

Vous voulez mourir... Eh bien! ayez le courage de faire plus pour lui.

JULIETTE.

Faire plus pour Roméo?... Achevez.

BENVOGLIO.

Oſerez-vous deſcendre vivante dans le tombeau?

JULIETTE

Que dites-vous, ô ciel!

BENVOGLIO.

Oserez-vous entrer dans le souterrein où dort la poussiere de vos ancêtres? Au milieu de ces tombeaux, garderez-vous une ame exempte de terreur? Ne frémirez-vous point en vous trouvant seule sous ces voûtes ténébreuses, en voyant ces colonnes noires & resplendissantes, ces marbres penchés sur des sépulcres, & le jour pâle & tremblant de ces lampes funebres, qui éclaire par intervalles ces tristes mausolées?

JULIETTE.

Vos expressions m'effraient; mais l'ame de Benvoglio me rassure... Oui, j'y descendrai avec courage; mais pourquoi visiter le séjour des morts?

BENVOGLIO.

Pour être à jamais rendue à Roméo.

JULIETTE.

A Roméo! Ah! placez-moi dans un cercueil; enveloppez-moi dans un linceul funéraire, couchez-moi auprès de ces statues froides & silencieuses: l'effroi de la tombe n'ira point jusqu'à mon ame, j'en surmonterai l'horreur; je ne crains plus cette nuit profonde & solitaire.... Garantissez-moi du sort affreux qu'on me prépare & j'affronte le séjour des tombeaux.

BENVOGLIO.

Je n'attendois pas moins... Eh bien! Juliette, je vais vous dérober à la tyrannie; je vous sou-

ſtrais pour toujours au deſpotiſme de vos parens; ils ne ſongeront pas même à ſuivre vos traces, vous aurez fui par une route inconnue & nouvelle; ils vous pleureront amérement, eux qui vous auroient immolée d'un œil ſec; mais loin des maîtres de votre ſort, vous vous appartiendrez à vous-même, vous ſerez libre.

JULIETTE.

Je ſerai libre! Ah, Benvoglio! j'oſerai tout... Mais comment cela ſe pourra-t-il?

BENVOGLIO, *montrant une fiole.*

J'ai déployé pour vous tout l'effort de mon art, de cet art divin que j'ai cultivé dès mon enfance, & qui m'a appris l'uſage de ces plantes précieuſes, où le ſoleil dardant ſes plus purs rayons, empriſonna les germes de la joie, de la vie & de la ſanté. Les vertus les plus ſecretes & les plus oppoſées ſont enfermées dans ces végétaux, que l'homme diſtrait foule aux pieds & qui recèlent les tréſors de la vie élémentaire. J'y ai trouvé le remede à toutes les ſouffrances; & l'amour de l'humanité, que la noire ingratitude n'a pu tarir dans mon cœur, enflammant ſans ceſſe mes eſprits, m'a fait ſuivre ces phénomenes qui ne frappent d'abord que la curioſité, & qui font connoître de plus en plus combien la nature eſt riche dans ſes rapports & puiſſante dans ſes combinaiſons. Une découverte heureuſe, renouvellée ſous la main de l'expérience, m'a rendu certain de l'effet le plus étonnant & le plus admirable. Je puis

vous dire avec assurance, prenez, ma Juliette, prenez sans crainte ce breuvage assoupissant: il va vous endormir d'un sommeil tranquille & insensible, qui ressemblera parfaitement au calme du trépas. Mais ce sommeil n'est que passager & nullement dangereux; les principes de la vie ne seront point éteints, mais suspendus; vous resterez douze heures sous cette image d'une mort parfaite; nulle chaleur, nul souffle n'attestera que vous vivez. J'annoncerai moi-même votre mort avec de feintes larmes; la pitié frappera jusqu'à l'ame inflexible de votre pere; on le verra, abandonnant son triste palais, le laisser désert & inhabité. Le reste me sera confié. Suivant nos usages, parée dans votre cercueil & le visage découvert, vous serez portée pour être ensevelie dans le tombeau de votre famille, sous cette même voûte antique où reposent tous les descendans des Capulets... Vous frémissez, Juliette!

JULIETTE.

J'éprouve un reste de terreur, je l'avoue; mais achevez.

BENVOGLIO.

Je serai chargé de tout le funebre appareil: ces mains vous placeront à la suite de vos ayeux; à moi seul est remis le soin de toucher ce corps adorable & de le couvrir d'aromates précieux.... J'ai redouté de prononcer ces dernieres paroles; mais tout ceci, ma Juliette, n'est qu'un stratagême qui sous les auspices de l'amour vous rend à votre

votre époux. Au bout de quelques heures vous sortirez de votre assoupissement comme d'un songe; & Roméo que j'ai fait avertir, sera dans vos bras à votre réveil.

JULIETTE.

Roméo!... Je le reverrai? Vous me l'assurez?...

BENVOGLIO.

On vous croira séparée des vivans & dans la nuit éternelle de la tombe; mais vous vivrez, vous serez rendue à l'amour. Vos obsèques se feront avec magnificence au bout de quelques jours; & la premiere des victimes que le char lugubre des hôpitaux envoie chaque jour à la sépulture, ira prendre votre place.

JULIETTE.

Je renaîtrai, Benvoglio, je renaîtrai?

BENVOGLIO.

Ma main attentive & scrupuleuse pesoit plus que ma vie; elle pesoit la vôtre & celle de Roméo.... Ne tremblez point.

JULIETTE, *prenant une coupe.*

Eh bien! je n'ai plus de terreur. Conduisez-moi dans ces obscures demeures; que je m'endorme sous ces voûtes effrayantes; je préfere ce séjour au palais de mon pere. N'est-ce pas au milieu des sépulcres que finit l'empire des Capulets?... Mais, Dieu! je vois les larmes de ma mere, sa

douleur, son désespoir.... Mere infortunée! N'entendrai-je pas ses cris, ses gémissemens?

BENVOGLIO.

Non. Invulnérable & calme, plongée dans un profond & doux sommeil, aucun sentiment pénible ne troublera votre repos.

JULIETTE.

Mais Roméo... quand il apprendra ma mort feinte, que deviendra-t-il?

BENVOGLIO.

Il l'ignorera.

JULIETTE.

Ah! voilà bien la faveur qui me devient la plus chere.

BENVOGLIO.

Je précéderai son arrivée au temple, & je m'y rendrai avant votre réveil.

JULIETTE.

Serrez-le dans vos bras, entraînez-le loin de moi, qu'il ne me voie pas le visage pâle, l'œil fixe, le corps glacé; veillez plus que sur moi, Benvoglio, veillez sur mon époux.

BENVOGLIO.

Il ne pourra se rendre aux tombeaux qu'à minuit; c'est moi qui l'y conduirai, & vous serez alors pleinement revenue à la vie.

JULIETTE.

O douce espérance! Roméo, mon cher Roméo, malgré la haine & la tyrannie, je serai toute à ton amour.

BENVOGLIO.

En vous réveillant, ne vous effrayez point du vaste silence du temple, ni de l'immobile attitude de ces statues qui accompagnent les mausolées.

JULIETTE.

Si j'éprouve de l'effroi, je prononcerai le nom de Roméo.

BENVOGLIO, *vivement.*

Et vos premiers regards le rencontreront; je vous unirai une seconde fois. Cette profonde horreur du temple disparoîtra soudain, & il ne sera plus pour vous que ce qu'il fut la nuit où, éclairé des flambeaux qui jetoient autour de l'autel des ombres grandes & majestueuses, vous prononçâtes dans ce demi-jour imposant & solemnel les vœux & les sermens de l'amour.

JULIETTE.

O nuit mémorable, pourras-tu te reproduire à mes sens étonnés & ravis! Tant de joie appartiendroit-elle une seconde fois au foible cœur de l'homme! O bonheur! si je t'invoque, c'est pour remplir l'ame du mortel qui m'est cher.... Qui m'eût dit que l'artifice entreroit un jour dans ce cœur qui n'a jamais dissimulé!... Mais lequel est le plus coupable, de la victime qui échappe au

coup mortel, ou de celui qui tient la hache levée sur sa tête?... Dois-je attendre encore?

BENVOGLIO.

Non, il est tems.

JULIETTE, *tendant la coupe.*

Donnez... Votre main tremble.

BENVOGLIO.

C'est de tendresse, & non de crainte.

(Il verse la liqueur.)

JULIETTE.

Voyez-moi sourire... Le tems de mon sommeil sera-t-il long?

BENVOGLIO.

Douze heures; mais le tems n'existera plus pour vous. *(Elle fait quelques pas.)* Que faites-vous?

JULIETTE.

J'arrête ma vue sur le seuil de la porte, d'où il m'a envoyé le dernier regard... Je le vois... Je suis forte. *(Elle boit. Posant la coupe.)* Eh bien! ami... je n'ai plus qu'à aller au tombeau.

BENVOGLIO.

Soyez maintenant tranquille, & laissez agir la liqueur.

JULIETTE.

Ah! ma confiance est entiere.... Je ressusciterai.

BENVOGLIO, *la prenant dans ses bras.*

Je vous le jure, héroïque amie.

JULIETTE.

O mon libérateur!.... Vienne donc le sommeil!....

BENVOGLIO.

Avant qu'il vous surprenne, il vous reste à feindre une entière obéissance aux ordres de votre pere. Ainsi vous conserverez la renommée d'une fille soumise. Il vous honorera de ses longs regrets; vous n'aurez rien perdu dans sa mémoire & l'orgueil des Capulets sera satisfait.

JULIETTE.

Puisse le repos descendre au fond de son ame aussi profondement que je le desire! Je n'ai que le remords d'avoir troublé quelques instans de sa vie; mais dites, étoit-il en mon pouvoir d'obéir?

BENVOGLIO.

Je répandrai du moins quelque satisfaction dans son cœur, en lui portant la nouvelle de votre soumission. Je me paierai de ce prétendu triomphe; mais en même tems je lui peindrai tout l'effort du sacrifice, combien il fut pénible & douloureux. Ce combat entre le devoir & la volonté donnera plus de vraisemblance à ce qui doit arriver. Adieu, ma digne amie: je vais agir pour Roméo.

JULIETTE, *lui jetant un dernier regard.*

Nous nous reverrons?

ENVOGLIO.

A minuit... Tous trois... Nous nous retrouverons dans les bras de la liberté, de l'amitié & de l'amour.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, *seule, errant sur la scene.*

Ce n'est donc qu'auprès de ces sombres autels, à la lueur tremblante de ces lugubres feux, que je dois le revoir! Eh, qu'importe le lieu, pourvu que je l'y presse dans mes bras! Mon amour a tout osé... Oui, je m'endormirai, je reposerai sous ces voûtes sépulcrales...? Ce séjour de la mort pourroit-il m'effrayer? Il me dérobe à la tyrannie & me rend à l'amour... Mais, si la main de mon protecteur avoit passé la mesure... si j'allois dormir d'un sommeil éternel, quel seroit le sort de Roméo!... Horrible pensée! Mourir, & j'aime... Mais Roméo laisseroit-il Juliette seule dans le tombeau? Non, il s'y précipiteroit; sa main presseroit ma main glacée... Eh bien! qu'ai-je à craindre? Notre destin, prospere ou fatal, sera toujours le même. Oui, je suis née de Capulet, je le sens au courage qui me guide. Plus de crainte... La mort ou l'heureuse liberté. Ma mere!... Dieu! encore un combat.

SCENE II.

Madame CAPULET, JULIETTE.

Madame CAPULET.

Il me tardoit de vous embraſſer, ma fille.

JULIETTE.

Eh bien, ma mere, je cede à un pouvoir abſolu : que veut-on de plus?

Madame CAPULET.

Vous m'en devenez plus chere. Ce n'eſt pas que je ne ſois ſurpriſe que votre médecin ait eu plus de pouvoir ſur votre eſprit que vos parens... Mais ſupprimons tout reproche : avec quel plaiſir votre pere va retrouver une fille obéiſſante!

JULIETTE.

Beaucoup moins que vous ne le penſez, ma reſpectable mere.

Madame CAPULET.

La paix que j'aime & que j'appelle de tout mon pouvoir, va ſuccéder aux nuages qui l'obſcurciſſoient.

JULIETTE.

Vous le croyez... Hélas!

Madame CAPULET.

Vous ſerez heureuſe, ma fille.

JULIETTE.

C'eſt ce qu'on a déja oſé me promettre; mais....

Madame CAPULET.

Le ciel récompenſe les enfans qui font la joie de leur pere.

JULIETTE.

Je ne dois pas me parer d'une vertu forcée... Je ne ſerois pas ſi ſoumiſe, s'il m'étoit permis d'agir autrement.

Madame CAPULET.

Tout vous ſera compté, ma fille.

JULIETTE.

Qe d'indulgence & de bonté, ô ma tendre mere! Hélas, j'en ſuis indigne!

Madame CAPULET.

Je n'ai plus qu'à vous féliciter, que dis-je! qu'à vous remercier d'avoir fait rentrer le calme dans l'ame de vos parens.

JULIETTE.

Ah, ma mere! Et ſi ma ſoumiſſion étoit involontaire, infidelle?...

Madame CAPULET.

Ne dites pas cela, ma fille, vous m'affligez... Mais non, vous ne me cauſerez plus de peine déſormais.

Ju-

JULIETTE.

C'eſt bien le contraire que je crains... Mon cœur eſt frappé, ma tête eſt égarée...

Madame CAPULET.

Votre imagination eſt un peu exaltée, il eſt vrai; mais votre cœur eſt bon, tendre, ſincere. Je le connois.

JULIETTE.

O ma tendre mere, ſupprimez, ſupprimez ces éloges!

Madame CAPULET.

Si j'euſſe été la maîtreſſe, je ne vous aurois pas impoſé un joug qui ſemble vous peſer & vous déplaire.

JULIETTE.

Ah, que le ciel vous bénifſe, mere incomparable!... Quoi, vous auriez!... Il n'eſt plus tems... Vous percez mon cœur attendri... Ne vous affligez pas, quelque choſe qu'il arrive... Je vous en conjure, quelque choſe qu'il arrive, ne vous livrez pas au déſeſpoir.

Madame CAPULET.

Que voulez-vous dire, Juliette?

JULIETTE, *ſe jettant au cou de ſa mere.*

Souffrez que je vous embraſſe, ma bonne mere. Un baiſer... de grace, encore un baiſer!

Madame CAPULET, *pleurant de joie.*

O mon enfant, enfant toujours plus cher, t'ai je jamais épargné mes caresses maternelles?

JULIETTE.

N'en soyez point avare en ce moment: de longtems, peut-être, je n'aurai le bonheur de vous embrasser.

Madame CAPULET.

Eh! pourquoi, ma fille? Toujours ma tendresse pour vous sera la même.

JULIETTE, *errant sur la scene.*

Je verrai donc la Tombe... Oui, et sans frayeur... Me reconnoîtra-t-il sous le voile funéraire?... Au réveil, dans cette imposante solitude, quelle forme lui offrirai-je?... O ma mere! quelle récompense pour tant de bonté!... Mere infortunée!...

Madame CAPULET.

Ses esprits égarés... (*La soutenant.*) Qu'avez-vous, Juliette?

JULIETTE, *la main sur le cœur.*

J'ai-là un trait profond...

Madame CAPULET.

Ma fille, vous êtes dans une situation qui m'allarme.

JULIETTE.

Je me sens abattue.

Madame CAPULET.

Comment?

JULIETTE.

Tout fuit autour de moi, tout s'évanouit.

Madame CAPULET.

Quelle pâleur!... Mettez-vous ici. (*La plaçant sur un sopha.*)

JULIETTE.

Oui... J'y ferai mieux... Adieu, bonne mere... adieu.

Madame CAPULET.

Comment adieu?... Ciel!.. Ma fille!

JULIETTE.

C'eſt le moment... Il vient... Je le ſens... Mon ſang ſe glace, mes yeux s'obſcurciſſent... Je combats vainement.

Madame CAPULET.

Ma fille!...

JULIETTE.

Béniſſez-moi, ma mere... Béniſſez-moi, pardonnez-moi.

Madame CAPULET.

Juliette! chere Juliette!...

JULIETTE.

Dieu veuille vous bénir, ma mere, & me pardonner!

Madame CAPULET.

Mon enfant!.. Sa main froide... Son œil qui se ferme... Au secours, au secours!

JULIETTE, *d'une voix éteinte.*

On l'a voulu... J'obéis... Je meurs...

Madame CAPULET.

Juliette, éveillez-vous... Puissances célestes, ayez pitié de moi! Laure, au secours, Laure!..

SCENE III.

Madame CAPULET, LAURE.

LAURE.

D'où partent ces cris perçans? (*Appercevant Juliette étendue sur le sopha.*) Que vois-je!... Juliette...

Madame CAPULET.

Est-ce la mort?... Ma fille! Dieu, rendez-moi ma fille!

LAURE.

Elle ne respire plus!... Quel affreux soupçon!.. Je me rappelle ce qu'elle m'a dit...

Madame CAPULET, *vivement.*

Qu'a-t-elle dit, Laure?

LAURE.

Que je verrois bientôt son corps privé de vie... que la cloche funebre sonneroit pour elle.

Madame CAPULET.

Pere inhumain! détestable Comte! venez, voyez les suites terribles de votre incroyable dureté. Elle est donc morte par vous... Quoi, ma fille seroit morte! Non, elle ne mourra point... Non, je ne veux pas qu'elle meure. (*Se précipitant sur le corps de sa fille.*) Je l'embrasserai, je la rechaufferai, je l'arracherai à la mort, ou j'expirerai avec elle...

SCENE IV.

CAPULET, Madame CAPULET, LAURE.

CAPULET.

Qu'entends-je?... Quelles clameurs?... Est-ce encore un nouvel artifice imaginé pour rompre mes desseins?.. J'ai sa parole.... Ciel, quel spectacle!

Madame CAPULET, *pleurant.*

Votre fille, Seigneur, étoit résignée; mais sans doute l'effort surnaturel qu'elle a fait sur elle-même, la révolution subite de tous ses sens.... Contraignez maintenant la mort à vous la rendre.

CAPULET. (*Il lui prend un bras, qui retombe.*)

Dieu!... Quel frémissement court dans mes veines!.. Se pourroit-il?.. Courez, Laure. Je quitte Benvoglio; il n'est pas loin; qu'on l'appelle, qu'il vienne... O malheur! Tout seroit-il fini?... Je n'y survivrois pas. (*Laure sort.*)

Madame CAPULET.

Les hommes te rappelleront-ils à la vie, ô ma chere Juliette?..

CAPULET, *auprès de sa fille.*

Qu'ai-je fait, hélas!.. Juliette, réveille-toi. Je ne voulois que ton bonheur. Elle ne m'entend point... Barbare que je suis, lui aurois-je donné la mort!... Fatale ambition qui me coûteroit ma fille, tu m'aurois vendu bien cher tes trompeuses promesses!

SCENE V.

CAPULLT, Madame CAPULET, BENVOGLIO, LAURE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CAPULET.

VENEZ, venez, Benvoglio, voyez... Secourez-moi; je suis le plus malheureux des peres.

BENVOGLIO.

Ciel!... (*Il lui tâte le pouls.*)

CAPULET.

Eh bien! dites-moi qu'elle respire encore; donnez-moi quelque espérance, j'en ai besoin... Tremblez de me porter le dernier coup.

BENVOGLIO.

Son pouls, lorsque je l'ai quittée, étoit déjà d'une foiblesse extraordinaire...

CAPULET.

Et pourquoi ne me l'avoir pas dit? j'aurois été plus indulgent.

BENVOGLIO.

Vos reproches sont l'effet de votre douleur; n'avez-vous pas traité mes remontrances de prétextes & de chimeres?

CAPULET.

Ah, malheureux!

BENVOGLIO.

Souvenez-vous de ces paroles que je vous ai dites conformément à mon devoir: ménagez, Seigneur, la délicatesse de son organisation. Dans les ames sensibles, le trait de la douleur descend profondément; tout s'y imprime, & une secousse inattendue pourroit éteindre à la fois & le sentiment & la vie.

CAPULET.

Ah! je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris ce que vous me disiez alors: il falloit me menacer de la perdre.

BENVOLIO.

Si je vous eusse prédit formellement ce qui vient d'arriver, m'auriez-vous cru? Soyez vrai...

CAPULET.

Mon malheur seroit-il au comble?.... O Benvoglio! aurois-je des larmes éternelles à répandre?

BENVOGLIO.

Seigneur, je vous plains; c'est tout ce que je puis vous dire.

CAPULET.

Quoi, l'art est impuissant? Et quelle est donc votre science?

BENVOGLIO.

Mon art ne passe point les bornes de la nature; les principes de vie n'existent plus.

CAPULET.

Arrêtez... Trompez-moi... Elle seroit morte? Quel triomphe pour les Montaigus! Comme ils vont insulter à mes douleurs! Il reste un fils à mon ennemi, un héritier de son nom, & moi je n'aurai personne pour succéder à mon invincible haine!

BENVOGLIO.

Eh, Seigneur! cet objet déplorable ne devroit-il pas vous interdire les passions violentes?

CAPULET.

Rendez-moi ma fille, Benvoglio; voilà ce que je vous demande. Encore une fois, qu'eſt-ce donc que votre art, s'il ne peut rappeller ma fille d'une défaillance?

BENVOGLIO.

Plût au ciel!.. Le coup fatal eſt porté.

CAPULET.

Le coup fatal?.. Eh, comment?

BENVOGLIO.

Epouvantée de vos ordres abſolus, un ſaiſiſſement violent & ſubit aura reſſerré ſon cœur, arrêté dans ſes veines le cours du ſang. Il n'en faut pas davantage, le fil délié s'eſt rompu, & la nature alors ſe joue de nos vaines ſpéculations.

Madame CAPULET.

Elle a obéi, vous l'aviez exigé... J'ai vu ſes combats; il lui en a coûté la vie... Voyez le courage de votre fille, comparez-le à votre orgueil: elle a ſu mourir pour ne point enfreindre le devoir... Infortunée!... Et cependant elle s'étoit bornée à demander un délai...

CAPULET.

Détournez vos regards de moi, Madame; je ſuis aſſez puni.

Madame CAPULET.

Hélas! en la forçant à ſuivre vos volontés,

j'ai moi-même contribué à sa mort. Malheureuse que je suis, pourquoi vous ai-je cru!...

CAPULET.

Dites moi, Benvoglio, n'auroit-elle point attenté par désespoir à ses jours? Le poison...

BENVOOLIO.

Non, Seigneur. Voyez son visage; un sourire doux, comme celui de la vie, semble l'animer encore.

CAPULET.

Elle n'est donc plus! Image désespérante, qui va faire le tourment continuel de mes derniers jours!.. Que le trépas ne m'a-t-il plutôt frappé! Mes yeux ne s'arrêteroient plus sur ces objets qui commencent mon supplice, sur ce jour déjà plus sombre, plus horrible que celui de l'enfer.

Madame CAPULET.

Pleurez, barbare, pleurez sur vous... Ah! vous ne savez pas ce que vous avez perdu: l'ame la plus noble, la plus tendre, faite pour commander le respect & l'admiration, pour honorer votre maison... O ma Juliette! tu es plus heureuse que nous; tu te réveilleras pour l'éternité, & c'est-là l'unique consolation de ta désolée mere. Qui, son ame étoit un souffle pur, émané du sein même de la divinité; il a dû remonter à sa céleste origine.

BENVOGLIO, *voulant emmener Capulet.*

Soumettons-nous, Seigneur, aux décrets du

ciel. Votre fille, destinée au séjour des bienheureux...

CAPULET.

Portez ces consolations à sa mère.

BENVOGLIO, *allant à Madame Capulet.*

Et vous, Madame, souffrirez-vous les conseils de l'amitié? Quittez cet objet qui ne peut maintenant qu'aigrir vos douleurs.

Madame CAPULET.

Quoi, me séparer de ma Juliette, moi!

BENVOGLIO.

Eh! que vous ordonne en ce moment cet ange de paix? De vivre, de vous résigner au coup de la Providence, de ne point vous livrer à l'inutile désespoir, & de procurer à ses cendres le repos, dernier hommage qu'elles attendent.

Madame CAPULET.

Oui, ce repos qui lui a été refusé pendant sa vie... Elle a dû desirer de quitter ce séjour de persécutions & de haine. Qu'avoit-elle à regretter ici-bas? Elle sera plus paisible parmi les tombeaux de ses ancêtres, qu'elle ne le fut dans ce palais, où elle est morte victime de l'ambition & de l'orgueil.

CAPULET.

Terribles vérités qui frappez mon oreille, j'ai mérité de vous entendre!... Oh! je ne saurois commander à mon désespoir... Que du moins ses obsèques soient magnifiques. Benvoglio, je vous

charge de tout ce triste appareil. Je tromperai, s'il est possible, ma douleur, en faisant revivre sous le ciseau les traits de cette enfant chérie. Je veux que ce soit un monument immortel de mes regrets, & que le marbre animé éternisant la beauté de son corps, fasse verser des larmes à tous ceux qui viendront après moi. En apprenant de combien de vertus son ame fut ornée, ils gémiront encore de ma douleur; ils sentiront toute l'étendue de ma perte. Qu'on la dépose aujourd'hui sous ces voûtes sacrées, où reposent ses ancêtres & où je ne tarderai point, hélas! à la rejoindre. Les Montaigus seront heureux de ce revers qui m'accable; mais que m'importent les jouissances de mes ennemis, quand le terrible remords, plus implacable qu'eux, s'élève du fond de mon cœur?.... (*Allant vers sa fille.*) Ma Juliette, ange de paix, adieu. (*Il lui baise la main, il fait signe à plusieurs domestiques d'emmener Madame Capulet.*) Venez, Madame, éloignons-nous.

Madame CAPULET.

Faut-il donc m'arracher d'auprès d'elle! Non, non... Ah, du séjour de la gloire, ma fille, prie Dieu de m'ôter de ce monde!.. (*Aux domestiques.*) Arrêtez, barbares, arrêtez... Un moment encore! (*Elle se penche sur le corps de Juliette.*) Ta mere te donne le dernier baiser... Adieu, adieu pour toujours. (*On l'emmene.*) O douleur! ô désespoir! ô mort, viens à moi!

SCENE VI.

BENVOGLIO, *seul.*

VIVANTE, il persécutoit, il sacrifioit sa fille; morte, il la regrette, il l'adore... Telle est la bizarrerie inexplicable du cœur de l'homme quand il s'abandonne aux passions. La tyrannie, sous le nom d'autorité paternelle, pese sur ce sexe aimable; & la jeunesse, la beauté, l'innocence, la candeur, soumises à cet amas de loix arbitraires, ne s'y dérobent que par le trépas. Juliette, qui dans ce moment fait couler des larmes, qui cause tant de regrets, n'a pu échapper au malheur qu'en passant sous le voile funebre de la mort.... Ah! si je pouvois au moins consoler cette malheureuse mere! Si je pouvois lui révéler, sans me trahir!.. Mais, ici-bas, le cœur innocent souffre pour le coupable.

SCENE VII.

BENVOGLIO, LAURE.

BENVOGLIO.

APPROCHEZ, Laure. Je sais que vous aimiez tendrement Juliette.

LAURE, *pleurant.*

Dieu sait combien je l'aimois, & avec quelle

sincérité je la pleure. Hélas! elle me parloit de sa mort; mais que j'étois loin de penser...

BENVOGLIO.

La mort frappe à tout âge: il faut s'y attendre; les gémissemens sont superflus. On m'a chargé du soin de ses funérailles; vous m'aiderez à remplir ces tristes & derniers devoirs.

LAURE.

Hélas! le pourrai-je?

BENVOGLIO.

Il le faut. Que son corps soit paré de vêtemens blancs, symboles de son innocence; que l'on pose sur son front une couronne des plus belles fleurs; qu'elle soit couchée mollement, la tête un peu élevée, sur l'étoffe la plus lisse. Tels sont mes ordres, que vous exécuterez.

LAURE, *considérant Juliette.*

Seigneur, voyez: le trépas ne l'a point défigurée. Ne diroit-on pas qu'elle respire encore?

BENVOGLIO.

Il est vrai.

LAURE.

Je ne puis me persuader qu'elle soit morte. Un sang vermeil colore encore ses joues: quelle est donc la cause de sa mort?

BENVOGLIO.

Une suffocation subite. Heureusement qu'elle

eſt morte ayant peu de choſes à regretter dans cette vie, & qu'elle ne ſera pleurée que par l'amitié.

LAURE.

Que par l'amitié!... Ah, Seigneur! ne feignez pas avec moi; je ſuis inſtruite des mouvemens de ſon ame.

BENVOGLIO.

Quoi, Laure?

LAURE.

J'ai été témoin, la nuit derniere, de leur douloureuſe ſéparation. Hélas! ſi vous ouvrez ſon corps, vous trouverez ſur ſon cœur l'empreinte profonde d'un nom qui lui fut cher.

BENVOGLIO.

Ne prononcez jamais ce nom, Laure. Gardez ce redoutable ſecret.

LAURE.

Il me ſuivra au tombeau.

BENVOGLIO.

Jamais le fer dans mes mains tremblantes ne profanera ce corps, que la mort elle-même ſera forcée de reſpecter.

LAURE.

La mort ne diſſout-elle pas également & le cœur qui aima & celui qui n'a point aimé?... O ma chere maîtreſſe, ma douce compagne! Elle n'exiſte plus, ni pour moi, ni pour celui...

BENVOGLIO.

Ne t'afflige pas tant. Quelquefois le ciel fait des miracles.

LAURE.

Des miracles! Ah! c'eſt elle qui doit en faire du haut des cieux qu'elle habite maintenant.... Près d'elle je n'éprouve aucune terreur.

BENVOGLIO.

Le tems preſſe, Laure, remplis un funeſte devoir.

LAURE.

Quel triſte emploi! & je ne puis m'y refuſer!... Oui, j'en aurai le courage. Ce ſera donc moi qui lui donnerai le dernier baiſer! (*L'embraſſant.*) Chere Juliette, adieu, adieu.

(*La toile ſe baiſſe.*)

ACTE V.

ACTE V.

Le théâtre représente des tombeaux, des inscriptions, des statues: une lampe est suspendue à la voûte. On apperçoit une partie du temple; dans l'enfoncement est un autel. Le cercueil de Juliette est derrière une espece de sarcophage; elle a le visage à demi couvert.

On voit un homme qui passe, examine Roméo, & sort après avoir observé ses mouvemens.

SCENE PREMIERE.

ROMEO, *seul, une lettre à la main, se promenant à pas lents.*

Tout est tranquille ici... Quel morne & long silence!... C'est l'image de la nuit éternelle.... Quel effroi religieux me saisit!.. Ces murs, ces tombeaux, ces feux qui pâlissent... Recueille-toi, mon ame; apprends à connoître le néant de ce monde... Tombeaux, que vous êtes éloquens! Cendres autrefois animées, quoi, l'homme qui vous contemple ose avoir de l'orgueil!... Il n'est que poussiere, & il poursuit la vengeance.... Heureux encore qui n'a su qu'aimer!... O mort, gouffre effrayant!... Le foible, le puissant, l'enfant, le vieillard, tout tombe également dans ton abîme... L'amitié, l'amour, tout s'y confond &

s'y efface... L'amour! eſt-il poſſible!.. Quoi, la mort éteint auſſi l'amour? Non, ce feu ſacré nous ſurvit, il fait partie de notre ame. (*Un ſilence.*) Je revois les autels où Juliette m'a donné ſa main, où mon cœur a treſſailli du plus doux ſentiment qui puiſſe appartenir au cœur de l'homme. Epouſe chérie, tu vas t'offrir à mes regards, dans cette nuit demi-ſombre, telle que je te vis à la même heure & dans la même enceinte, lorſqu'à la clarté tremblante des flambeaux, je te pris pour la divinité du temple..... Pardonne, ô Dieu! Juliette environnée de ſes graces pudiques, le front chaſte & baiſſé, le regard timide & aimant, me parut ton chef-d'œuvre & ton image... La haine qui veille, ne put deviner l'aſyle qu'avoit choiſi l'amour.... J'y reviens une ſeconde fois: ſerai-je auſſi fortuné? J'ai anticipé ſur les momens qui, pour mon ardente impatience, ne s'échappoient qu'avec lenteur... Reliſons le billet de Benvoglio... Quel zele pour deux infortunés!... Ami fidele & rare, hélas, tu n'as pu avoir cette conſtance que pour deux cœurs brûlant du feu ſacré de l'amour! (*Il lit.*)

„ Revenez ſur vos pas; rendez-vous à minuit
„ dans les tombeaux des Capulets. Ils ſeront
„ ouverts, Juliette y ſera; attendez-moi. Je
„ ne vous en dis pas davantage.

„ BENVOGLIO."

L'airain frémiſſant a ſonné la douzieme heure, & je n'entends rien encore... Avançons... Mes pas chancelans heurtent contre ces tombeaux. (*Il s'arrête devant un tombeau.*) Le voici cet Octave Capulet qui domine encore orgueilleuſement les

marbres de ſa ſépulture... C'eſt l'auteur de tous les forfaits qui ont ſuivi le ſien.... Pour un vain point d'honneur il donna le ſignal de tant de meurtres!... Combien la vengeance trompe les cœurs qui s'y abandonnent! Manes des Capulets, qui me voyez errer ici, pardonnez mon audace; je ne viens point en ces lieux pour vous braver. Une de vos filles, rare tréſor des cieux, ſemble être deſcendue ſur la terre pour étouffer enfin l'inimitié de nos familles & réparer deux ſiecles de diſcordes. Ce n'eſt pas mon cœur qui rejette la paix, vous fûtes ici témoins de nos ſermens; & quand ma main a touché la ſienne, vous n'avez pas ſoulevé ces marbres qui vous couvrent..... (*S'arrêtant devant un tombeau.*) Que vois-je? De Théobald n'eſt-ce point ici la tombe? Ombre ſanglante, pour qui la vengeance avoit des charmes, pourquoi l'inimitié a-t-elle empoiſonné ton cœur? Je voulois t'aimer comme un frere... Ta violence a cauſé ta perte. Je t'ai ſauvé deux fois de ton aveugle fureur, deux fois je t'ai rendu ton épée... Eloignons nous... O Juliette! que d'inſtans ravis à ma félicité! Viens, que j'efface de ton ame, & les vaines terreurs, & les ſouvenirs amers, & tout ce qui n'eſt pas amour. (*Tournant autour du ſarcophage.*) Mais quel eſt ce cercueil nouvellement placé?... Mes regards, malgré moi, s'y attachent.... Qui donc depuis peu a payé à la nature le tribut inévitable? Seroit-ce un enfant? un vieillard?... C'eſt un amant peut-être... Aimer & mourir!... O mort, ſuſpends ta faulx rigoureuſe!.. Laiſſe quelques

instans de plus sur la terre, les êtres qui aiment... (*Tirant le voile.*) Que vois-je! Dieu! Juliette!.. O tonnerres du ciel, tombez! Terre, engloutis-moi!.. Cruel Benvoglio, est-ce ainsi que tu me rends mon épouse?... Mais quoi, elle semble me sourire! On diroit qu'elle sommeille. Le trépas n'a point défiguré ses traits.... Juliette, éveille-toi; Juliette... C'est Roméo qui t'appelle... (*Il prend sa main.*) Sa main est souple... Elle ne m'entend plus!.. Juliette, objet du plus malheureux amour, tout ce que ton cœur renfermoit de vertus & de tendresse, seroit donc anéanti! Déplorable victime des fureurs d'un pere à qui notre amour aura été révélé, tu as voulu me conserver la foi promise. Je te donnois, tu auras préféré la mort à un hymen odieux; & Benvoglio, dans l'excès de sa douleur, n'aura osé ni me voir, ni m'apprendre mon épouvantable malheur... Il sait que, vivante ou morte, le séjour que tu habites doit être le mien: il m'y a appellé... Eh bien! j'en chéris la nuit horrible & ténébreuse; je m'enferme dans ces tombeaux avec toi .. Pere injuste, implacable ennemi, assassin de ta fille, ce matin encore que ne te l'ai-je ravie!... Mes pressentimens, ses craintes, mon amour, le titre que je porte, tout m'en faisoit sans doute un devoir.... Ah, ce remords est trop affreux, trop profond! (*Il tire son épée.*) Que le trépas m'en délivre... Ame adorable & pure, ame aimante, qui peut-être dans ce moment erres invisible autour de moi... attends un moment, attends ton Roméo!.. Je te rejoins; la mort va nous réunir.

Qu'eſt-ce que la vie ſans toi! (*Il met l'épée en terre, pour ſe précipiter deſſus.*)

SCENE II.

ROMÉO, BENVOGLIO.

BENVOGLIO, *du fond du théâtre.*

Roméo! Roméo!... Dieu! j'arrive à tems... Arrête.

ROMÉO.

Qui vient en ce lieu?

BENVOGLIO.

Arrête... Tu as un ami, & tu connois le déſeſpoir!

ROMÉO.

Tu retiens mon bras.... Me crois-tu aſſez lâche pour vivre?... Regarde.., Rends-moi mon épée, ou ranime Juliette.

BENVOGLIO.

Elle n'eſt point morte.

ROMÉO.

Elle n'eſt point morte, dis-tu?.. Et le voile funèbre la couvre. Ah, qu'elle ouvre donc les yeux, ces yeux où j'ai lu le bonheur!

BENVOGLIO.

Attends, & tu vas preſſer ici à la fois dans tes bras ton épouſe & ton pere.

ROMÉO.

Juliette!.. Tu m'abuſes, tu veux tromper mon déſeſpoir.

BENVOGLIO.

Un inſtant, Roméo!

ROMÉO.

Que parles-tu de patience à un infortuné comme moi!

BENVOGLIO.

Un inſtant, te dis-je... (*On entend un grand bruit.*) Mais quel tumulte, quel événement imprévu?... Ciel! c'eſt Capulet.

ROMÉO.

L'auteur de ſa mort?... Je vais la venger.

BENVOGLIO.

Non, écoute... Viens, ſuis ton ami. Nous aurons des défenſeurs. Fuyons, fuyons. (*Il l'emmene dans la profondeur du temple.*)

SCENE III.

ACTEURS précédens. CAPULET, *entrant à la tête de ses gens, armés & portant des flambeaux.*

CAPULET.

J'AI été averti à tems; j'ai su que mon ennemi, violant le droit des tombeaux à la faveur des ténebres, étoit descendu sous ces voûtes sépulcrales, pour enlever le corps de ma fille & en faire un trophée à sa lâche vengeance... Amis, enveloppez, saisissez ces sacrileges profanateurs de la cendre des morts; qu'ils tombent & rougissent ces murs de leur sang.

BENVOGLIO, *reparoissant avec Roméo qu'il tient par la main.*

Arrêtez, barbares! J'assouvirai seul vos fureurs.

CAPULET.

O terreur! ô surprise!... Benvoglio son complice!

BENVOGLIO.

Oui, & son ami; son crime est le mien, ne frappez ici que moi. (*A part.*) Si Montaigu tardoit... Non, le voici.

SCENE IV.

ACTEURS précédens, MONTAIGU, *suivi de gens armés.*

MONTAIGU.

Mes amis, nous sommes maîtres des portes; entrons en foule, défendez ma cause, défendez mon fils; ses jours sont en danger. La trahison l'attendoit au milieu de ces tombeaux. Je l'ai su... (*Délivrant son fils.*) Je t'arrache au trépas.

ROMÉO.

Mon pere, la vie ne m'est plus chere désormais.

CAPULET.

Que venois-tu faire en ces lieux? Insulter à mes désastres!

MONTAIGU.

Ta rage invente toujours des crimes que toi seul as conçus & peux commettre.

(*Ils se menacent de leurs épées qui se croisent.*)

BENVOGLIO, *se mettant entre deux.*

Cruels!.. Percez mon sein... Allez-vous vous égorger au pied de ces tombeaux & faire rejaillir le sang sur les autels? Tremblez: c'est ici la demeure inviolable des morts; c'est ici que, malgré vos fureurs, le trépas vous réunira un jour,

froides & paisibles victimes. N'attendez pas que la tombe vous rassemble & vous réconcilie. Voyez les cendres de vos ayeux. Elles dorment, elles reposent immobiles. Après tant d'inutiles débats, elles sont venues ici se mêler & se confondre... Qu'ont produit leurs haines mutuelles? Qu'est il sorti de leurs discordes domestiques? Agités toute leur vie par la sombre inimitié, ils ont donné au tourment de la haine ce court espace de tems qui leur étoit accordé pour vivre. La mort, dominatrice absolue, au fond de ces sépulcres unit tous les rivaux... Ouvrez ces tombes: que reste-t-il de la férocité des passions? L'un porte encore l'empreinte du coup mortel, l'autre est mort dans la rage, le plus heureux dans les remords, celui-ci a vu tomber sa tête sous la hache des bourreaux; & au milieu de tant de forfaits, aucun parti n'a sur l'autre le triste avantage d'un plus grand nombre d'homicides.... Déplorables familles! le ciel prenant pitié de vous, avoit voulu finir vos antiques divisions. Je vais tout révéler. Le ciel avoit fait descendre l'amour dans le cœur de vos enfans.

CAPULET.

Dieu, où suis-je!

MONTAIGU.

Ciel, est-il possible!

BENVOGLIO.

Ils furent s'aimer, ils connurent le plaisir de répandre des larmes, ils demandoient au ciel qu'un

rayon salutaire vous éclairant d'un jour nouveau, vint calmer les transports de vos cœurs trop ardens.... J'ai protégé leurs amours, parce qu'ils étoient vertueux, que leurs cœurs étoient innocens & chastes. Ils alloient périr séparés, je les ai réunis au pied de ces mêmes autels; je l'ai dû... Capulet, voilà l'époux de Juliette.

CAPULET.

Je vois maintenant la cause de sa mort.... Je l'ai perdue, hélas! (*A Montaigu.*) Et toi, ton fils te reste.

MONTAIGU, *montrant son fils appuyé contre une colonne, & absorbé dans la douleur.*

Regarde, homme inexorable; il n'en est que plus infortuné.

BENVOGLIO.

Ennemis implacables, consentez aujourd'hui à oublier la vengeance; & le ciel s'appaisant peut-être....

CAPULET.

Tu veux que j'oublie ici nos haines, & voilà l'objet déplorable de la rage des Montaigus qui poursuit mes regards, l'infortuné Théobald qui a ouvert la pierre du caveau; son corps est encore frais, & je crois voir, à travers ce cercueil, son sang couler de ses blessures.

BENVOGLIO.

Oh, s'il étoit permis de maudire la cendre des morts!... Ce fut lui seul qui éleva cette que-

relle fatale, lui seul qui, lorsque j'allois vous réconcilier, renversa, détruisit la paix déjà commencée. Il chercha l'épée de son adversaire; deux fois désarmé, il paya de sa vie sa rage forcenée... Ainsi doivent tomber les ennemis de la paix! Ainsi la vengeance n'évitera jamais la vengeance; ainsi le meurtre sera toujours suivi du meurtre... Comptez ici ceux qui sont morts par le glaive. Tous moissonnés à la fleur de leur âge, ils attestent dans l'immobilité du trépas que lees calamités, les désastres sont la suite inévitable des passions furieuses & désordonnées... Juliette au milieu de ces débats cruels étoit l'ange du ciel envoyé sur la terre pour y apporter la concorde. Elle ne respiroit que pour aimer. Que de fois elle invoqua l'arbitre des destinées pour qu'il adoucît vos cœurs féroces! Faut-il que sa voix perce en ce moment le cercueil où elle repose, pour vous toucher & vous attendrir?

JULIETTE, *se réveillant.*

Roméo!... Roméo!...

ROMÉO.

N'entends-je pas sa voix!.. (*A Benvoglio*) O mon pere!.. C'est elle!..

(*On voit Juliette qui se soulève.*)

JULIETTE.

Roméo! où suis-ie?..

CAPULET.

En croirai-je mes sens?

MONTAIGU.

Ciel, eſt-il poſſible!

BENVOGLIO.

O vous que rien n'a pu toucher, faut-il qu'elle ſorte de ſon tombeau pour vous déſarmer?.. Eh bien, cruels, la voici qui briſe triomphante les barrières de la mort... La voici.

JULIETTE.

Roméo!.. où êtes-vous?

ROMÉO, *tombant dans ſes bras.*

Juliette!...

CAPULET.

O miracle!

MONTAIGU.

O prodige!...

CAPULET.

Ma fille! Oſerai-je en approcher!...

ROMÉO, *dans les bras de Juliette.*

Tu reſpires!... De quel déſeſpoir je paſſe à la félicité!... Je ne puis l'exprimer.... Je te ſerre dans mes bras, ô Juliette, & je me tais!

JULIETTE.

Suis-je parmi les vivans, ou les morts?... Dieu, qu'apperçois-je ici!.. Mon pere!..

CAPULET, *s'élançant vers ſa fille.*

Ma fille vivante! que je l'embraſſe!..

BENVOGLIO, *l'arrêtant.*

Arrête. Elle n'eſt plus à toi, elle appartient au mauſolée. Si tu veux la ſéparer encore de ce qu'elle aime, replonge-la dans le tombeau, tu ſeras plus humain. Si elle vit, c'eſt que j'ai eu pitié de ſon déſeſpoir. Barbare! tu en faiſois ton éternelle victime. Je te l'ai arrachée; il m'a fallu la couvrir du linceul funebre pour te la dérober. Ici réunis, ils devoient s'éloigner & vivre pour l'amour. Tu la cédois à la mort, la diſputeras-tu à ſon époux? Serois-tu plus cruel que le tombeau qui m'a rendu ſa proie? Tremble: elle a le courage des paſſions fortes & généreuſes, elle a puiſé dans mes principes le mépris de la vie & la fermeté de l'ame; elle a pris de mes mains, & ſans pâlir, le breuvage qui devoit l'endormir ſous ces voûtes ſépulcrales... Tu ſais quel nom étoit dans ſa bouche en ſortant de ce ſommeil, image du trépas... Le vrai prodige eſt celui du courage. Si tu demeures inexorable, elle s'enveloppe du drap mortuaire, & rentre plus heureuſe dans la tombe, pour n'en ſortir jamais.

CAPULET, *embraſſant ſa fille.*

Ah, Juliette!... Ah, Benvoglio! laiſſez-moi l'embraſſer!

JULIETTE.

Mon pere... pardonnez-moi.

BENVOGLIO.

Non, cruels, non, vous ne livrerez plus vos

cœurs à la haine: Juliette doit vous réunir. L'amour, malgré vous, a rapproché vos maisons. Farouches ennemis, ne soyez plus irréconciliables. Que les feux de la vengeance, qui depuis trop longtems brûlent dans vos cœurs, expirent aujourd'hui: (*A Capulet.*) J'ai sauvé ta fille...

CAPULET.

Ah, Benvoglio!

BENVOGLIO, *à Montaigu.*

J'ai sauvé ton fils.

MONTAIGU.

Ah, mon ami!...

BENVOGLIO.

Embrassez-vous au pied de ces tombeaux, près de ces autels où leur bouche a juré l'amour... Faut-il abréger encore quelques jours d'existence, en les abandonnant aux forfaits & aux remords?.. Attendrissez-vous sur vos propres malheurs.... Cruels, vous pouvez vous pardonner, vous vous êtes fait assez de maux... Vous n'avez que ces enfans... Immolerez-vous leur bonheur comme vous avez immolé le vôtre?

CAPULET.

Ta voix a pénétré mon ame... Tu captives mes sens; es-tu le Dieu qui commande à la vengeance?... C'en est fait, Montaigu... Je veux embrasser ton fils & la concorde. Donne-moi ta main... Nos enfans sont plus justes, plus sensi-

bles & plus heureux que nous... Juliette, ma fille, fois à Roméo. (*Il embraſſe Roméo.*)

MONTAIGU.

Roméo, fois à Juliette. (*A Capulet.*) J'abjure la haine; le paſſé n'eſt plus... Nos familles réunies... (*Il lui tend les bras.*)

CAPULET.

Oui... L'ennemi que j'embraſſe, devient mon frere en ces lieux.

BENVOGLIO.

Je triomphe... O mort, tu peux frapper! J'ai éteint la haine.

JULIETTE.

O changement!.. O Roméo! n'eſt-ce point un ſonge?

ROMÉO.

Non, Juliette; c'eſt toi qui métamorphoſes les cœurs.

CAPULET.

J'ai été dur, inſenſible, je l'avoue; mais mon ame eſt amollie. Pardonnez, grand Dieu, les excès des Capulets!

MONTAIGU.

Pardonnez, grand Dieu, les excès des Montaigus!

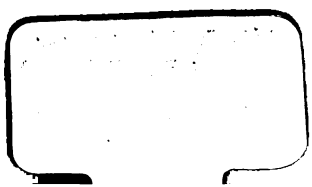
CAPULET.

Nous fûmes aveugles & malheureux.... Il eſt affreux de haïr...

MONTAIGU.

Il ſera doux d'aimer.

BENVOGLIO.

Ombres des Capulets & des Montaigus, qui gémiſſez de vos fureurs paſſées, ſoulevez les marbres de vos tombes, applaudiſſez à cette auguſte réconciliation! Elle efface vos crimes. Du ſéjour où l'on apperçoit & le néant de l'orgueil & l'atrocité de la vengeance, jouiſſez d'un ſpectacle fait pour vous abſoudre! Le ſang ne coulera plus; la haine eſt éteinte, vos enfans s'embraſſent, l'amour va régner. Eh! que de maux, s'il dominoit ſeul, ſon empire univerſel n'épargneroit-il pas à la terre!

Fin du quatrieme volume.